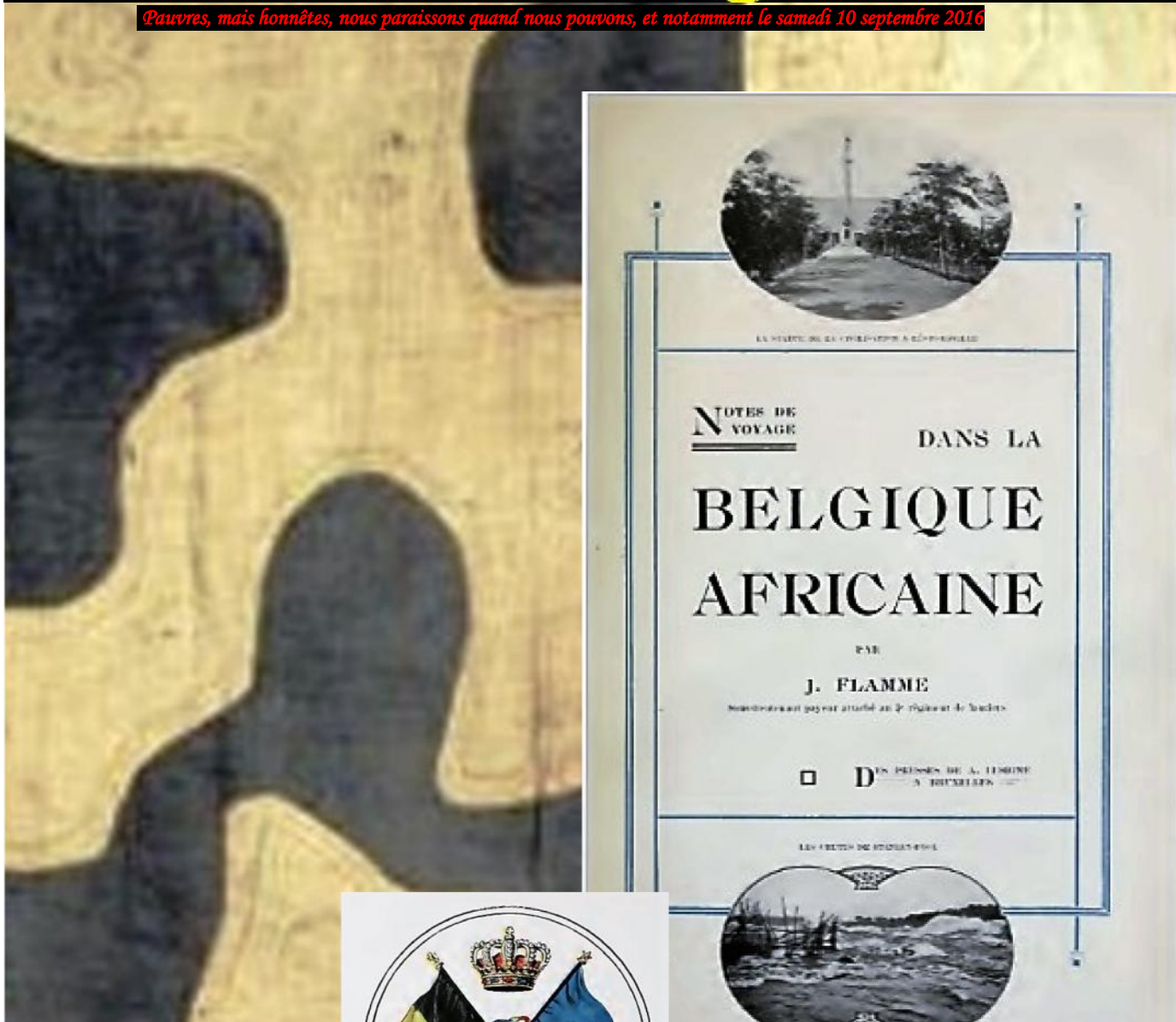




Dialogue



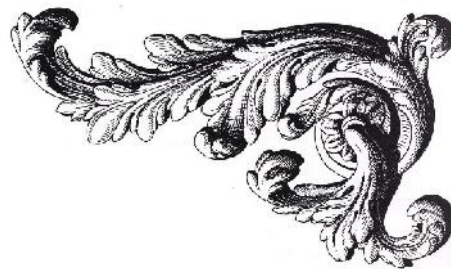
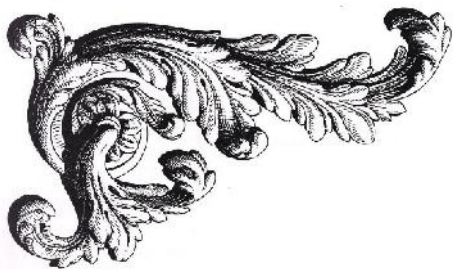
Pauvres, mais honnêtes, nous paraissions quand nous pouvions, et notamment le samedi 10 septembre 2016



Pourquoi ne pas raconter...



TOUTE l'Histoire du Congo ?



Le livre de Jules Flamme parut en 1908. Et pourtant ce n'est pas, à proprement parler, un « livre de 1908 ».

Entendez par là qu'il n'appartient pas à la vaste volée d'ouvrages qui parurent au tournant du XX^e siècle à la suite des campagnes humanitaires anglaises sur « les crimes du Congo », et de la perspective subséquente d'une reprise de la colonie par la Belgique.

Cette mode-là, l'auteur n'y sacrifie que légèrement, dans le ton très possessif de son titre. C'est en effet l'époque où l'on commence beaucoup à utiliser l'expression NOTRE Congo. Il se fend aussi d'un avant-propos très patriotique et encourageant, à l'adresse des jeunes Belges qui se sentiraient une vocation coloniale. Là s'arrête l'aspect « 1908 ».

Fondamentalement, l'ouvrage appartient davantage à la génération précédente d'ouvrages sur le Congo, celle des livres relatant les souvenirs des pionniers de l'EIC. Il s'agit en effet des « notes de voyage » de Flamme lors de son premier séjour au Congo, de 1899 à 1901, au cours duquel il a été chargé d'établir des postes sur les marches de l'Est du Congo, notamment de rétablir un fort à Mahagi, dans l'enclave de Lado¹

Il s'agit donc d'une partie du travail de délimitation en terrain peu commode d'une frontière encore problématique aujourd'hui. Il suffira de citer le nom d'une des localités où Flamme eut à exercer son autorité pour le faire comprendre : il a séjourné et travaillé à Beni. Le livre abonde en cartes, croquis et relevés, fort intéressant pour qui s'intéresse aux détails historiques concernant cette région « sensible ».

Or, Jules Flamme était un excellent cartographe. Quand il quitta définitivement le Congo en 1905 pour servir à nouveau dans l'armée belge, il publia, tant sur le Congo que sur la Belgique, des travaux de cartographie et de géographie.

¹ L'enclave de Lado ou enclave de Redjaf est un territoire qui fait actuellement partie du Soudan du Sud et de l'Ouganda, mais qui fut occupé de 1894 à 1910 par l'État indépendant du Congo. Le territoire comprenait notamment le site de l'actuelle capitale du Soudan du Sud, Djouba.

Lorsque survint en 1881 au Soudan la révolte Mahdiste contre l'occupation égyptienne, Léopold II vit là une occasion pour étendre ses territoires jusqu'au Nil.

Le territoire faisait partie d'Equatoria, dirigée par Emin Pacha, mais ce dernier fut évacué par Henry Morton Stanley lors de son expédition de 1886 à 1889. À partir de 1890, plusieurs expéditions furent montées pour occuper des territoires au nord-est du Congo. Guillaume Van Kerkhoven fut le premier à atteindre le Nil en 1891. La station de Ganda fut créée sur les bords du fleuve. Louis Napoléon Chaltin s'établit durablement à Redjaf en 1897, qu'il prit le 17 février. Les Britanniques préférèrent négocier pour éviter que le territoire tombât aux mains de la France (la tension culmina avec la crise de Fachoda en 1898) et signèrent au nom de l'Égypte le 12 mai et le 14 août 1894 deux traités qui lui accordaient un territoire identifié sous le nom d'« enclave de Lado », et qui retourneraient à la Grande-Bretagne à la mort de Léopold II. En échange, Léopold s'engageait à céder une bande de terre pour permettre le passage du chemin de fer du Cap au Caire (projet qui ne fut jamais réalisé). Le traité portait également sur les limites, ou les moyens de les établir, de la botte du Katanga (actuelle frontière Congo – Zambie) L'enclave revint au Soudan anglo-égyptien en 1910 et la partie sud fut cédée à l'Ouganda en 1912.

D'autre part, Jules Flamme se comporta en auteur fort soigneux. Non seulement il polit ses phrases et choisit ses adjectifs, mais il s'intéressa de près à tous les aspects de l'édition, et notamment aux illustrations pour lesquelles il fut aidé par différents collaborateurs.

Or, il se fait que les *Notes de voyage dans la Belgique africaine* sont abondamment illustrées, et qu'elles le sont au moyen de photographies, et non plus par des « dessins d'après photo ». C'est donc, pour la même région, l'un des premiers albums photographiques dont nous disposons.

Certes, on peut trouver le style « Art nouveau » de maintes présentations un peu tarabiscoté, mais les documents sont là, et c'est l'essentiel. Et il faut sans doute rappeler, car c'est un fait largement oublié, qu'entre l'Expo de Bruxelles – Tervuren en 1896 et la Grande Guerre, beaucoup de gens appelaient l'ornementation « Art nouveau »... le « style Congo ».

Voici la notice de l'auteur, telle qu'elle figure dans la BCB

Inst. roy. colon. belge
Biographie Coloniale Belge,
T. V, 1958, col. 324-325

FLAMME (Jules-César-Constant), Officier de la Force Publique (Bruxelles, 15.2.1866 — Ixelles 7.9.1943). Fils de Léopold-Louis-Philippe-Émile et de Rubens, Anne-Élisabeth.

Engagé le 15 septembre 1886 au 1^{er} régiment des Guides, Flamme prit un engagement de trois ans à la Force Publique en qualité de sous-lieutenant, le 16 novembre 1899 et partit pour le Congo à bord de l'*Anversville* touchant Boma le 5 décembre. Il fut aussitôt désigné pour le district des Bangala et prit le commandement de la Compagnie cantonnée à Nouvelle-Anvers. C'était pour lui le début d'une ère de prospections et de reconnaissances, en direction du Nil blanc, du Ruwenzori et des forêts de l'Aruwumi. A Mahagi, dont cinq huttes seulement indiquaient l'emplacement, il fonda le poste de l'État et fut blessé par une flèche empoisonnée qui lui traversa le pied gauche au cours d'un combat victorieux qu'il engagea contre la tribu Pendelo, chef Tjulu, entre Kilo et Mahagi le 30 octobre 1901. L'année suivante, il démissionna pour cause de santé le 24 juillet et s'embarqua à Boma à bord de l'Albertville rentrant à Anvers le 16 août.

Sa santé étant rétablie, Flamme prolongea son séjour au pays pour obtenir le brevet d'officier belge. Il repartit pour le Congo en qualité d'agent d'administration de 2^{me} classe le 21 avril 1904, fut désigné pour le district du Stanley-Pool le 29 janvier 1905, puis attaché à la direction des services administratifs à Boma. Cette fois encore, il rentra prématurément pour raison de santé, et reprit du service à l'armée où se termina sa carrière.

On doit à Jules Flamme, qui était un esprit curieux et observateur, un assez grand nombre de publications sur la cartographie et l'ethnographie du Congo, particulièrement des régions voisines des lacs Albert et Kivu.

Chevalier de l'Ordre de Léopold — Étoile de service.

Publications : *Indicateur des communes du royaume*, Éd. Lesigne, Bruxelles, 1895-1902-1907. — *Les régiments des guides depuis leur formation*, Éd. Eggerickx Bruxelles. — *Étude ethnographique sur la région du lac Albert et du Haut Nil*, Éd. Vanderouwer, Bruxelles 1907. — *Dans la Belgique africaine*, éd. Lesigne 1908. — *Recueil des localités du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, Éd. Lesigne 1927. — *Annuaire officiel du Ministère des Colonies*, éd. Lesigne, 1911. — Cartes : Europe, Afrique et Congo belge 1922 et annuellement à partir de 1922, *Le Congo belge*, Éd. Lesigne. — *La population riveraine du lac Kivu (Mouvement géographique, XXII, 1905, p. 123. — Région du Lac Albert et du Haut Nil (Bulletin Soc. Royale de Géographie, XXVIII, pp. 461-482.*

10 juin 1953.

[R. C.] Marie-Louise Comeliau.

H. Depester, *Les pionniers belges au Congo*, éd. Duculot, Tamine, 1927, p. 124. — *Bull. des Vét. col.*, sept 1943.

Bonne lecture !

==== DANS LA
BELGIQUE
AFRICAINNE

DT
646
Field

Avant-Propos



Ce journal de voyage a été publié en vue de permettre à ceux de mes compatriotes qui n'ont pas foulé le sol congolais d'apprécier les travaux herculéens, vraiment dignes du nom belge, qui ont été accomplis dans notre colonie par les premiers pionniers de la civilisation congolaise.

Combien de héros obscurs peuplent le royaume des élus, les uns martyrisés par les noirs, les autres tués au cours d'expéditions ou morts d'affections équatoriales! Ils ont cependant laissé dans la région où, généreusement leur sang a été versé pour la belle cause de la civilisation, le souvenir du « grand blanc », que le nègre admire et dont il aime à remémorer les vertus.

Puisse la jeunesse y trouver un enseignement utile pour sa formation au rôle de colonisateur! Ce serait l'accomplissement d'un rêve longtemps caressé. Trois qualités essentielles sont indissolublement unies à ce noble but : l'abnégation, la moralité et la sobriété. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre pour celui

qui se destine à la carrière coloniale; aux fruits qu'il récoltera on jugera l'arbre. *Tel blanc, tel nègre, rien n'est plus exact. Soyons sévères pour nous et généreux sans faiblesse pour les humbles.*

Mon but étant de faire connaître les occupations du blanc au Congo, parviendrais-je à me faire pardonner l'emploi excessif du mot « moi » ? Il ne pouvait cependant en être autrement puisque, seul blanc, on m'avait confié l'administration d'une région égale, en superficie, à celle d'une de nos provinces.

L'orthographe suivie pour les dialectes indigènes est celle adoptée par l'Etat indépendant du Congo : u se prononce comme ou ; sh comme eh ; les noms restent invariables.

Une grande partie des clichés m'ont été gracieusement cédés par mes amis : MM. Hugh Maxsted, Adam, Mathy, Sillye, Théooz, Coart, etc.

L'aquarelle de la couverture, ainsi que les nombreux dessins au trait intercalés dans le texte, sont dus à l'habile pinceau du peintre Lionel Baes.

L'habillement et la mise en pages de l'ouvrage sont de la conception de M. Dewit, professeur à l'École de typographie à Bruxelles. L'originalité des formes donnée aux clichés appartient à M. Tallon.

Que tous ceux qui ont bien voulu m'aider à élaborer ce travail daignent accepter ici l'expression de ma vive gratitude !

J. F.

Février 1908.

INDEX



PREMIÈRE PARTIE

D'Anvers au lac Albert.

	Pages.
<i>D'Anvers à Boma</i>	1
<i>De Boma à Nouvelle-Anvers</i>	37
<i>De Nouvelle-Anvers à Stanleyville</i>	56
<i>De Stanleyville à Avakubi</i>	67
<i>De Avakubi à Mahagi.</i>	93

DEUXIÈME PARTIE

Au lac Albert.

Mahagi :

Installation du poste.	145
Construction du poste et des voies de communication.	147
Postes de ravitaillement	154
Généralités géographiques, orographiques et géologiques du lac Albert	156
Arboriculture	164
Les sauterelles	165
La faune.	167
Les indigènes :	
Organisation sociale	181
Fétichisme.	186
Guerres.	190
Soumission des tribus.	195

	Pages.
Personnel de la station :	
Force publique	209
Travailleurs	211
Visite d'hommes blancs	218
Reconnaissance sur le Nil	225
Adieux à la station	246

TROISIÈME PARTIE

De Mahagi à Anvers.

<i>De Mahagi à Beni</i>	249
<i>De Beni à Stanleyville.</i>	260
<i>De Stanleyville à Boma</i>	283
<i>De Boma à Anvers</i>	299
<i>Conclusions.</i>	309



PREMIÈRE PARTIE



D'Anvers
au Lac Albert



D'ANVERS A BOMA

16 Novembre 1899.

ENFIN ! le jour tant désiré depuis plusieurs années est arrivé : « Je vais m'embarquer pour le Congo. » Je ne tiens plus en place depuis une semaine et le jour qui a précédé mon départ a été fertile en incidents de toutes sortes : adieux touchants à mes frères et sœurs, à mes amis et aux camarades du régiment.

A 10 heures du matin, après avoir procédé au chargement des bagages, je me rends à l'*Hôtel de la Reine*, où je trouve le capitaine commandant adjudant-major de Witte, une députation de sous-officiers et mes proches, qui viennent me souhaiter bon voyage et visiter l'*Anversville*, sur lequel je m'embarque.

Le sifflet ayant retenti deux fois, tout le monde est invité à descendre à terre; un quart d'heure après, trois nouveaux mugissements déchirent l'air et, au son d'une vigoureuse *Brabançonne* exécutée par la musique du 7^e de ligne, le steamer démarre lentement.

Les quais sont noirs de monde, tous les mouchoirs et les chapeaux s'agitent; les cris vingt fois répétés de « au revoir, »

« bon voyage, » se font entendre. Le spectacle de la foule enthousiaste m'émeut vivement et fait songer aux acclamations accueillant une rentrée de guerriers couverts de lauriers.

Mais voici mes chers compagnons d'armes, ayant à leur tête le sous-lieutenant Sillye. Ils prennent place sur un bateau amarré au quai et, suivant le steamer, agitent leur mouchoir avec frénésie. A ce moment mon cœur déborde; je me découvre et clame à pleins poumons : « Vive le 1^{er} guides ! » Pensez à l'impression que je ressens de devoir quitter un régiment où j'ai passé plus de seize ans ! Un peu plus loin se distingue un pantalon rouge. Pas de doute, c'est le capitaine commandant adjudant-major de Witte, qui agite également son mouchoir. Cette fois, les larmes me viennent aux yeux; je salue respectueusement mon ancien chef, sous les ordres duquel j'ai servi pendant sept ans, et crie vigoureusement : « Vive le roi ! » Oui, le roi, que je veux servir fidèlement dans notre future colonie, avec l'aide de Dieu.

Bientôt on ne distingue plus qu'une masse compacte et le panorama d'Anvers disparaît au premier coude. L'*Anversville* vogue vers le Congo, escorté de plusieurs petits bateaux sur lesquels ont pris place, outre les parents et amis des partants, une fanfare de foire qui entame des marches d'une justesse douteuse. A la *Pipe de Tabac*, on entend une dernière *Brabançonne*, puis la petite flottille s'éclipse, laissant l'*Anversville* continuer seul sa route.

Après toutes ces émotions, je m'affaisse sur un fauteuil pour goûter quelque repos. Je lie connaissance avec mes compagnons de voyage, parmi lesquels se trouvent les capitaines commandants De Meulemeester et Manhout, le juge Wéry, l'avocat Weber et un colonel anglais accompagné de sa dame, qui doivent nous quitter à Las Palmas, où, sous un ciel plus élément, ils vont passer les longs mois d'hiver.

L'heure du déjeuner a sonné ou plutôt a frappé, car c'est à coups de « tam-tam » qu'on annonce les repas. Ce spectacle

rappelle plutôt l'invite d'un clown de foire que celle d'être appelé au repas. Et quel repas! Si les Gargantuas ne sont pas satisfaits, c'est qu'ils sont bien difficiles :

Bouchées aux huîtres.
Salmis de pigeon.
Entre-côtes choux-fleurs, pommes rôties.
Petits oiseaux sur croûtons.
Pâtisserie.
Fruits.
Dessert.
Fromage.

Tout le monde mange de bon appétit, car les émotions et les cris d'adieu ont creusé l'estomac.

Vers 5 heures, nous arrivons à Terneuzen. Un magnifique clair de lune illumine la localité et lui donne cet aspect de village flamand morne et silencieux que les peintres se plaisent si souvent à reproduire. A 7 heures, nous atteignons Flessingue. Le pilote qui nous conduit depuis Anvers quitte le bateau. Une légère coquille, flanquée de quatre solides rameurs, amène le nouveau pilote qui doit guider le bateau près de Blankenberghe. La conduite du bateau d'Anvers à Flessingue vaut la jolie somme de 500 francs au service du pilotage. Que d'argent vite gagné!

Flessingue a disparu, nous sommes en mer. Le temps est superbe, la mer calme; nous avançons à raison de 11 nœuds à l'heure. Voici les phares de Heyst, de Blankenberghe, d'Ostende et de Nieuport. Quoique le roulis soit des plus léger, je ressens les premiers symptômes du mal de mer. Je me ressaisis autant que faire se peut et, après le diner, auprès duquel le menu du déjeuner n'est qu'un hors-d'œuvre, un mieux sensible se produit et je me rends sur le pont humer l'air vif. On aperçoit maintenant au loin, bien au loin, semblable à une immense fusée, le phare à éclipse de Dunkerque. Le commandant de l'*Anversville*, M. Fleminck, nous informe que nous sommes à trois

heures au large de Dunkerque. Après une partie de whist, je vais prendre quelque repos. Quelle bonne couchette bien fraîche et bien propre ! Au moment de me mettre au lit, j'aperçois entre les draps une carte de visite avec l'inscription : « Les sous-officiers du 1^{er} régiment de guides applaudissent ta courageuse entreprise et te souhaitent une heureuse réussite. » Nul doute que ce soit l'adjudant qui ait déposé cette carte ici. Ma pensée est tournée encore vers mes camarades, pour les remercier en silence.

Cette première nuit à bord est délicieuse ; j'y trouve, bercé lentement par le roulis, le repos du juste. Il me semble être encore au temps où, tout petit, ma bonne mère me berçait afin que le sommeil vînt mettre fin à mes cris et escapades.

17 novembre.

Réveil à 8 heures ! Bien reposé, je suis d'une humeur charmante ; en arrivant sur le pont, j'apprends que nous traversons la Manche. La mer continue à être calme et le temps est au beau fixe.

Une centaine de mouettes venant des côtes suivent maintenant le bateau. Elles se tiennent à l'arrière en masse compacte, évoluant dans un calme et large vol en poussant de petits cris. Quel joli spectacle que cette traînée blanche vivante qui scintille dans la mer bleue, à la suite de notre maison flottante. Les hirondelles de mer se reposent par instant sur l'eau en se laissant gracieusement balancer au gré de la vague, puis reprennent leur vol en quête de débris. Aucune ne cherche à gagner l'avant du bateau ; mais toutes décrivent leurs jolies courbes à l'arrière. Au premier moment, j'estime que c'est pour se faire admirer qu'elles évoluent ainsi, mais leur but est intéressé : elles mendient, par des cris répétés, en passant au-dessus de nos têtes. Des passagers lancent des morceaux de

pain qui, à peine tombés dans le tourbillon d'écume que produit l'hélice du steamér, sont hapés au vol par les charmants volatiles, lesquels s'élèvent ensuite vivement.

Dans la matinée, une brise du sud nous amène, non sans étonnement, une légère odeur de « trippe ». Nous sommes fixés lorsque le capitaine nous apprend que nous avons devant les yeux la célèbre ville de Caen. Voici en face de la petite île anglaise d'Aurigny. Le navire fait maintenant du « 13 nœuds » à l'heure. Si tout se passe normalement, nous serons vers minuit en vue de l'île d'Ouessant, si renommée par son phare, qu'on distingue à 55 kilomètres de la côte.

18 novembre.

A mon réveil, je suis affligé d'un violent mal de tête qui s'accroît lorsque je me lève. Après m'être habillé tant bien que mal, je vais prendre l'air. Il paraît que nous sommes entrés depuis 1 heure du matin dans le golfe de Gascogne. La mer est fort houleuse et un vent vif frappe le visage. Les mouettes nous ont quittés depuis la veille, présageant le mauvais temps. Le roulis du steamér me donne, cette fois, sérieusement le mal de mer, car une demi-heure après le déjeuner, je me vois obligé de mettre cet excellent repas à la disposition des mar-souins qui suivent le bateau en plongeant dans les vagues. Ils sont là une vingtaine, sautant et plongeant tour à tour dans la mer furieuse. Mais ce spectacle ne me distrait guère, et pour cause ! Je rentre immédiatement en cabine et me mets au lit. J'y suis d'ailleurs beaucoup mieux qu'à l'extérieur. Le sommeil me plonge aussitôt dans de beaux rêves.

Décidément, il n'y a que le repos pour se remettre du mal de mer, car après le somme que j'ai fait, je me sens ragaillardé. Au dehors, le vent est toujours très intense et le golfe reste impétueux. Quelques dauphins plongent à hauteur des cuisines, guignant les restes des repas.

Le commandant Fleming compte être au cap Finistère demain à midi. Tant mieux! ce célèbre golfe ne me sourit pas tant que cela. Des vagues furieuses s'abîment sur la passerelle, aspergeant ainsi l'officier de quart et le timonier. L'eau semble noire, mais quand une vague s'élève, elle prend la couleur vert-bouteille. Il est 9 heures lorsque je me couche. Dieu comme on dort bien et longtemps à bord!

19 novembre.

C'est aujourd'hui dimanche, jour du Seigneur. Je suis tout à fait remis et, en arrivant sur le pont, je trouve les absents d'hier, malades comme moi. L'océan est d'ailleurs beaucoup plus calme; le temps est serein et le doux vent d'Espagne qui nous caresse le visage annonce notre arrivée prochaine au cap Finistère, qu'on aperçoit vers midi. Je me rends au salon, transformé en salle de spectacle. La bonne volonté de chacun est mise à contribution, et, suivant les aptitudes, les uns chantent des airs en vogue ou récitent avec entrain; d'autres font apprécier leur talent de pianiste. Pour terminer, un officier a donné une audition de « gramophone » et ainsi l'après-midi s'en est allée aussi joyeusement que nous eussions pu l'espérer.

Il faut s'occuper à bord; ce ne sont pas les distractions qui manquent: la lecture (la bibliothèque est bien fournie et contient des ouvrages d'auteurs en renom), le jeu de palets, les causeries, les promenades et, enfin, la mer, qui offre toujours un spectacle nouveau, soit par elle-même, soit par le passage de navires ou la vue des côtes. Le fumoir est bondé, car les amateurs d'émotions ne manquent pas. D'interminables parties de piquet, de whist, de jacquet, de dames et d'échecs s'engagent avec beaucoup plus d'acharnement que sur terre. J'ai été assez heureux d'enlever trois parties de jacquet dans la journée au grave juge Wéry (un pince-sans-rire déconcertant), et, le soir, le hasard a voulu que je le batte par deux fois à ce même jeu! On m'a qualifié, à tort peut-être, de « veinard ».

Le menu du dîner a encore dépassé, comme nombre de plats, celui des autres jours. Morbleu ! il faut avoir l'estomac de Luculus pour ingurgiter une quantité aussi grande et aussi variée d'aliments, parmi lesquels se trouvent des « huîtres d'Ostende ». Elles sont bien bonnes ces huîtres, mais quant à être d'Ostende, je n'en crois rien, — elles ont tout au plus passé par la reine des cités balnéaires, — ce sont des « Marenne » de pure espèce. Quoi qu'il en soit, ces mollusques, chers aux gourmets, nous font réellement plaisir.

La soirée se termine par la contemplation du lever de la lune qui, petit à petit, s'élève en argentant les flots calmes de l'océan, donnant ainsi l'illusion d'une immense gerbe de feu d'artifice. Une brise légère vient caresser le visage : c'est tout à fait délicieux.

20 novembre.

Tandis qu'il gèle à pierre fendre en Belgique, nous, plus heureux, jouissons du climat des poètes. Un temps idéal amène la plupart des passagers de bonne heure sur le pont, d'où ils contemplent les beautés de l'océan. Bientôt nous sommes devant Lisbonne, qu'on aperçoit dans un brouillard. Comme passe temps les anciens Africains nous content des anecdotes bien amusantes mais certainement « tarasconaises ».

Le commandant De Meulemeester abordant un nègre de l'équipage, dont la figure de Jean Hiroux ne semble pas inconnue, l'interpelle ainsi : « Vous, du Congo ? » A ces mots, notre moricaud fait une affreuse grimace et répond avec un profond mépris : « Moi, English ! » Le colonel anglais, arrivé à point, part d'un large éclat de rire. Diable, quel contraste entre les sujets de Sa gracieuse Majesté reine d'Angleterre ! Ici, un parfait gentleman habillé avec le goût et le chic qu'on connaît ; à deux pas, un nègre affreux, affublé d'oripeaux à côté desquels la défroque du chiffonnier est un habit.

J'ai fait plus ample connaissance avec un Français, M. Mestayer, Parisien pur sang, qui se rend dans le Haut-Congo français pour fonder un comptoir commercial. Charmant causeur, comme le sont d'ailleurs en général nos voisins du Midi. Il nous conte qu'il était entrepreneur dans les trop fameux travaux pour le percement des 78 kilomètres de l'Isthme de Panama. Ces récits, faits avec humour et agrémentés d'anecdotes, nous égayaient beaucoup et, lorsque l'heure du dîner sonne, car depuis deux jours on a remplacé le « tam-tam » par un clairon, nous nous mettons à table le cœur joyeux.

On nous a servi des moules d'Ostende, authentiques celles-là. Je ne sais, mais chaque fois qu'on nous sert un plat national, tel que carbonnades flamandes, choux de Bruxelles, filet d'Anvers, etc., je repique. Serait-ce par patriotisme?

Vers 9 heures du soir, nous nous trouvons en face du détroit de Gibraltar. On n'aperçoit rien, mais je m'en console en songeant que je connais les célèbres rochers de Gibraltar pour les avoir vus plusieurs fois dans *Carmen*.

Chose curieuse, depuis ce matin, nous n'avons rencontré aucun bateau. On dit que la peste, qui vient de faire son apparition à Oporto, en est cause. La soirée est idéalement belle, tout le monde se promène et cause en fumant un cigare. On se croirait montagne de la Cour, au moment du « persil ». Il est bien tard quand on se décide à prendre du repos. Demain, nous saluerons la côte d'Afrique.

21 novembre.

Le courant de la Méditerranée se fait sentir sensiblement, mais l'océan reste beau. Dans la matinée, grand brouhaha : un passager vient de remarquer, au large, une grosse masse noire. Tout le monde se précipite pour mieux voir. Les uns prétendent que c'est une baleine, d'autres un grand dauphin. Le monstre s'est rapproché et on reconnaît en lui un cachalot de

forte dimension. Un plongeon le fait disparaître à nos regards avides de curiosités, car, en mer, le moindre incident prend les proportions d'un événement sérieux : un bateau aperçu à quelques milles amène tous les passagers sur le pont!

Jusqu'à ce jour, nous n'avons pas rencontré de navire transportant des troupes anglaises au Transvaal. Cependant des renforts doivent être envoyés après les revers de sir Buller. Parmi les Sierra-Leone, qui se sont engagés à bord pour faire les plus bas ouvrages, se trouve un pochard de la plus belle eau. On apprend qu'il a dérobé et ingurgité, d'un seul trait, une bouteille contenant environ un litre de genièvre! Devenu subitement fou furieux, il ne cesse de pérorer avec violence et a même menacé le second du steamer, qui voulait le calmer. On l'a enfermé dans une cabine de la dunette et mis les fers aux mains. Se voyant dans l'impossibilité de gesticuler, la colère lui est montée au point qu'on s'est demandé s'il n'était pas atteint du *delirium tremens*. Notre moricaud, doué d'une force herculéenne, étant parvenu à briser ses entraves, s'est élancé, en poussant des cris affreux, sur une lucarne et, d'un coup de tête, a brisé le carreau de vitre. Le proverbe qui dit qu'il y a un dieu pour les pochards s'est encore vérifié cette fois, car l'homme qui nous occupe n'a que quelques égratignures, alors que son « coup de tête » aurait pu lui coûter bien cher. Afin de le mettre hors d'état de nuire, on l'a descendu à fond de cale, où il pourra euver froidement sa boisson.

Au dîner, un officier du bord nous apprend que Thomas Robertson (c'est ainsi que s'appelle ce nègre) a menacé de mort le second du navire et que, circonstance aggravante, on l'a trouvé en possession d'un revolver chargé à balles!

Le commandant de l'*Anversville*, un homme aussi calme et décidé que peuvent l'être les Insulaires, a, d'après les pouvoirs que lui confère, paraît-il, la loi, simplement résolu que, afin de mettre un terme radical à ses exploits, Thomas Robertson, son compatriote, serait pendu le soir même! Immédiatement le gibet est monté à tribord du bateau.

Diable, dis-je, on n'y va pas de mainmorte ici; et je protestai immédiatement au sujet de cette justice par trop sommaire. Comment! voilà un homme atteint du delirium tremens, par conséquent irresponsable, qu'on supprime sans plus de formalités, tout simplement comme une bête enragée! Je ne puis continuer le repas et, dans la discussion qui suit, on propose d'adresser une supplique, de la faire parapher par les nombreux adhérents, afin d'obtenir la grâce du condamné sans jugement. L'aversion que j'avais au début pour ce malheureux se change en sympathie. Un vieil Africain intervient dans la discussion, faisant remarquer qu'il faut être plus ménager de nos paroles, le capitaine, seul responsable de ses actes, n'ayant pas de leçon à recevoir au sujet des devoirs qui lui incombent et, que prendre parti pour le « noir » ne nous amènerait que des désagréments. Finalement, le projet de supplique est abandonné. Toutefois, je m'étonne de ce qu'on ne diffère pas d'un jour l'exécution, attendu que demain nous serons à Las Palmas, où on pourrait mettre l'intéressé en observation dans un hôpital. Je transmets, sans succès, cette manière de voir à quelques amis : ils me font remarquer que le capitaine n'ignore pas que demain nous serons à Las Palmas et que, s'il avait eu l'intention de différer sa sentence, l'idée de remettre le coupable aux autorités espagnoles ne lui aurait certainement pas échappé.

Tout à coup, on entend des cris déchirants; je ne fais qu'un bond de la tabagie au pont, me doutant de ce qui allait se passer. J'y vois, parmi un grand nombre de passagers, le colonel anglais et sa dame. Dans l'obscurité on distingue, suspendue à une potence, une masse informe enfermée dans un sac! Chose étrange, je ne vois pas la tête du pendu. Mes yeux sont hagards et je me sens bien nerveux. A côté de moi tout le monde rit, y compris la dame du colonel! Décidément, pensé-je, il y a des sans cœur même parmi les femmes.

Voilà donc un malheureux irresponsable qu'on exécute sans jugement. Fallait-il dix-neuf siècles de civilisation pour en être encore là? C'est simplement de la féodalité en mer!

Après l'exécution, le cadavre sera confié aux flots. Tous les passagers retournent à la tabagie et reprennent leur partie interrompue pendant quelques minutes. Ce qui me frappe, c'est de voir tous les visages souriants et qu'on cause de tout, sauf de l'exécution. Je reste seul à penser à cette justice qui m'était totalement inconnue. Peu après, le commissaire du bord vient lire l'acte de décès, dans lequel on relate que le défunt avait menacé de mort un officier du bord et qu'il avait été trouvé en possession d'un revolver chargé à balles ! On requiert deux témoins pour signer cet acte et, comme personne ne se présente, le commissaire me prie d'apposer mon nom sur ce papier. Je refuse, prétextant que je n'ai pas vu la figure du soi-disant criminel.

Comme bien on pense, je n'ai presque pas fermé l'œil la nuit et, dans un affreux cauchemar, j'ai entrevu le nègre suspendu à la potence et se balançant à la corde fatale. C'était horrible !

22 novembre.

La nuit agitée que je viens de passer m'a occasionné un violent mal de tête. Aussi, lorsque je me mets à table, je ne fais guère honneur à l'excellent déjeuner qu'on nous sert. Au cours du repas, le commissaire du bord, désignant le second du navire, qui venait prendre place à table, l'interpelle en ces termes en le montrant du doigt : « Voilà l'assassin ! » et tout le monde se met à rire, sauf moi, bien entendu.

Celui auquel s'adresse cette épithète fait mine de n'avoir rien entendu et entame tranquillement son repas, en homme à la conscience nette. Un éclair de haine brille dans mes yeux, tant pour le commissaire qui parle si jovialement des incidents de la veille que pour celui qui a fait provoquer la sentence au capitaine. Cependant, un doute me trouble l'esprit ; je me dis : « N'avons-nous pas été mystifiés ? », et je me remémore l'hilarité qu'a provoquée l'exécution. Ce doute s'accroît quand le

lieutenant Vandenbroeck, qui, la veille, prétendait avoir vu mettre la « victime » dans le sac et la hisser haut et court, puis la jeter à la mer, fit la déclaration suivante : « Vous savez, l'histoire du pendu est une blague; le capitaine nous a zwanzés ! Le nègre qu'on croyait suspendu à la potence n'était qu'un mannequin. »

Toutes les bizarreries de la veille se dressent immédiatement dans ma mémoire : le pendu dont on ne voyait pas la tête, le colonel anglais, sa dame et les autres passagers riant à la vue de ce spectacle macabre, le visage serein du capitaine reprenant une savante partie d'échecs un moment interrompue; les autres Sierra-Leone qui, après l'exécution, causaient paisiblement, tout cela repasse en éclair dans mon cerveau. Je suis complètement édifié lorsqu'on me montre le mannequin qui a servi à la pseudo-pendaison. On me conte que ces sortes de comédies s'ourdissent souvent en mer au cours d'un long voyage, afin de « distraire » les passagers. Je ris de bon cœur de la réussite de cette première édition; aussi m'en faudra-t-il une « fameuse » pour me faire encore couper dans le pont.

J'allais oublier d'acter que, hier soir, une demi-heure après le divertissement macabre, un poisson-volant est venu s'abattre sur le pont.

Un Africain grave a justifié le motif de la venue du vertébré aquatique sur le steamer, en certifiant que le nègre jeté à l'eau ayant déjà été dévoré par les nombreux poissons qui suivent les navires, ses congénères l'avaient envoyé en « éclaireur » pour s'assurer si une nouvelle proie n'allait pas bientôt prendre le même chemin que la première. N'ayant pas bien pris son élan pour traverser l'*Anversville* de bâbord à tribord, il était venu s'abattre à l'endroit où on l'a ramassé, payant ainsi de sa vie — il a été frit *illico* — une curiosité assez déplacée.

Cette sortie m'eût fait rire en d'autres moments, mais je haussai les épaules, trouvant qu'on faisait une trop large place à l'ironie.

J'ai fini avec mon Thomas Robertson, qui, dégrisé, se promène maintenant tranquillement près des machines et ne se doute pas de la popularité dont il a été l'objet.

Il est 11 heures du matin lorsque, dans la brume, on distingue, bien au loin, semblable à un nuage gris, l'île de Ténériffe. A midi, on aperçoit deux mamelons qui forment la « grande Canarie », où nous aborderons vers 3 heures pour faire du charbon. La vue de la terre, dont nous nous rapprochons sensiblement, amène tout le monde à l'avant. Les visages rayonnent et les conversations sont plus animées que jamais. Tous sont heureux de pouvoir bientôt fouler à nouveau le plancher des vaches. Voici le phare, installé sur une des plus grandes falaises de ces îles extraordinairement montagneuses. Une des montagnes ressemble étonnamment, par sa forme conique, au mont sur lequel les Anglais ont érigé le lion, à Waterloo.

Bientôt nous entrons dans le port de Las Palmas. On entend le gazouillement ininterrompu des jolis petits oiseaux qui



Las Palmas *

portent le nom de l'île où nous abordons. Ce joyeux concert nous impressionne agréablement.

Dans le port, beaucoup de navires se trouvent amarrés, dont un formidable croiseur anglais chargé de veiller aux navires se rendant vers le sud, afin qu'ils ne fassent pas la contrebande de guerre au profit des valeureux Boers. On aperçoit aussi un cuirassé russe, un bateau-école, l'*Iphigénie*, inspecté récemment par l'empereur d'Allemagne, deux torpilleurs français, trois navires espagnols, un navire portugais, qui forment, avec notre steamer, une flotte vraiment internationale.

Après les formalités d'inspection médicale d'usage, nous sommes autorisés à visiter l'une des rares colonies qui restent à l'Espagne.

On ne demande qu'un franc pour franchir, en barquette, le demi-mille qui nous sépare de la côte! Cela nous donne la mesure du prix des distractions qu'on a l'intention de s'offrir. Dès notre arrivée sur le sol espagnol, nous apercevons un homme de haute stature, en longue redingote, brandissant nerveusement une canne. Ce ne peut être qu'un ancien militaire, car il a le type des officiers du premier empire français. Bientôt nous avons devant nous un officier supérieur pensionné de l'armée belge qui, depuis quelques années, habite les îles Canaries. Il se met bien volontiers à notre disposition pour nous montrer les curiosités de la ville.

Des voitures attelées de mules nous conduisent au grand trot par les routes poussiéreuses menant à la ville. Des gamins nous suivent en courant, criant à pleins poumons : « Viva la Francia! Viva la Francia! » nous prenant pour nos sympathiques voisins du Sud, et espérant, en réveillant le patriotisme, obtenir une récompense pécuniaire pour leurs démonstrations de joie combien intéressée! Voyant que leurs vivats nous laissent indifférents, ils changent les paroles sans modifier le ton cependant; c'est maintenant « Viva la Russia! » et même, ô ironie : « Viva la Mexiqua! » Même indifférence naturellement

de notre part. Constatant que nous n'étions pas décidés à mettre la main à la poche, ils s'arrêtent sur la route poussiéreuse, attendant la voiture suivante, devant laquelle ces jeunes fougues recommencent le même jeu.

Nous rencontrons les marins des vaisseaux de guerre qui se trouvent amarrés au port. Les vaillants matelots français et russes semblent gais et, chargés d'objets qu'ils ont achetés dans les différents bazars, ils se dirigent en chantant vers le port.

Arrivés dans la ville, le bâtiment qui nous frappe d'abord est le palais du gouverneur. Mais il est inhabité, le maître de céans passant une bonne partie de l'année dans sa résidence à Madrid. Une garde est cependant installée devant le palais et une sentinelle, l'arme dans le pli du bras droit, fait gravement les cent pas. La ville regorge d'étrangers qui viennent, les uns y passer l'hiver, les autres pour rétablir leur santé. Le climat y est aussi doux qu'aux îles Madères, mais la vie y est moins chère, dit-on.

Dans les jardins et le long des avenues, la flore de la zone torride se marie à la flore de la zone tempérée. A côté d'un palmier ou d'un bananier croît soit un peuplier, un bouleau, un marronnier d'Inde ou un orme.

La ville, en général, n'est pas des plus propres; elle est même très mal entretenue, bien que, au moment où nous y passons, des cantonniers, pourvus de balais faits de branches de palmier, nettoient nonchalamment les ruelles de la cité. De jolies Andalouses au visage fin et à la prunelle noire et provocatrice, ne cessent de nous dévisager.

Las Palmas fait un grand commerce de fruits tropicaux, de mules, de chevaux et de bétail.

Le soir, tous les passagers se retrouvent à l'*Hôtel Métropole*, bâti en style oriental. Le dîner est servi dans une magnifique salle admirablement décorée, remplie de monde. Malheureusement, les visages que nous apercevons sont, en général, maigres et les pommettes saillantes; des toux creuses sortent des poitrines. Ce sont des phthisiques qui viennent chercher aux îles

fortunées, un remède ou plutôt un soulagement, à cette cruelle maladie qui enlève plus d'un quart de la population des zones tempérées.

Il est 9 heures lorsque nous regagnons notre cher steamer, qu'on distingue facilement des autres navires par son éclairage électrique plus puissant. On emmagasine du charbon à bord. L'*Anversville* brûle, en moyenne, de 40 à 45 mille kilos de charbon par jour, et il jauge 3,000 tonnes.

23 novembre.

Le navire, qui fait, généralement, 300 milles par jour, soit 111 lieues, se rapproche d'une manière sensible de l'équateur. La chaleur devient accablante dans les sous-sols. Aussi, tous les passagers sont sur le pont, assis dans des pliants. On forme le cercle et chacun raconte ses impressions et exploits de la veille. Aucun lopin de terre ne s'offre à nos regards avides de distractions. Dans l'après-midi, « gros événement » : une saute-relle grise est venue s'abattre sur notre habitation ! On examine avec soin le fléau de tant de contrées, qui doit nous venir en droite ligne du Sahara, dont nous ne sommes éloignés que d'une vingtaine de lieues ! Le ravageur des campagnes aura été emporté de la côte par le vent d'est, qui souffle avec une certaine violence.

Le soir, l'océan devient phosphorescent ; on dirait le reflet, dans l'eau, des milliers d'étoiles qui parsèment le ciel. Les yeux ravis ne cessent de fixer les « noctiluques », animaux phosphorescents, qui nous procurent ce phénomène et nous amènent à penser que la mer est chargée d'électricité.

24 novembre.

La chaleur augmente fortement. Dans la matinée, on distingue au large une brume épaisse : c'est le « cap Blanc ». L'océan est

absolument calme; le soir, il offre le même spectacle merveilleux que la veille. Un navire passe à 500 mètres à peine de nous. Les signaux lumineux sont exécutés de part et d'autre: le capitaine nous apprend que c'est un steamer allemand qui se rend à Hambourg. Bon voyage!

25 novembre.

Le docteur du bord, M. De Keyser, un Montois qui ressemble étonnamment à l'amiral Gervais, a procédé à une opération chirurgicale consistant à enlever une loupe au visage d'un nègre du bord. Le patient, au cours de l'opération, qui a duré près d'une demi-heure, a fait preuve de beaucoup de courage et j'en déduis que nos frères noirs doivent être bien résistants, car ni la douleur, ni la vue du sang qui s'échappait de deux artères coupées, ne lui ont fait pousser la moindre plainte. Lorsque la douleur devenait insupportable, le nègre grinçait des dents et ses mains crispaient rageusement les bâtons de la chaise sur laquelle il était assis. L'opération terminée, il se remet au travail comme si rien d'anormal ne s'était passé.

Nous nous rapprochons sensiblement de l'équateur. A midi, le « point » indique 15°27' longitude et 17°46' latitude. Peu de temps après, nous arrivons en vue du « cap Vert » et, dans l'après-midi, on distingue la pointe ouest du Sénégal. Le phare, installé sur une espèce de château-fort, domine la pointe extrême du cap.

On sait que le courant impétueux du fleuve qui a donné son nom à la colonie française, ainsi que les nombreux banes de sable qui obstruent l'embouchure, ne permettent pas aux bateaux d'aborder à Saint-Louis. Pour se rendre dans la capitale, on jette l'ancre à Dakar, puis on prend la voie ferrée qui réunit les deux villes.

De nombreuses pirogues, conduites chacune par un seul homme, sillonnent l'océan près de la côte. Ce sont des pêcheurs



Panor.

sénégalais en quête de victuailles. En cet endroit, l'océan paraît, en effet, très poissonneux. Les marsouins et les poissons-volants s'élèvent et plongent dans l'onde à tout instant. Des hirondelles de mer encadrent ce tableau ravissant, sur lequel le soleil de l'après-midi jette un éclat particulier.

Le soir, plusieurs grands requins — signe précurseur, d'après les superstitieux, d'une catastrophe imminente ou d'une mort prochaine parmi les passagers — suivent le steamer et le dépassent même, quoique l'*Anversville* vogue maintenant à 14 nœuds l'heure. Semblables à de petits torpilleurs, ils nagent entre deux courants, faisant avec leurs ailerons un remous très prononcé et laissant derrière eux un large sillon. Le golfe de Guinée, dans lequel nous entrerons demain, nous permettra d'en admirer beaucoup, paraît-il.

Cette nuit, nous arriverons à Freetown, capitale de Sierra-Leone, ville appelée par les Anglais « le tombeau des blancs », à cause de la chaleur excessive et de l'insalubrité qui y règnent en toute saison.

26 novembre.

Je suis réveillé par un coup de canon! Vivement je m'habille et en sortant de cabine, j'apprends qu'on vient de jeter l'ancre devant Freetown. Le coup de canon qui vient de retentir constitue une vieille coutume annonçant qu'un bateau aborde la terre africaine pour y faire escale. Peut-être aussi est-ce l'occasion de faire sentir aux naturels, la force et l'autorité du



Freetown

« blanc » sur le « noir ». Les figures des passagers sont loin d'être rayonnantes, car tout le monde semble fatigué. La chaleur, qui a régné toute la nuit, a transformé nos cabines en véritables fours. Ce sont d'ailleurs les premières chaleurs qui sont les plus pénibles.

La côte africaine, que nous abordons pour la première fois, attire tous les regards. La flore tropicale, toute verdoyante, est d'une originalité et d'une beauté devant lesquelles les hommes du Nord s'extasient dès qu'ils l'aperçoivent, car la flore de nos serres n'est pas à comparer à celle qui croît à l'air libre. L'*Anversville* salue du drapeau belge le vaisseau de guerre anglais, qui répond en hissant le pavillon britannique.

Freetown est située, comme Las Palmas, aux pieds de grandes montagnes verdoyantes. A 100 mètres d'altitude se trouve la caserne. Un régiment d'Indous y tient garnison. De nombreuses barquettes viennent à nous pour transporter les voyageurs à terre. Quelques coups de rames et nous voilà sur le sol africain. Les naturels, vêtus de costumes bizarres, descendent en file indienne vers la côte en faisant de grands gestes et discutant fiévreusement à notre approche; chacun d'eux veut nous servir de guide dans la ville. De quels accoutrements extravagants et ridicules ils sont affublés ! les uns portent une redingote rouge qui rappelle assez bien celle dont sont revêtus les nègres qui dansent la « gigue » en Europe; un autre a un magnifique pantalon vert, un veston jaune et un chapeau haut de forme, mais, hélas ! il est dépourvu de chaussures. D'autres encore portent des effets blancs rappelant la nuance « noir mal

teint ». On ne voit pas deux costumes de même nuance ni de même forme : c'est bien la caractéristique du nègre. On se croirait aux premières heures d'un lendemain de carnaval, dans un quartier populaire de Bruxelles. Chose singulière, beaucoup de nègres sont porteurs de parapluies, quoique le temps soit superbe. Le « pepin » ici sert plutôt d'ornement ; il ne se porte pas comme une vulgaire canne, mais ostensiblement sur la tête, afin qu'on puisse le distinguer de loin. Il est bon d'ajouter que tous les objets, même les plus minimes, et aussi les briques, se portent sur la tête. Ici l'habitude est d'avoir toujours les mains libres. Je pense que c'est afin de pouvoir tendre plus facilement une main loyale... qui réclame, par téléphone sans fil, le prix d'une course ou d'un renseignement donné.

Les Sierra-Leone baragouinent la langue anglaise de la même façon que les Marolliens s'entendent au langage français. Les femmes des hauts fonctionnaires sont vêtues d'atours multicolores. Elles marchent la tête haute, en prenant un air d'importance. Sortant de leurs demeures, elles se munissent toujours de leur parapluie. Les autres femmes portent une espèce de pagne laissant à nu de belles épaules à la peau fine.

Au coin d'une route j'assiste à un spectacle très singulier : un nègre, assis sur une pierre, se rase tranquillement sans savon ni miroir, son visage gardant l'expression du calme parfait !

Les fonctionnaires sont généralement « nègres ». Ils portent la barbe ou les favoris à l'anglaise. Au bureau de poste, les employés sont graves et très ménagers de leur parler. Celui qui débite les timbres est habillé à l'européenne et porte la plume à l'endroit où les chevaliers du rasoir mettent ordinairement le peigne. Lorsque la distribution des timbres est terminée, il fait vivement une addition mentale empreinte souvent d'une inexactitude intéressée. Sur quatre passagers qui se trouvaient au bureau postal, trois ont trouvé des erreurs profitables aux intérêts de l'employé. Ces différences variaient entre 4 et 6 shelling pour des achats ne dépassant pas 2 livres sterling.

Nous déjeunons à l'*Hôtel Victoria*; le repas, qui manque de saveur, ne goûte guère. Au salon, on remarque un immense billard à bourses, dont le drap blanchâtre rappelle peu sa couleur verte, primitive. Ce meuble antédiluvien est entretenu et conservé comme un bijou de valeur. Sur un pan de mur, la photographie d'un officier frappe la vue. L'historiette qui s'y rattache mérite d'être contée :

Lors de son voyage pour rentrer en Europe, après avoir accompli un terme de trois ans au Congo, l'officier en question descendit à terre. Quand le moment fut arrivé de rejoindre le steamer, le lieutenant ainsi que le médecin du bord ne purent plus obtenir de barquette, pour les conduire au navire, au prix habituel (1 shelling). Les ingénieux nègres, sachant que les passagers seraient obligés de se rendre à leurs prétentions pécuniaires, réclamèrent 5 shelling pour le transport. Après des pourparlers sans fin, l'officier, impatienté et surtout furieux d'être exploité de la sorte, prit place dans la barquette avec le docteur, déclarant qu'il ne paierait aucun supplément. Pour prix de sa hardiesse, il reçut un formidable coup de rame sur la tête ! Comment ! exposer sa vie pour éiviliser ses frères noirs et recevoir, en quittant l'ingrate terre africaine, pour toute récompense un coup de rame aussi solidement appliqué que peu justifié ? C'en était trop ! Il saisit le nègre agresseur et lui administra une paire de gifflés retentissantes. Le farouche noir se mit à pousser des cris de paon pour amener la foule. La police fut requise et nos deux compatriotes durent se rendre au bureau, suivis d'une foule de nègres vociférant des menaces peu rassurantes.

Après interrogatoire, ils furent invités à se rendre le lendemain devant le tribunal, composé d'indigènes et d'un défenseur nègre. Singulier contraste : voilà un officier qui, après avoir passé trois ans au Congo dans un but humanitaire et pour combattre en faveur de l'affranchissement des esclaves, se voit défendu par un noir !

Après un simulacre de débats au cours desquels l'avocat ne

prit même pas la parole, le Belge fut condamné à une amende de 100 livres sterling. Quant au brillant défenseur, auquel on ne peut pas reprocher d'avoir dit des inepties, il réclama pour son concours dévoué la modeste somme de 20 livres sterling. Le steamer étant parti, nos deux compatriotes durent attendre patiemment pendant un long mois le bateau suivant, qui les ramena en Europe.

Mais revenons aux habitants de la colonie anglaise. Voici les « policemen », d'une propreté remarquable. Ils portent le costume bleu à bordure rouge et le légendaire béret du soldat anglais. Deux de ces policiers sont venus nous rendre visite à l'hôtel non pas pour nous arrêter, mais pour prendre une « collation », que nous leur offrons de bon cœur.

Une chose qui frappe particulièrement, c'est la façon dont les fonctionnaires se font transporter : une espèce de « palanquin », dans lequel se trouve un hamac, porté sur la tête par quatre solides gaillards en uniforme, marchant d'un pas accéléré. Ce genre de transport, qui rappelle assez bien les « chaises à porteurs », est fréquemment utilisé autant par les blancs que par les graves fonctionnaires noirs, qui emploient ce système, même pour un parcours de 500 mètres. Les « blancs » que j'ai vu transporter de la sorte avaient la figure bien minable.

La sirène nous rappelle au bateau, que nous trouvons bondé de nègres cherchant à vendre des fruits tropicaux, tels que papayes, bananes, oranges vertes, mangues, et aussi des hamaes en cordes. Au deuxième coup de sifflet, tous les marchands descendent à terre et bientôt l'*Anversville* est en marche pour le golfe de Guinée. Je suis passablement abattu par la promenade, la sueur inonde mon visage, et le linge que je porte, est complètement mouillé. Que sera-ce au Congo?

Nous longeons toute la côte de Guinée et, lorsque nous arrivons en vue de la république nègre « Libéria », je suis tout à fait remis de l'indisposition. La première ville nègre que

je viens de quitter et qui m'a laissé une si singulière impression, retient toutes mes pensées et m'offre un avant-goût des mœurs de la contrée où je vais passer plusieurs années.

28 novembre.

Il y avait à bord six Sierra-Leone, dont le fameux pseudo-pendu. Ils ont quitté le navire en arrivant à Freetown et ont été remplacés par une quarantaine de leurs compatriotes, engagés pour décharger et recharger le bateau au Congo. Il y a aussi des voyageurs noirs, qui se rendent au Congo pour y trouver un emploi. Le paiement du transport, fixé à 3 livres sterling par homme, offre certaines difficultés. Aux uns, il manque quelques shelling; à d'autres, une livre; à d'autres encore, plus de 2 livres. Deux de ces ingénieux voyageurs sont totalement dépourvus d'argent! Que faire? Le bateau est trop éloigné de la côte pour les remettre à terre. Le capitaine décide de les garder tous et de conserver les bagages (!) à Matadi, jusqu'au paiement intégral du prix du voyage. Il est à craindre qu'on ne voie jamais la couleur de l'argent dû, les bagages se réduisant à des guenilles.

Les repas servis aux noirs, se composent invariablement de riz cuit à la vapeur. Certains prennent la pitance en commun. Ils se réunissent autour du pot en fer-blanc contenant le riz. La cuiller n'est pas nécessaire à ces braves gens. Plusieurs d'entre eux en possèdent cependant, mais, dès le deuxième jour, ils reprennent leurs « ustensiles naturels », dont nos ancêtres se servaient d'ailleurs encore au XVI^e siècle. Le flacon de piment est ouvert et chacun d'eux, après en avoir copieusement arrosé le riz, presse fortement l'aliment dans la main et le porte enfin à la bouche.

29 novembre.

Nous voilà au cap Palmas. Nous longeons ensuite la côte d'Ivoire. Le temps est couvert et venteux. Une soirée musicale

est organisée au profit de la « mutuelle et de la bibliothèque congolaises ». Les officiers italiens nous charment de leur belle voix, dans des fragments d'opéras de Verdi, Gounod et Bizet; au piano l'avocat Weber choisit Peter Benoit, Walfenfel et Litz; une demoiselle (créole), d'une voix de contralto puissante et bien timbrée, nous enthousiasme par son « Chant d'amour de la créole ». La fête, qui se termine à minuit, a rapporté 302 francs. Une triple salve d'applaudissements accueille les organisateurs de cette soirée.

30 novembre.

Le ciel est pur et une brise légère rend la température des plus agréable. Nous longeons de très près la côte (10 kilomètres à peine). Aussi aperçoit-on très distinctement les dunes. Successivement le « cap des Trois-Points », Elmina, le « cap Coast » et Accra, capitale de l'Achanti, s'offrent à notre vue.

L'océan reflète une couleur vert tendre; il est d'un calme parfait; de plus, un ciel d'azur nous permet de distinguer clairement de jolies petites embarcations à voile dans lesquelles ont pris place de vigoureux rameurs couleur chocolat. Plus à l'est, la colonie anglaise se profile dans un amas de maisons blanches; cap Coast ressemble assez bien, ainsi, à Carthage, détruite par Scipion l'Africain.

Nous voilà depuis deux jours dans le golfe de Guinée; nous n'avons pas encore aperçu le plus petit requin, alors que la légende veut qu'il y en ait beaucoup. La température est agréable; depuis Sierra Leone, plus nous nous rapprochons de l'équateur, mieux nous supportons la chaleur. J'enregistre ce fait avec une certaine satisfaction, puisque cette température règne à l'état normal au Congo, dont la plus grande étendue se trouve à peu près sous la même latitude.

Voici la côte d'Or, puis la côte des Esclaves, où se trouve le Dahomey. Nous ne distinguons que très imparfaitement le

territoire arraché en 1892 par la France au trop célèbre et cruel Behanzin, déporté à la Martinique.

A propos de ce monarque dépossédé, on nous conte une anecdote qui semble véridique : Quand Behanzin fut embarqué pour la Martinique, il était convaincu qu'on le décapiterait en arrivant à destination. Le gouverneur lui ayant appris qu'il avait la vie sauve et que, en outre, une belle habitation y était réservée pour lui, ses femmes et ses enfants, il fondit en larmes de contentement et pria le gouverneur de transmettre ses remerciements au président de la république pour cet acte de clémence.

Après le lâche assassinat du président Sadi Carnot, une messe fut célébrée à Fort de France, pour le repos de son âme. Behanzin et toute sa suite y assistèrent. Tout à coup, pendant le service divin, il se mit à pousser des cris plaintifs et à pleurer à chaudes larmes. On s'enquit du motif de cette crise inaccoutumée qui faisait croire à un cœur sensible, peu en concordance avec les actes qui l'avaient rendu si tristement célèbre. L'ancien potentat répondit : « Je pleure parce que le bon président, celui qui m'avait fait grâce de la vie, est mort et que le « nouveau » va probablement me faire exécuter. » On eut toutes les peines du monde à le rassurer.

1^{er} décembre.

Dans la matinée, nous arrivons en vue de Lagos et on jette l'ancre à cinq milles de la côte. Une douzaine de navires se trouvent devant la ville. Les passagers ne sont pas autorisés à descendre à terre, l'arrêt étant limité à une heure : le temps de remettre et de prendre la correspondance au maître du port, qui se dirige en pirogue vers le navire.

Comme divertissement, les matelots organisent une pêche au requin à la dunette du bateau. Un immense crochet, pesant au moins 5 kilos, auquel on a attaché de gros morceaux de viande

et de lard, est plongé dans la mer. Rien, absolument rien, pas même le plus petit marsouin, ne se laisse tenter par l'appétissant déjeuner: l'heure du départ étant sonnée, on remonte l'alléchante amorce. Nous sommes désappointés.

L'océan perd son calme, il écume et devient jaunâtre maintenant. Ce sont les eaux du Niger qui amènent ce trouble, à cause du courant qui se fait sentir sensiblement à plus de vingt milles de la côte.

À 8 heures du soir, un coup de canon résonne: immédiatement après, la sonnerie «aux champs!» se fait entendre pour annoncer solennellement l'arrivée de Neptune, le dieu de la mer, portant en sautoir une paire de jumelles d'un nouveau genre (deux bouteilles reliées entre elles par une ficelle). Il tient en main un parchemin, qu'il remet au capitaine. Lecture de ce document est faite à tous les passagers rassemblés. Voici ce qu'il contient:

« Sa Majesté Océanique Neptune I^{er}, roi des mers, et de l'empire aquatique, à tous présents et à venir, salut! Fait savoir que demain, 2 décembre, vers 4 heures de relevée, elle attendra à l'entrée de son royaume, près de la ligne sublime de l'équateur, ses fidèles sujets pour leur octroyer, avec sa générosité bien connue, le baptême suivant les rites connus.

» Ainsi fait, à zéro degré de latitude, le 1^{er} décembre 1899.

» NEPTUNE I^{er}. »

Allons, tant mieux! Je n'ai que trop souvent entendu parler du baptême de l'équateur, pour ne pas le désirer avec une impatience mêlée de curiosité.

2 décembre.

Temps pluvieux et venteux. Des vagues furieuses se brisent sur les bords du navire et rejettent une écume blanche, ressemblant à un immense savonnage. Il fait froid sous l'équateur

aujourd'hui, au point que plusieurs passagers ont repris leurs vêtements de laine.

À midi, on distingue l'île de San-Thomé, et, à 3 heures, l'*Anversville* passe entre cette colonie portugaise et le Gabon. Bientôt, le clairon annonce l'arrivée du cortège baptismal. En tête, précédé du clairon qui sonne une marche guerrière, se trouve Neptune, flanqué de son épouse Amphitrite, déesse de la mer; puis vient, armé d'un terrible rasoir, de la dimension de ceux qu'on représente dans les pantomimes, le barbier; pour finir, les policemen porteurs de gourdins. Le cortège se rend chez le capitaine, et Neptune lui annonce qu'il va procéder à l'opération. Le roi des mers et sa gracieuse épouse (deux officiers du bord déguisés), vont s'installer sur un trône improvisé et, immédiatement après, le baptême commence. Les patients se présentent tous dans le costume le plus sommaire devant le barbier, installé devant un immense bassin. On savonne le premier au moyen de « colle »; puis, rasé — à la façon dont Figaro rase le docteur Bartholo — par le second du bateau, on fait exécuter au patient un saut périlleux en arrière; le voilà dans l'eau purificatrice. Deux matelots le plongent par deux fois jusqu'au fond du récipient, afin que le baptême soit aussi profitable à l'intérieur qu'à l'extérieur; beaucoup goûtent, en effet, bien involontairement, l'eau salée de l'Atlantique. La troisième et dernière phase se passe à la sortie du bassin: on entre dans une espèce d'entonnoir en toile placé horizontalement pendant que le jet continu d'une lance vous frappe par derrière. Entré dans l'entonnoir, la lance cesse d'agir pour faire place aux « policemen » qui vous envoient une volée de coups de gourdins, souples bien entendu, sur la partie la plus charnue du corps afin d'activer la sortie. Mais les « camarades » sont là; ceux-ci marchent sur la partie de l'entonnoir non parcourue, afin (les traîtres!) que l'opération ne se termine pas trop précipitamment. Cette dernière phase ressemble assez bien à un passage aux baguettes, et l'ensemble de l'opération à un excellent bain

de mer, suivi d'une bonne douche et terminé par un massage aussi singulier qu'énergique. En résumé, c'est un supplice aussi inoffensif que salutaire.

Les septante-deux passagers ayant été baptisés, le cortège se reforme et Neptune, toujours en tête, se jette avec Amphitrite résolument dans le bassin, où ils exécutent une sarabande échevelée, qui se termine par un plongeon général du cortège dans l'eau. *E finita la comedia.*

Immédiatement après a lieu la distribution des brevets dispensateurs de nouveaux lavages de l'espèce.

3 décembre.

La ligne de l'équateur est dépassée. Le ciel reste couvert et la pluie tombe toute la journée. On m'a soavent affirmé qu'il faisait moins chaud sous l'équateur, à cause des pluies continuelles, que dans certaines autres contrées voisines de l'équateur, pour ne parler que de Freetown. En effet, il fait aujourd'hui une température presque agréable. Demain nous entrerons dans le grand fleuve appelé précédemment « Zaïre ».

Grand brouhaha ce soir; tout l'équipage se porte vers l'avant, d'où retentissent des cris de fureur. Ce sont deux nègres, semblables à Sullivan et Corbett, qui font une solide partie de boxe anglaise. On arrive trop tard pour les séparer, car l'un d'eux a reçu un formidable coup de poing sur le nez et saigne abondamment! Le motif du pugilat, qui n'a rien de commun avec le trop fameux combat de nègres dans l'obscurité, est une pièce d'un penny, trouvée par l'un et perdue par l'autre (le blessé). Le différend est tranché par le second, qui met dans le tronc du personnel, la pièce, objet du litige. Tout le monde admire la « rapidité » avec laquelle la cause est jugée.

4 décembre.

L'océan a changé de teinte : de glauque il est devenu brunâtre. Ce changement de couleur annonce l'approche de

l'embouchure du Congo, dont les eaux brunes se remarquent à plus de vingt-cinq lieues au large de l'embouchure.

L'après-midi, on distingue les deux larges rives du fleuve et, bientôt après on entre dans l'estuaire du grand cours d'eau qui doit nous conduire au cœur de l'Afrique.

Voici, tout au loin, à la rive gauche, Saint-Antoine du Zaïre; puis, à la pointe extrême droite, Banana avec ses maisons blanches. On jette l'ancre devant le poste de l'Etat jusqu'à demain. Dès que le canon annonce l'escale, des barquettes conduites par des Bangala, habillés de bleu, amènent les autorités au bateau. Fraternalisation générale. Beaucoup de nos hôtes ont le visage jaunâtre et plusieurs semblent bien malades. Ce sont des agents envoyés de l'intérieur en convalescence à Banana, qui est considéré comme le sanatorium du bas Congo.

La soirée est très animée : on est heureux de recevoir des nouvelles; ceux qui viennent d'Europe questionnent au sujet des faits importants venant de l'intérieur et ceux de Banana ne cessent de demander des renseignements sur la patrie et les amis. Il fait bien chaud et, pour la première fois, je fais la connaissance des moustiques. Malgré les précautions prises en fermant convenablement ma cabine, je suis bien vite gratifié



Banana



Barquette de pilotage à Banana *

d'une dizaine de morsures qui m'empêchent de dormir, celles-ci étant très douloureuses.

5 décembre.

Le steamer se met en marche à 5 heures du matin. La végétation des tropiques ne cesse de fixer nos regards. Des aigles-pêcheurs volent majestueusement près des rives et donnent ainsi un peu d'animation au pays, qui semble assez triste. Voici la pointe de Lenha, avec la célèbre roche « fétiche ». Le drapeau portugais salue l'*Anversville*, qui répond. Nous arrivons devant l'île de Matéba, renommée déjà par le bétail européen qu'on y élève; puis nous distinguons le fort de Shinkakasa, commandant l'entrée du fleuve. Six canons, garantis par des coupoles, s'offrent à la vue. Immédiatement après, on aperçoit le panorama de la capitale de notre future colonie. Tous les regards sont portés vers Boma, première station fondée par Stanley à la côte occidentale. A la rive, plusieurs petits steamers faisant le trajet entre la capitale, Banana et Matadi sont amarrés.

Il est midi quand on jette l'ancre devant Boma. Immédiatement l'*Anversville* est envahie par une foule d'agents de l'Etat

et de factoriens. Salamaleks, vigoureuses poignées de mains et on fait connaissance des anciens en vidant un verre de bière. Les billets de logement sont délivrés par le chef de station et, immédiatement les soldats de la force publique portent nos bagages aux hôtels, où sont logés les officiers arrivants et les agents destinés à l'intérieur. Les sous-officiers sont dirigés sur la caserne.

Voici les policiers, qui se distinguent des soldats par la ceinture rouge, qu'ils portent en sautoir, et aussi aux menottes fixées à la vareuse. Ils conduisent les condamnés, marchant l'un derrière l'autre. Enchaînés deux à deux, ils chargent les bagages sous la surveillance des policiers. Le spectacle de ces hommes enchaînés produit une sensation plutôt pénible.

Nous avons tellement été gâtés à bord de l'*Anversville*, tant pour la nourriture que pour le coucher, qu'en m'installant à l'hôtel, j'éprouve une déception. Ici, il n'y a que des viandes



Aigle-pêcheur



Caserne de la force publique à Boma *

conservées: le menu est maigre et les chambres, assez malpropres, sont loin d'être confortables.

À la rive, les factoreries ressemblent assez bien à nos grands bazars. On y trouve de tout. Mais l'harmonica domine; il paraît que c'est l'instrument de musique que le nègre du Congo préfère. Parmi les vendeurs, les Portugais sont les plus nombreux. Quelle singulière impression me font ces Portugais. Jaunes, petits, maladifs, ils parlent très lentement et marchent de même. Serait-ce le résultat d'un long séjour au Congo? Pour être servi, il ne faut pas être pressé; c'est une espèce d'automate qui prend son temps. Si, comme dit la chanson, « les Portugais sont toujours gais », je deviens sceptique à ce sujet, car je cherche en vain sur leurs visages, la joie et le sourire.

Le plateau de Boma est occupé par les habitations des différentes autorités, l'église, le couvent et la caserne de la force publique.

À 6 heures du matin, tous les soldats sont dans les rangs pour l'exercice. Clairons, tambours et musique en tête, ils se rendent à la plaine des manœuvres. Tous les commandements se font en français.



Revue à Boma *

Je suis reçu en audience par le vice-gouverneur général, qui me désigne pour le district des Bangala. Mon départ est fixé au 16 décembre.

Pour la première fois, j'assiste à une grande réjouissance indigène. Les hommes et les femmes ont formé le cercle par sexe. Dans un des cercles, il y a, comme instrument de musique, un tambourin et, dans l'autre, une vieille casserole. Deux hommes frappent à tour de bras sur ces « instruments » et la grande smala commence. Ce sont des battements de mains, des danses bizarres accompagnées de chants qui se terminent toujours par le mot « Mayombé ». La smala se corse, dans la soirée, de « cavaliers seuls », exécutés par quelques fougueux nègres, ivres, qui brandissent des gourdins. Tout se termine cependant bien. On a donné cette bruyante fête en l'honneur d'un nègre décédé la semaine dernière, afin qu'il obtienne le paradis ! « Mayombé » signifiant Dieu, je saisis maintenant la raison de sa fréquente répétition au cours des chants.



DE BOMA
A NOUVELLE-ANVERS

15 décembre.

LE DÉPART est fixé à 6 heures du matin. Tout le monde est heureux de se mettre en route et moi particulièrement, un malaise général ne m'ayant pas quitté : l'inaction, la chaleur ainsi que les cruels moustiques (ah ! les vilaines bêtes) ont compromis mon sommeil. Après les adieux à quelques amis, le *Wal* disparaît de Boma : le contentement se lit sur les visages des voyageurs pour le haut.

Des falaises arides succèdent bientôt aux plaines verdoyantes. Par-ci, par-là, une silhouette blanche à l'horizon indique la maison d'un factorien. Bientôt nous arrivons au « Chaudron d'enfer », ainsi appelé à cause du bouillonnement des eaux et de la difficulté du passage. A cet endroit, le fleuve décrit un angle droit et la passe en est très dangereuse. Plusieurs petits steamers y ont péri et le bateau postal l'*Akassa* a failli y rester. A la sortie du « Chaudron », on distingue au loin, sur la rive gauche, Noki, le poste portugais ; puis, sur une falaise, Matadi. Il est midi lorsque nous y arrivons. Quelques minutes plus tard on aborde, et chacun reçoit son billet de logement pour un des nombreux hôtels installés dans ce port.



Ateliers et dépôt des machines à Matadi *

Du haut de la ville, le panorama est imposant. De belles montagnes, le dépôt des machines et les ateliers de réparations fascinent la vue.

L'œuvre du colonel Thys est là tout entière. Plus de vingt locomotives, des wagons

pour voyageurs et pour marchandises sont au garage. Dans les ateliers, le marteau ne cesse de résonner, donnant ainsi une activité tout à fait européenne à la station. Quel travail



Eglise à Matadi *

d'hereule on a accompli là en quelques années! En arrivant dans le haut de la ville, un grand Christ frappe la vue : Il domine l'entrée de l'église, que les pères rédemptoristes ont érigée avec beaucoup de soin, et qui est de toute beauté. La messe est servie par des nègres.

La journée s'achève à l'hôtel, où nous faisons connaissance des officiers français du bateau *Pernambuco*. Soirée joyeuse, au cours de laquelle on conte des anecdotes, imaginaires et vécues; elle se termine par une terrible partie de « manille » qui dure jusqu'à l'aube.

Le matin, des exclamations et un va-et-vient continu de nombreux nègres m'attirent vers la place publique. C'est le marché. Toutes les marchandises sont étalées à terre. Du poisson fumé (quelle odeur!), des bananes, des racines de manioc, des quartiers de viande salée, etc. Des jeunes filles apportent les marchandises dans des espèces de « hottes », qu'elles soutiennent sur le dos. Les cris de demandes et d'offres forment une grande clameur, tout comme aux halles. Des policiers maintiennent attentivement l'ordre. A 10 heures, le clairon sonne la fin du marché. Immédiatement, les policiers armés de cannes font évacuer, non sans peine, les vendeurs et leurs marchandises, ce pendant que les prisonniers nettoient la place. Un quart d'heure après la sonnerie, il ne reste plus aucune trace du marché, tout comme au marché matinal de la Grand' Place à Bruxelles.



La fin du marché à Matadi

17 décembre.

Il est 6 heures lorsque nous prenons le train pour Léopoldville. Par une délicate attention, le capitaine Fleming, de l'Anversville, et plusieurs officiers français sont à la gare pour nous souhaiter bon voyage. De Matadi à Léopoldville, il y a exactement 366 kilomètres de voie ferrée. Les voitures sont d'un modèle inconnu en Europe. On y trouve le confort nécessaire pour prendre les repas et faire la sieste. Les noirs ne sont pas admis dans les wagons; ils s'installent au-dessus des bâches des wagons à bagages.

Le sifflet a retenti, et le train se met en marche. On se montre le fameux mont « Palabala », le calvaire de l'ancienne route des caravanes. Nous traversons un pays des plus accidenté, semé de rochers, rivières, ravins sur lesquels de solides ponts en fer ont été jetés. C'est immédiatement après le départ de Matadi que se rencontrent les plus grandes difficultés de terrain, et c'est là surtout qu'on reste en extase devant le travail génial accompli par les Belges. Soyons fiers de tels pionniers!

Voici les premiers villages indigènes. Au passage du train, les habitants poussent des cris de joie et les femmes exécutent une danse de circonstance. Beaucoup de nègres possèdent comme instrument de musique, quelques lames de fer placées sur un morceau de bois : la « Marimba ». Le nègre qui en joue est grotesque; le plus souvent, c'est un grand gaillard et, comme l'instrument, de minuscule dimension, ne rend que des sons très faibles, le musicien a l'air niais.



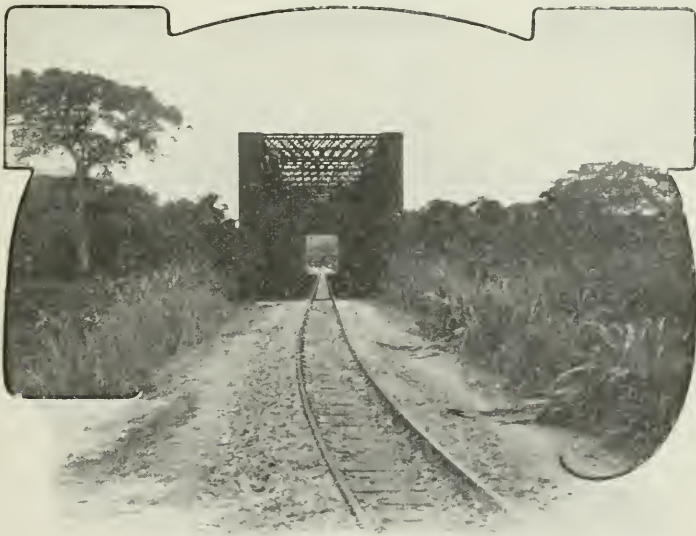
Marimba

Toutes les stations de chemin de fer, haltes et dépôts qu'on rencontre sur la route, sont construites en bois et entourées de jardins; l'aspect en est très coquet. Les chefs de ces stations sont presque tous Sénégalais, sauf cependant dans les gares importantes, où un blanc dirige.

A 3 heures, nous atteignons Tumba, chef-lieu

du district des Cataractes. Après une bonne nuit, nous nous remettons en route, dès l'aube, pour Léopoldville.

Le machiniste accélère progressivement la vitesse et bientôt nous roulons à raison de 30 kilomètres à l'heure. Le panorama a changé maintenant : des bois, des collines et des ravins au fond desquels murmurent les ruisseaux, ont succédé aux masses rocheuses. De nombreux papillons aux couleurs éclatantes fuient au passage du train. Nous remarquons par moments l'ancienne route des caravanes, et aussi de nombreuses croix, indiquant les emplacements où ont été enterrés, les blancs décédés au cours de la construction du chemin de fer. Nous voici devant le fameux pont de la rivière Inkisi. Cette masse de fer de plus de 30 mètres, d'une seule travée, a été placée en un jour. Au moment de le franchir, le train ralentit sensiblement, puis accélère de plus belle sur la voie luisante, entretenue avec autant de soin que nos voies ferrées belges. A 5 heures sonnant, nous entrons en gare de



Pont d'Inkisi 30 mètres) *



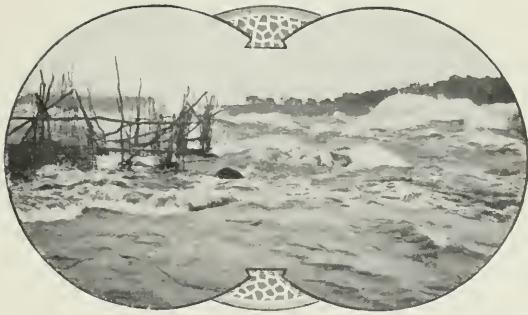
Port de Léopoldville (Départ du *Brabant* pour le haut) *

Léopoldville. Immédiatement a lieu la présentation aux autorités. Nous partîrons le lendemain à bord du *Brabant*, grand steamer à fond plat, de 300 tonnes environ. Le dîner réunit plus de 60 officiers et assimilés; les conversations ne portent que sur les destinations assignées à chacun.

L'obscurité est à peine dissipée que le *Brabant* lève l'ancre. Il y a 38 blancs et plus de 200 noirs à bord. Un bruit confus, comme une espèce de bourdonnement, nous tinte les oreilles. Ce sont les chûtes de Stanley-Pool que nous apercevons, en aval, près de la rive droite du Congo. Plusieurs bateaux de faible tonnage qui n'avaient pas encore acquis leur maximum de force en partant de Léopoldville, furent arrêtés, dans leur marche en amont, par la puissance du courant; puis, finalement entraînés vers les chutes, ils s'y sont brisés corps et biens, avant qu'on ait eu le temps de les secourir.

Pour éviter le retour de ces catastrophes, les bâtiments flottants décrivent maintenant au départ, une grande courbe vers la rive gauche, et la longent jusqu'au moment où ils peuvent lutter avec le courant sans crainte d'être vaincus.

La première station est Kinshasa, où doit se faire l'embarquement du bétail en destination du district des Bangala. Conduites par une dizaine de nègres, aucune des bêtes

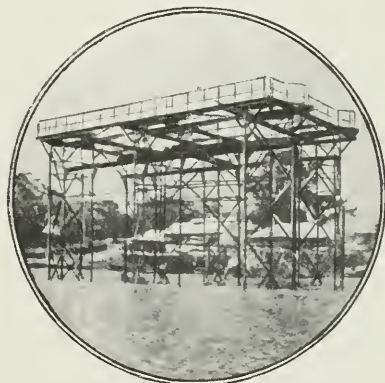


Cluses de Stanley-Pool *

ne se prête à l'opération. Dès que les ruminants arrivent à proximité de l'eau, ils s'affolent. De quelques coups de tête, ils envoient promener tous ceux qui les tiennent et chargent ensuite dans le vide, la queue en trompette. Cette course de taureaux, d'un genre nouveau, est très amusante; il s'en est cependant fallu de peu qu'une issue fatale n'en marquât la fin, un nègre ayant manqué d'être empalé. De guerre lasse, le capitaine du *Brabant*, après avoir essayé un nouveau stratagème, qui n'a eu pour résultat que de faire tomber deux taureaux dans le fleuve, se décide à partir sans le bétail.

Une grande animation règne à Kinshasa. Des noirs vont et viennent dans tous les sens; d'autres travaillent à réparer des bateaux; d'autres encore se contentent de jouer de l'harmonica. Un imposant élévateur, du modèle de celui de La Louvière, y est installé. De nombreux troupeaux bien gras, broutent tranquillement sous la surveillance de jeunes pâtres.

Le *Brabant* a repris sa marche. Tout à coup, on distingue bien au loin un bateau



Élévateur de Shinkakasa *

qui semble à moitié submergé! Le capitaine dirige le steamer vers lui. C'est la *Belgika*, qui, à la suite d'une voie d'eau, s'est échoué près d'une île. Les passagers et les marchandises ont pu être sauvés, mais le petit bateau semble perdu, l'arrière étant complètement inondé. Aidé d'un remorqueur, le *Brabant* cherche à le renflouer, mais inutilement, et on laisse la *Belgika* s'enfoncer lentement.

Des rochers et des îles s'offrent maintenant à notre vue. Nous longeons de très près la côte et, sur les bancs de sable, on voit, à quelques centaines de mètres, des crocodiles dormant paisiblement.

Les instructions défendant de naviguer après la tombée du jour, il est 6 heures du soir quand nous abordons à la rive pour passer la nuit. Les nègres sont invités à descendre à terre et les voilà porteurs de lits de camp et de couvertures, débarquant en file indienne par la planche qui réunit le bateau à la terre. Le campement s'installe immédiatement au milieu de la savane. En un rien de temps, tout le monde a trouvé sa place, puis les feux sont allumés, car, outre la fraîcheur de la soirée, les herbes sont humides. Bientôt hommes, femmes et enfants se groupent autour de l'âtre. Les conversations s'animent, pendant que les femmes préparent le repas. Après le couvre-feu, sonné par la cloche du *Brabant*, le silence se fait et chacun se couche : les blancs dans un lit, les noirs sur le sol, près du feu que l'un d'eux alimente.

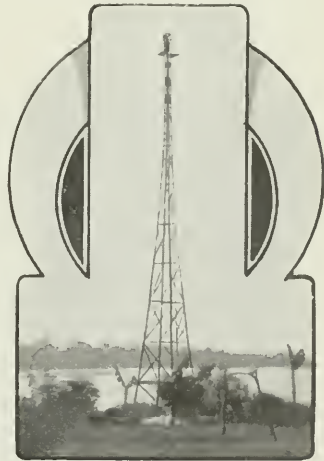
À 4 heures du matin, nous sommes réveillés par un brouhaha. Ce sont les noirs qui viennent reprendre leur place sur le *Brabant*. Bientôt tout le monde est sur pied et, à 5 heures, le bateau se met en marche. Le Congo, qui avait plus de 10 kilomètres de largeur en sortant du Pool, se rétrécit de plus en plus; maintenant sa largeur n'atteint plus que 700 à 800 mètres. Les rives sont hautes et couvertes d'abondantes végétations qui leur donnent un aspect vert-foncé superbe. Je suis encore à mes contemplations, lorsqu'un mécanicien effaré accourt sur

le pont et nous montre de la fumée s'échappant du toit. On se précipite pour mieux voir le commencement d'incendie qui vient de se déclarer, près de la machine. La lance est mise en mouvement et il ne faut que quelques minutes pour que le feu soit maîtrisé, à la grande satisfaction des nègres surtout, qui commençaient à s'inquiéter.

Certes, ce ne sont plus les repas luculluciens de l'*Anversville* qu'on nous sert maintenant ! A 7 heures, café, biscuit et sardines ; à 1 heure, ragout de chèvre, pommes de terre douces, poulet, dessert. Comme boisson, du thé. Le soir, potage, sardines, gigot de chèvre, poulet, café et une demi-bouteille de vin portugais. Au début, tout le monde trouvait le manger peu alléchant ; la chèvre, le biscuit, la pomme de terre douce et la « chikwang » (pâte séchée faite de farine de manioc), qui remplace le pain, étant des aliments auxquels nos estomacs européens ne sont pas habitués. Mais, petit à petit, la faim aidant, on y prend goût ; aussi, après quelques jours de ce régime, on se met à table avec appétit et nous devenons insensibles à l'odeur et au goût particuliers de la viande de chèvre.

Les femmes nègres qui nous accompagnent sont bien propres. Tous les matins, elles se lavent complètement dans les pirogues qui se trouvent sur le côté du bateau, puis, mutuellement, s'aspergent au moyen d'un linge. Chaque fois qu'une d'elles reçoit l'eau bienfaisante, ce sont des petits cris de joie et des larges rires, familiers aux noirs.

Nous voilà sortis du chenal. Le fleuve s'élargit sensiblement. Ça et là, on aperçoit des herbes aquatiques arrachées et entraînées par la force du courant. Peu de temps après nous



Pylône sur le Kasai

arrivons à Kwamut, poste de l'Etat qui se trouve à l'embouchure du Kasai. Un pylône, d'une hauteur de 38 mètres, vient d'être monté devant Kwamut par le commandant Mahieu. Cette petite tour Eiffel est destinée à supporter le fil télégraphique, qui reliera bientôt Coquilhatville à Boma.

La station est fort jolie. Les habitations, en pisé, sont bien construites et d'une grande propreté. Le potager est fourni de légumes d'Europe. Je me réjouis en admirant cette belle végétation, n'ayant plus vu de plantes potagères en croissance depuis mon départ du vieux continent. Bientôt je pourrai aussi cultiver ces chers légumes.

Je remarque particulièrement chez le nègre un manque absolu de sentiments à l'égard des bêtes. Leurs poules sont reliées entre elles par les pattes. Quand il saisit ces volatiles pour un motif quelconque, ni les cris de douleur, ni les contorsions ne l'émeut. S'agit-il de tuer un des gallinacés, il le prend d'une main par les pattes et la queue, et frappe violemment le cou sur le bras libre tendu, jusqu'à ce que la tête s'en détache. C'est cruel!

Nous rencontrons beaucoup de postes de bois. Les indigènes sont chargés de couper et de ranger à un endroit désigné près



Poste de bois *

de la rive, la substance destinée au chauffage des nombreux steamers qui sillonnent le fleuve. Dès que le bateau stoppe, les passagers noirs doivent prendre le bois apporté à la rive par les indigènes et le mettre sur le bateau. Comme il y a toujours en réserve une bonne quantité de bois, l'opération marche vivement.

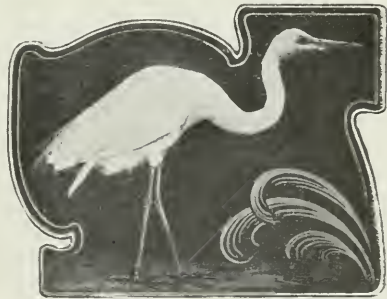
Parmi les aliments que les nègres préparent, voici un mets peu commun. Il s'agit d'un plat de « chenilles » qu'une grosse négresse assaisonne à l'huile de palme. C'est, paraît-il, extrêmement bon, car toute la famille plonge à tour de rôle la main dans la « casserole » et porte gloutonnement ce plat délicat à la bouche.

Il est à remarquer que les femmes aussi bien que les hommes fument la pipe. Depuis Boma, j'ai vu beaucoup plus de femmes la pipe à la bouche que d'hommes. Ce n'est certainement pas cela qui les rend gracieuses, d'autant plus que les fourneaux à tabac sont souvent malpropres et très grossièrement faits.

Voici les premiers hippopotames. Ils remontent tranquillement le fleuve, n'offrant à la vue que leur grosse tête. Une chasse est organisée, mais on ne parvient qu'à blesser un d'eux, qui fuit au fond du fleuve et ne reparait plus.

Des crocodiles et des échassiers, tels que le héron, l'aigrette, etc., se remarquent sur les banes de sable et près des îles. On sait que l'aigrette est fort recherchée pour les quelques belles plumes qu'elle porte sur le dos. Ce sont ces plumes, en effet, qui parent si bien les coiffures du beau sexe et de nos brillants chefs de corps.

Le jour de Noël le temps est sombre et de grosses vagues couvrent le fleuve. Un vent froid et vif, auquel succède une pluie diluvienne accompagnée de formidables coups de



Aigrette

tonnerre, plonge les rives dans une demi-obscurité. C'est la fameuse « tornade » dont parlent souvent les Africains. Pour plus de sécurité, le capitaine a mis le *Brabant* à l'ancre près d'une île boisée, qui nous protège contre les coups de vent. Le jour est près de tomber lorsque le temps se remet au beau. Pas de réveillon à cause du manque de liquide.

Le 26 décembre, nous atteignons Yumbi, camp d'instruction ; et, le 27, nous abordons à Lukuléla, jolie station où on cultive un



Lukuléla *

tabac fort prisé des Congolais. Les habitations sont entourées de fleurs d'Europe, et des caféiers bordent les nombreuses avenues.

Au moment d'aborder une île pour y passer la nuit, nous apercevons, pour la première fois, plusieurs singes de grande dimension qui, à l'approche du monstre marin, grimpent à toute vitesse sur les branches les plus touffues. Plusieurs passagers apprêtent leurs fusils dans l'espoir d'augmenter le menu d'un « extra », la viande de singe n'étant pas à dédaigner paraît-il. Mais la bonne cachette que les malins quadrumanes ont lestement trouvée rend la chasse d'autant plus inutile, que l'obscurité ne tarde pas à tomber.

Les hippopotames font leur réapparition. Une balle ayant

porté juste, l'amphibie fait un formidable plongeon, puis revient à fleur d'eau. Une seconde « prune » lui est envoyée, qui le fait disparaître à la vue, enseveli dans la pénombre. Les passagers nègres, flairant un festin, se mettent immédiatement à sa recherche et les voilà courant à travers les taillis et les lianes, s'appelant d'un côté et de l'autre. Après une demi-heure de battue, ils reviennent « bredouilles », affirmant que le cadavre de l'hippopotame a été enlevé par les crocodiles !

27 décembre.

Le *Brabant* atteint l'embouchure de l'Ubangi et, peu après, on jette l'ancre devant le camp d'instruction d'Irebu, édifié à l'embouchure du lac Tumba. Toutes les habitations de ce vaste camp sont en briques; une activité peu commune y règne. Il paraît que c'est le camp le mieux approprié du Congo. Nous, les nouveaux, nous ne cessons d'échanger nos impressions au sujet des travaux importants en cours et des allées qu'on y admire.

Deux cents soldats sont embarqués sur le *Brabant* en destination du Nil. Le lendemain le steamer fait escale à Coquilhatville, chef-lieu du district de l'Equateur. Ici comme à Irebu, toutes les



Homme et femme de la tribu Wangata
(près Coquilhatville) *

habitations sont en briques ; les grandes et larges avenues sont bordées de caféiers et de manguiers. Les naturels de la région sont mieux bâtis que ceux que j'ai vus précédemment. Grands et bien musclés, leurs grosses têtes carrées enduites de rouge, donnent à ces hommes, un air bien primitif. Les femmes portent de gros bracelets en laiton aux bras et aux jambes.

Il fait frais et la lune éclaire les avenues bien ombragées, où des insectes lumineux volent en tous sens.

Le district de l'Équateur est en pleine prospérité, par suite de la grande quantité de caoutchouc qu'on y récolte.

28 décembre.

Au moment du départ, une agréable surprise nous attend : la musique militaire, rangée à la rive, exécute la *Brabançonne*, puis *Où peut-on être mieux...?* de Grétry. Une formidable acclamation retentit après le dernier morceau et nous voilà en marche pour le pays des Bangala.

29 décembre.

Nous sommes arrivés dans le district des Bangala, célèbres par leurs instincts anthropophages. Les figures de nègres que nous rencontrons deviennent de plus en plus grossières. Il y a quelque chose de sauvage dans ces êtres. Les femmes portent des « tutus », faits de feuilles de bananier, qui les font ressembler à nos danseuses, la grâce en moins bien entendu.

30 décembre.

Plusieurs passagers ont ressenti les premiers symptômes de la fièvre et deux d'entre eux ont dû s'aliter. Les anciens leur prodigent des soins, mais un agent va bien mal. La fièvre atteint bientôt 42°. Ayant fait les dernières recommandations

pour sa famille, notre compagnon entre en agonie. Une demi-heure après, il a rendu l'âme à Dieu. La consternation s'empare de tous.

Immédiatement le corps est placé dans un linceul à l'arrière du bateau, et le pavillon mis en berne.

Comme nous arriverons demain à Nouvelle-Anvers, l'enterrement se fera là.

Une pirogue est envoyée la nuit à la station pour annoncer la triste nouvelle.

On procède à l'inventaire des effets et objets appartenant au défunt et on acte ses dernières paroles, qui seront transmises à la famille, en même temps que le produit de la vente de son équipement.

1^{er} janvier 1900.

Un mois et demi après le départ du pays, j'arrive à Nouvelle-Anvers, chef-lieu du district des Bangala, où je suis présenté à mon nouveau chef, M. Verdussen, et à tout le personnel de la station. Le commandement de la compagnie des Bangala m'est dévolu ; comme je ressens un grand malaise, la reprise de la compagnie est retardée. Obligé de me coucher, une fièvre intense se déclare bientôt. Pendant les cinq premiers jours celle-ci va en s'accroissant, me faisant divaguer et courir presque sans vêtements à l'aventure dans la station, tant la nuit que le jour. Des camarades ou des nègres me reconduisent chez moi et alors seulement je reviens à la réalité. Cette



Femmes Bangala *

première fièvre d'acclimatation m'a été très pénible. Ce sont les « gourmes » que je jette, m'écriai-je parfois. Lorsque, huit jours après, je pus me remettre sur pied, j'avais maigri d'une façon sensible.

Dès mon complet rétablissement, je vais visiter la mission des pères de Scheut; dans la jolie petite chapelle, le cœur attendri et les yeux pleins de larmes, je rends grâce à Dieu de m'avoir aidé à supporter vaillamment les premiers malaises du climat africain. Le père Kneut, qui dirige la mission catholique de Nouvelle-Anvers, me donne d'excellents conseils pour l'avenir et m'encourage, me faisant remarquer que ce sont les débuts qui présentent les plus grandes difficultés; puis, en sa compagnie, je fais visite aux sœurs franciscaines, qui occupent un vaste bâtiment.

Le lendemain, j'assiste à la grand'messe. De nouveau mes larmes débordent lorsque les enfants de chœur chantent, accompagnés de l'harmonium, les louanges au Seigneur. Plus de quatre cents nègres assistent au service divin, priant avec ferveur, à haute voix.

Un douloureux événement se produit quelques jours plus tard. Une des neuf sœurs, que compte la mission, est décédée des suites d'une fièvre hématurique. Les cloches de la chapelle sonnent à toute volée pour annoncer le départ de la sainte pour le royaume des élus. Tout le personnel blanc, en grande tenue, assiste aux funérailles. Après le défilé devant la dépouille, la bière est fermée. Le cortège précédé du porte-croix et des enfants de chœur se met en marche : le cercueil porté par huit femmes, puis suivent les sœurs, les pères, les agents blancs et les chrétiens noirs. Il se dirige lentement vers la chapelle, où une messe est chantée dans le plus grand recueillement. Le service divin terminé, le cortège se reforme pour se rendre au cimetière, où, après une dernière prière, le corps est mis en terre. La triste cérémonie est finie, et chacun reprend ses occupations habituelles.

Nouvelle-Anvers est considérée comme l'un des plus beaux chefs-lieux du Congo. Les habitations des hauts fonctionnaires sont vastes, bien aménagées et entourées de jolis jardins anglais; celles des autres agents sont de petites maisons en briques (une pour chaque agent). Les habitations de la force publique et des travailleurs sont également faites d'argile cuite. Une grande propreté y règne. De vastes avenues bordées d'arbres, tels que manguiers, bananiers, bambous, palmiers, caféiers, cacaoyers, lilas, vont dans tous les sens. Quinze bêtes à cornes et huit chevaux, importés des îles Canaries, ainsi qu'une cinquantaine de chèvres forment le troupeau, qui est conduit toute la journée au pâturage.



Cacaoyers *

La force publique, pour le district, se compose de sept cents soldats, recrutés parmi quatre tribus, et disposés dans les différents postes du district. Cent soldats forment la force publique de Nouvelle-Anvers. Les travailleurs sont au nombre de deux cents. Ils sont chargés de la construction et de l'entretien des habitations et des routes, et aussi des travaux de culture et autres. Tous les samedis, les villages soumis à l'Etat viennent régler leurs « palabres », et aussi apporter les vivres nécessaires à l'alimentation du personnel engagé par l'Etat. En échange, ils reçoivent des marchandises.

Aidé de deux sous-officiers, je commande journallement la compagnie à l'exercice afin de me familiariser avec mes nouvelles fonctions : n'ayant servi que dans la cavalerie, les manœuvres de l'infanterie me sont quelque peu étrangères; la bonne volonté aidant, j'arrive paraît-il, à un résultat

satisfaisant. Après l'exercice, nous nous livrons au travail de bureau ; de temps à autre, je vais jeter le coup d'œil du maître sur les travaux de construction et de culture exécutés par les soldats. La journée terminée, les officiers se réunissent au commissariat de district, les autres agents chez le plus élevé dans la hiérarchie, où en causant des travaux et des événements du jour, on déguste l'appétitif en attendant le dîner, qui est servi à 7 heures. Tous les agents blancs de l'Etat dînent au mess. Ces repas ne peuvent rivaliser avec les mets préparés en Europe ; ils sont cependant de beaucoup supérieurs à ceux du *Brabant*, et les estomacs se font bien vite à la chikwang mais difficilement aux fades patates douces. C'est une question d'habitude et de temps, suivant le caprice des appareils digestifs.

Les Bangala, ou plutôt les tribus comprises dans le district des Bangala, sont loin d'être pacifiques, sauf les riverains. Il n'est pas rare d'entendre dire qu'une tribu a fait la guerre à l'autre, malgré les efforts des blancs pour les en empêcher, ou encore qu'une tribu s'est soulevée contre l'autorité de l'Etat. C'est l'instinct sauvage qui reprend le dessus.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis mon arrivée au district, quand tout à coup une rumeur colportée par les villages et les soldats, nous apprend que les « Budja » ont massacré tous les blancs et les soldats du poste de Mandika, situé dans la région Mongala. L'annonce de ce carnage amène la tristesse et la crainte dans l'âme des soldats ; le soir, les femmes de la station ne cessent de se lamenter. Il faut tout le tact du commandant de la région pour les calmer. Bientôt on reçoit la nouvelle officielle du massacre. Deux blancs, ainsi que de nombreux soldats, en tournée de reconnaissance, ont été surpris et tués par les Budja, avant d'avoir pu faire usage de leurs armes. La troupe marchait en file indienne par l'étroit sentier indigène, ne se doutant nullement de la proximité des rebelles cachés dans les jungles près du sentier. A un signal donné, ils se sont jetés, armés de lances et de couteaux, comme

une trombe sur la colonne, en poussant des cris terribles. Sauf quelques soldats, qui doivent leur salut à la force de leurs mollets, tous ont péri!

On organise l'expédition, qui sera commandée par le commissaire de district. Le calme et la confiance renaissent petit à petit parmi les soldats, qui ont maintenant hâte de venger les leurs tombés au champ d'honneur. Une conséquence de cet échec se fait sentir au chef-lieu même du district : un grand chef encore rebelle aux lois de l'Etat, cherche à s'allier les villages soumis, et projette de marcher sur Nouvelle-Anvers, la garnison ne se composant, dit-il, que d'une cinquantaine de soldats, et de massacrer tout le personnel de l'Etat, tant blanc que noir, y compris les missionnaires. Certains villages devaient arriver par eau et d'autres par terre. L'officier qui remplace le commissaire de district, en reconnaissance dans le pays des Budja, en rit et nous dit que c'est une forfanterie à laquelle il est habitué et qu'il s'y attendait d'ailleurs. Cependant, pour plus de sûreté, il fait appeler sur-le-champ tous les chefs soumis, qui viennent assurer le commandant de leur complète soumission à l'Etat, et n'avoir contracté aucune alliance avec des rebelles. L'effervescence cesse comme par enchantement.

Le 29 avril, un petit steamer arrive avec un ordre du gouverneur, enjoignant au commissaire de district de m'expédier, par le *Brabant*, qui monte vers Bumba, sur la province orientale, afin d'installer un poste de l'Etat à Mahagi, ancien campement égyptien situé au nord du lac Albert. Deux cents soldats, à prendre au camp de Lisala, m'accompagneront.

Lorsqu'on me communique cette nouvelle, je ne me sens plus de joie: je vais donc, si le Tout-Puissant le permet, voir le « haut Nil », rêve que je caresse depuis ma plus tendre jeunesse.

Après avoir remis le commandement de la compagnie à un officier danois, je fais mes visites de départ aux chefs, aux camarades et aux bons missionnaires, puis je m'embarque à nouveau sur le *Brabant*, qui stoppe devant la station.

DE NOUVELLE-ANVERS

. . . A STANLEYVILLE

7 mai.

Quoique très heureux de me rapprocher du Nil et de voyager plus à l'intérieur, ce n'est pas sans de vifs regrets que je quitte la compagnie que j'ai eu l'honneur de commander pendant quatre mois. On ne s'aperçoit de l'attachement qu'on ressent pour certains êtres, qu'au moment de les quitter. Un dernier salut aux blancs qui sont au rivage et nous voilà en route pour Stanleyville.

Les indigènes des villages riverains accourent tous au moment du passage du bateau : les femmes en tutu ; les hommes porteurs d'un léger tissu allant du bas des reins au nombril ; les enfants tout à fait nus.

Les Bangala ne font pas des soldats d'une bravoure à toute épreuve, paraît-il. Malgré l'instinct d'anthropophagie qui les a rendu célèbres, beaucoup d'entre eux ont témoigné de peu de courage dans les engagements sérieux. Ce sont plutôt des travailleurs consciencieux, qui manient facilement le bois, le fer et la terre. Avec les « Bumba », ils forment généralement les seuls hommes, que l'Etat emploie, sur les nombreux bateaux qui sillonnent le fleuve. Ils sont intelligents et de bonne volonté et comprennent vite ce qu'on attend d'eux.

Le fleuve s'élargit sensiblement : il y a maintenant plus de vingt kilomètres d'une rive à l'autre. Mais d'innombrables îlots, à la flore luxuriante, cachent la rive gauche à la vue.

A bord, je fais la connaissance d'un agent qui a travaillé à la ligne télégraphique Boma-Coquilliatville. Il nous conte l'anecdote suivante : ayant pris à son service comme « boy », un jeune nègre qui possédait pour toute garde-robe un léger tissu tenant lieu de pagne, il lui fit cadeau d'une pièce d'étoffe ; mais, à sa surprise, le boy continua à le servir « habillé » du crasseux lambeau. Un nouveau présent, composé d'une vieille paire de bottines, d'un chapeau et d'une autre pièce d'étoffe lui fut fait, en insistant par de nombreux gestes, pour qu'il s'en vêtît. Le lendemain, au grand ébahissement du généreux donateur, le « moricaud » se présenta de nouveau dans son costume aussi primitif que malpropre ! Le blanc entra cette fois dans une violente colère et essaya vainement d'expliquer au « têtù » que, s'il lui avait fait don d'effets, c'était pour les mettre et non pour les cacher. Ces paroles n'ayant produit aucun effet, il s'apprêtait à congédier le négriillon lorsqu'une circonstance lui fit connaître l'énigme de cet entêtement, voici comment : une de ces bonnes « tornades » ayant mouillé le jeune noir jusqu'aux os, il alla se coucher dans sa case. Ne le voyant pas revenir, le blanc se mit à sa recherche et trouva son serviteur revêtu de tous les effets distribués, et le chapeau sur la tête, moelleusement étendu dans une chaise longue. Le boy fit comprendre que dehors il avait peur d'« abîmer » ses effets : c'est pourquoi il ne les mettait que chez lui, afin de paraître « captivant » à sa moitié !

Après Mobeka, construit à l'embouchure de la Mongalla, nous arrivons parmi la tribu des Upoto, au visage entièrement tatoué. Ce sont des pêcheurs renommés et d'excellents payeurs, qui portent comme accoutrement un bien petit et très léger morceau d'étoffe. Quant aux femmes et aux enfants, ils sont totalement dépourvus de vêtement. Tous les naturels

sont rassemblés au moment où le bateau passe devant les villages. Ils chantent, crient, gesticulent à qui mieux mieux, pendant que « les dames » exécutent une danse effrénée.

Le 10 mai, on aborde au camp d'Umangi et le jour suivant au camp de réserve de Lisala, où je prends possession des deux cents soldats qui doivent m'accompagner au lac Albert. Ce sont presque tous soldats de la tribu « Bongo-Bongo », nègres grands ayant, comme signe distinctif de leur race, les lobes des oreilles agrandis et ouverts au point de pouvoir y passer un œuf de pigeon, voire un œuf de poule. L'embarquement des soldats donne lieu à des scènes touchantes. Tous leurs camarades du camp et les femmes viennent à la rive, pleurent, rient et embrassent les partants et ne cessent de leur souhaiter heureux voyage et bon retour. Quelques heures plus tard, nous touchons Dobo, où cinq soldats viennent d'être massacrés par les Budja. Les blancs qui occupent le poste sont calmes et paraissent être à l'aise dans cette région soulevée.

Un peu en amont de Dobo, le fleuve est réellement beau. Les îles se multiplient et le soleil couchant, en envoyant ses rayons doux sur la végétation sauvage, offre un spectacle qui fait penser aux forêts enchanteresses des opéras wagnériens.

Le « Congo » atteint, un peu en amont de Dobo, le maximum de largeur, soit quarante-cinq kilomètres environ. Sur cette grande nappe d'eau, parsemée de nombreuses îles, le courant est presque invisible ; ainsi le fleuve ressemble plutôt à un lac.

Il est 6 heures du soir quand le steamer atteint Bumba.

Dès que les soldats ont débarqué, je les fais mettre sur deux rangs et leur adresse un « speech » nègre qui se résume en ceci : Etes-vous tous de bons soldats ? Etes-vous courageux ? Etes-vous forts ? A chaque interrogation, deux cents poitrines répondent en chœur : « Oui ! » Je leur annonce que, à leur tour, ils peuvent compter sur moi pour les aider à supporter les difficultés que nous allons inévitablement rencontrer. Cette prise en main de la troupe me semble de bonne augure, et satisfait, je fais rompre les rangs.

Il n'y a que deux petits bateaux, d'une contenance de soixante tonnes à peine, qui font le service entre Bumba et Stanleyville. Comme on ne peut embarquer plus de cent nègres sur chaque bateau, je suis forcé de diviser ma troupe en deux parties. La première partira sur la *Florida* et sera commandée par le sous-officier blanc qui m'accompagne.

Pendant mon séjour à Bumba, une rixe a éclaté entre mes soldats et ceux du poste. Un coup de couteau a même été donné à l'un des miens, ce qui lui a occasionné une blessure à la hanche. Résultat : enquête, mise à la chaîne de l'agresseur, en attendant sa comparution devant la justice. Après avoir prononcé un petit discours sévère, j'ordonne, pour « calmer » les esprits, un exercice supplémentaire jusque 11 h. 1/2. L'exercice terminé, tout rentre dans l'ordre.

Voilà la *Florida* arrivée; soixante-quinze hommes sont embarqués sous la conduite d'un sous-officier blanc et, cinq jours après, la *Princesse Clémentine* lève l'ancre avec le restant de la colonne. Le chef de poste de Bumba m'avait affirmé que je trouverais tous les jours des vivres dans les villages ou aux marchés. Cependant, en débarquant à Malema, je ne vois sur la place que neuf indigènes munis chacun d'une seule ration de chikwang. Ils réclament le prix exorbitant de dix mitakos par ration, alors que le prix habituel n'est que d'un mitako (morceau de laiton qui vaut cinq centimes). J'ai cent vingt-cinq soldats à nourrir et je trouve pour tout potage dix rations à acheter au marché! c'est plus que maigre. Aussi, je fais d'amères réflexions au sujet des difficultés que me causera l'alimentation de la troupe, lorsque nous



Petit steamer faisant le service entre Bumba et Stanleyville

serons en marche dans l'étouffante forêt de l'Aruwimi. Mais en ce moment je ne dois pas m'inquiéter outre mesure, mes hommes ayant tous des rations en réserve.

Vers le soir, des cris divers se font entendre à la rive ; quelques instants après, le chef du village, accompagné de plus de cinquante indigènes, vient à moi et me fait comprendre, avec toutes sortes de gestes plus ou moins comiques, qu'un de mes soldats a pénétré dans sa hutte, l'a nargué, puis caressé, ensuite lui a tiré la barbe, et, finalement, a voulu s'emparer du collier en laitou qu'il porte au cou ! Sur ces entrefaites apparaît le soldat coupable du forfait, qui prend le chef par le poignet et le fait s'avancer vers moi. Dans sa précipitation, le chef tombe et, croyant sa dernière heure sonnée, erie de toute la force des poumons : « Gai acoufi ! Gai acoufi ! » (Je suis mort ! Je suis mort !) — Cette dernière scène, plutôt burlesque, s'était déroulée avant que j'aie eu le temps d'intervenir. Immédiatement j'ordonne de lâcher le plaignant et j'entends l'accusé, qui prétend n'avoir fait aucun mal, mais, au contraire, avoir reçu du chef un coup de poing au visage, « pamba » (pour rien !). Tous les indigènes protestent par des cris et, comme je ne constate pas la trace du coup de poing, j'inflige une punition au coupable de cette fanfaronnade.

Il advient parfois que les soldats en arrivant dans les villages se croient hors d'atteinte des lois et se moquent des chefs en particulier et des indigènes en général. Dans ce cas, il faut constamment les avoir à l'œil, afin d'éviter des conflits.

Le 27 mai, nous entrons dans le district de l'Aruwimi ; le bateau fait escale au village Bungungu, dont il ne reste plus que des vestiges. Les indigènes, craignant une attaque des peuplades voisines, agressives et encore anthropophages, avaient fortifié leur village au moyen de longues futaies de six à sept mètres ; se sentant peu en sûreté malgré la palissade, ils ont émigré vers l'autre rive.

Les tribus de l'Aruwimi, les Mongo surtout, sont connues

pour leurs coutumes guerrières et anthropophages. Il faudra encore du temps et de la fermeté, alliée à la patience, pour faire disparaître complètement ces usages qui font descendre l'être humain au rang de la bête.

Le 28, nous abordons devant Basoko, installé à l'embouchure de la rivière « Aruwimi ». A quelque distance, Basoko ressemble plutôt à un château féodal qu'à une résidence africaine. Trois espèces de donjons dominent la station, qui est entourée d'une vaste enceinte à créneaux. Le tout est en maçonnerie sur laquelle on applique périodiquement une forte couche de « blanc » qui donne, au chef-lieu du district de l'Aruwimi, un aspect aussi imposant qu'original. Des canons sont en position, leurs bouches dirigées vers la rivière.

Grâce aux ordres reçus du commissaire de district, mes soldats obtiennent une triple ration pour les dédommager de la petite famine des premiers jours.

Comme la *Princesse Clémentine* ne part que le lendemain, à 8 heures, j'assiste à l'exercice de la troupe. En tête marchent les clairons et les tambours, et aussi une espèce de grosse caisse sans cymbales, sur laquelle le musicien (!) tape à tour de bras. A lui seul, cet instrument fait plus de bruit que tous les tam-



Basoko

bons rémis. L'ensemble produit des sons bizarres, mais non dissonnants, rappelant la musique tartare.

Nous voilà en route pour Mikunga, où nous stoppons pour « faire du bois ». Les habitants de cette grande localité portent, au milieu de la lèvre supérieure, dont on a enlevé au préalable une partie, une rondelle en ivoire. Cette rondelle ressemble assez bien au « jeton » dont on se sert pour jouer aux cartes. Il y a ici un très grand marché. A la vue du steamer bondé de soldats, les villages voisins arrivent dare-dare en pirogues avec toutes sortes de victuailles, parmi lesquelles le poisson domine. Les indigènes acceptent encore le « mitako » en paiement, mais ils préfèrent les étoffes et le « shoka » (morceau de fer valant trente-cinq centimes environ), qui est la monnaie courante. C'est, d'ailleurs, le dernier village où le « mitako » est admis en paiement.

Le capitaine ayant décidé de passer la nuit à Mikunga, le rassemblement de la troupe est sonné. J'indique l'emplacement, en dehors du village, à occuper pour le campement des soldats et menace de punitions sévères ceux d'entre eux qui chercheraient querelle ou qui troubleraient l'ordre dans la localité. Je rends les gradés responsables de leurs hommes.

Malgré ces recommandations, le soir, vers 9 heures, des cris de fureur partent de la terre et un instant après, arrivent au bateau, gesticulant comme des arlequins, une centaine de nègres, armés de couteaux, qui me montrent le camp où ils se dirigent. Pas de doute, il y a un conflit sérieux. Je me place entre les deux partis et prêche le calme, car les clameurs partent des deux rangs.

La tempête s'étant apaisée, j'apprends par le chef du village qu'un de ses concitoyens a été frappé d'un coup de couteau par un soldat, parce qu'il ne voulait pas lui donner des vivres ! Tous mes hommes protestent contre cette accusation, alléguant qu'ayant pu se procurer des vivres au marché, aucun d'eux n'avait mis les pieds dans le village. Finalement, après bien des recherches, on parvient à trouver le coupable : c'est un soldat licencié, retournant dans sa tribu, qui a fait le coup. Il

est arrêté, et une instruction judiciaire est ouverte à sa charge. Après la « palabre », tout rentre dans l'ordre et chacun va se reposer.

Le 29, dans la matinée, nous abordons Isangi, poste d'une société commerciale installée à l'embouchure du « Lomami », rivière si tristement renommée depuis les atrocités accomplies par les Arabes sur l'héroïque mission Hodister.

On ne chôme guère à Isangi; plusieurs maisons en briques sont en construction. Ces briques, qui proviennent de la région des Falls, sont en tous points semblables à celles faites en Belgique. La récolte du caoutchouc est en pleine prospérité ici. C'est un va et vient continu de commerçants.

Nous voilà dans la province Orientale. On s'en aperçoit aisément à la vue des Arabes qui viennent à la rive au passage du bateau. Ils sont là, impassibles dans leur grande chemise et coiffés du fez blanc, comptant peut-être le nombre de « chiens blancs » qui vont accroître le nombre de ceux qui se trouvent dans les contrées, où ils étaient encore maîtres absolus il y a à peine dix ans! Que d'amères réflexions ils ont dû se faire au sujet de l'arrivée du « blanc » dans leur centre d'atrocités légendaires et de raffles d'esclaves! Impuissants maintenant combien ne doivent-ils pas maudire, en silence, l'importun, qui leur a enlevé leurs privilèges ainsi que les joies sauvages du supplice, du pillage et de l'esclavage.

A la nuit tombante, la *Princesse Clémentine* aborde à « Romée », célèbre par la victoire que les troupes de l'Etat remportèrent sur les indigènes à la rive gauche, au temps où se poste formait une position arabe.

D'après un témoin oculaire, voici comment fut enlevée en 1892, la position arabe :

« En arrivant à Bumba, l'inspecteur d'Etat Fivé apprend la révolte des Arabes aux Falls: un combat avait été livré, disait-on, mais l'issue n'en était pas connue. Accompagné de deux officiers et d'une centaine de soldats, Fivé marche vers les

Falls, voyage toute la nuit, s'empare à l'aube de la position arabe d'Isangi, puis de celles de Jafora et de Janwany, et livre bataille avec une audace heureuse aux Arabes de la région qui s'étaient rassemblés et fortifiés dans le camp de Romée, situé à l'embouchure d'une petite rivière, entre les deux rives.

» Le combat, après avoir débuté par la position de la rive droite, vers 11 heures du matin, dure plus d'une heure sur le fleuve avant que les troupes de l'Etat puissent aborder. Les Arabes, abrités derrière de solides palissades, font une fusillade très vive, mais désormais plus rien ne peut arrêter l'élan des troupes de l'Etat, qui combattent un contre trente. Conduites par Fivé et Daenen, elles sautent à l'eau avant que le bateau ait été amarré et montent impétueusement à l'assaut de la fortification, en exécutant un feu des plus meurtrier sur les assiégés.

» Epouvanté de cette vaillance, l'ennemi lâche pied et commence à se réfugier vers la rive gauche pendant que les troupes de l'Etat crient : « Victoire ! Victoire ! » La position droite conquise, le feu est dirigé vers la rive gauche, et la bataille reprend de plus belle. L'animation des troupes est extrême ; aussi est-ce une espèce de duel à bout portant ; les Arabes se défendant cette fois avec l'énergie du désespoir. C'est arbre par arbre, maison par maison, que le retranchement est enlevé.

» Les Arabes ont tous fui maintenant vers la rive gauche ; c'est en ce moment que Fivé organise l'assaut de cette dernière position. Faisant une démonstration le long de la rivière pour détourner l'attention des assaillis, il ordonne à Daenen, accompagné des quinze plus braves guerriers, de s'emparer du retranchement arabe.

» Daenen saute à la rivière, la traverse et grimpe à l'assaut, suivi de ses hommes, enivrés par le succès. Un combat corps à corps s'engage ; les Arabes s'apprêtent à battre en retraite, lorsque la *Ville de Bruxelles* arrive des Falls avec tout le personnel du capitaine Chaltin, qui aborde et monte à l'assaut. A la vue de ces renforts, les Arabes, complètement affolés, fuient

dans la forêt. La poursuite, immédiatement organisée, dure jusque 6 heures du soir. Plus de deux cents morts et blessés, et six cents prisonniers, tel fut le trophée de cette journée glorieuse, où le sang belge s'illustra une fois de plus. »

Romée, qui fut le théâtre de cette bataille, n'existe plus. Romée d'aujourd'hui est édifié à la rive droite: il constitue un vaste poste agricole, où on cultive surtout le riz et le café.

Le lendemain, ayant levé l'ancre à 6 heures, le steamer arrive à 2 heures à Stanleyville, qu'on aperçoit après avoir fait un grand coude. De nombreux soldats stationnent à



Indigènes « Pemwé »
près Romée *

la rive. Lorsque le bateau est à cinq cents mètres environ du point d'abordage, la musique militaire, rangée au débarcadère, entame une marche des plus entraînante. J'étais loin de me douter qu'au centre de l'Afrique, il y eût une musique européenne. Aussi ma joie et mon émotion sont grandes, quand j'entends la célèbre *Marche des carabiniers belges*. Tous les blancs sont au rivage et nous souhaitent la bienvenue.

Quelle imposante station que Stanleyville! On n'y voit plus que de grandes et vastes habitations en briques, les unes complètement terminées, les autres en construction, sur un plan légèrement incliné. D'ici un an, ce centre d'activité sera digne du chef-lieu de la province orientale.

Après le dîner, au moment où les agents sortent du mess, la musique donne une aubade. Ce concert obtient un franc succès, surtout quand les flûtistes (douze boys munis de flûtes

en métal blanc) entonnent leurs soli. Mon souvenir se transporte en Europe, à la scène du 3^e acte de *Lakmé*, au cours de laquelle on entend au loin, la fameuse marche guerrière, rappelant Gérard à ses devoirs de soldat.

Un homme d'âge mûr, d'origine asiatique, au costume éclatant de blancheur et de richesse, m'est présenté. C'est Abibu-Ben Salem le plus puissant des Arabes de la province orientale. Ancien traitant, il a fait sa soumission complète à l'Etat ; depuis, en est devenu l'auxiliaire le plus dévoué. Abibu, qui réside à Stanleyville, dirige les Arabes de tout le district.

Une grosse surprise m'attend le lendemain de mon arrivée : les deux cents soldats que m'accompagnaient pas et vont être dirigés sur Kasongo. Je trouverai les soldats et les travailleurs qui sont nécessaires pour créer mon poste, à la baie de Mahagi, chez un officier qui est installé au Nil, paraît-il.



Abibu-Ben-Salem *

Bien que voyager sans soldats me déconcerte, je me console en apprenant que je vais suivre, jusque Iremu, le même chemin « dans les ténèbres de l'Afrique » que l'illustre Stanley, lorsqu'il entreprit de retrouver Emin-Pacha, prisonnier des Madhistes. Il me faudra environ trois mois pour arriver à destination, le parcours se faisant mi-partie en pirogue, mi-partie à pied. A Avakubi, je trouverai les instructions du gouvernement. Le sous-officier, qui est à cette dernière station, doit m'être adjoind.

DE STANLEYVILLE

• • • A AVAKUBI

29 mai.

Après un repos de quatre jours, je me mets en route. Une grande pirogue, munie d'un toit en feuilles, ainsi qu'une autre pour mes bagages, m'attendent à la rive. Adieu, Stanleyville et ses habitants, et maintenant en avant, ou plutôt en arrière, car je descends un peu le grand fleuve, pour prendre au nord la « Lindi », rivière qui, à son embouchure, a plus de sept cents mètres de largeur. Un boy, un cuisinier et un interprète, ainsi que deux soldats, m'accompagnent. Quinze pagayeurs ont pris place dans ma pirogue. Ils rament en cadence et chantent. Un seul commence la chanson et les autres entonnent ensemble le refrain, en terminant la dernière syllabe par des « hé » et des « ho » qu'ils prolongent longuement. Ces chants très doux, plus ou moins plaintifs, font très singulière impression au milieu de la rivière silencieuse : les sons des voix vont s'étein-



En pirogue

dre dans la forêt sombre qui nous entoure. Chaque chanson se rapporte à un fait important concernant le blanc ou l'Arabe. Ils ont débrié par moi en disant : « Mafuta mingui » (Beaucoup de graisse) est un bon blanc, qui leur donnera un fort « Matabiche » (cadeau) pour avoir bien payagé. Puis ce fut une chanson sur le commandant Lothaire. C'est un grand et puissant guerrier « Lopembé » (sobriquet de Lothaire), mais quand il est venu dans nos villages avec ses soldats, il a réquisitionné beaucoup de vivres et la famine en est résulté. Ensuite, c'est le tour des Arabes, qui sont « éreintés » de belle façon. Ce sont des voleurs : ils nous prenaient nos femmes, nos richesses, nos enfants, et ceux qui n'étaient pas dirigés sur le Tanganika pour être vendus, étaient réduits à l'esclavage. Il est bien heureux que le « blanc » soit venu nous délivrer de ces brigands.

Chaque fois que nous approchons d'un village, ils appellent les indigènes à la rive, en chantant : « Nous conduisons un blanc, venez tous à la rive le saluer. » — Quel honneur, grand Dieu ! — En arrivant près d'un village un peu à l'intérieur, ils hêlent les indigènes et chantent : « Nous sommes des gens de l'eau, nous conduisons les blancs, alors que vous autres vous n'êtes bons qu'à faire du caoutchouc ! » On le voit, ils savent railler.

Il est 7 heures du soir, quand on arrive à l'étape. Au moment où la pirogue aborde, le chef du village vient me serrer la main, mais tous les indigènes ont fui des huttes. Ai-je donc l'air si farouche ? J'envoie le chef et un soldat pour les ramener, mais inutilement ; tout le monde a décampé vers la forêt. « Ils sont, me dit-on, très peureux et craignent les étrangers. » Comme une pluie torrentielle vient à s'abattre, je me précipite vers une cahute de nègre. Je dois me plier en deux pour y entrer et elle manque absolument d'air. Cela me donne un léger avant-goût des misères qui m'attendent ; mais, bah ! comme je me doutais de ces petits inconvénients, en prenant le chemin

de l'Afrique, je ne m'en soucie pas outre mesure, et le ventre creux, je me couche et m'endors bientôt d'un sommeil profond.

Le 30 mai, nous prenons terre au village Kaporata (nom de l'Arabe qui y habite). Quelle surprise agréable de reconnaître dans le blanc qui vient à ma rencontre M. Storms, ex-sous-officier de mon régiment, qui est en Afrique depuis près de trois ans! Comme j'ai « trop » légèrement diné la veille, et que mon déjeuner s'est composé d'un croûton de biscuit, c'est avec empressement que je fais honneur au diner. Que de choses on se conte! Storms me questionne sur les dernières nouvelles reçues d'Europe, et moi sur les mœurs et les coutumes des indigènes qui habitent la contrée.

Entretiens, l'Arabe Kaporata et les chefs nègres, viennent me saluer, puis nous allons faire une promenade dans les villages. Les indigènes sont tous munis de petits balais. Je dis : « Tiens! voilà un village qui doit être bien propre » Mais mon ami Storms ne me laisse pas longtemps dans cette grave erreur : « Ces balais, me dit-il, ne servent pas, comme vous pensez, à nettoyer les chimbèques; les nègres les portent uniquement afin d'écartier de leurs corps, les mouches et autres insectes! »

Les hommes de cette race sont grands. Il paraît qu'ils se lavent rarement. Pour se faire « beaux », ils s'enduisent de la tête aux pieds d'une épaisse couche d'huile de palme; puis, au-dessus, mettent une poussière rouge, provenant d'un arbre mort, qu'ils appellent « Gula ». Ils ressemblent assez bien ainsi aux légendaires Peaux Rouges. Beaucoup de jeunes gens portent de longues feuilles vertes, réunies à la ceinture. Ce nouveau genre de « crinoline » est ordonné à tous ceux qui viennent d'être circoncis. Cet accoutrement bizarre leur est imposé pendant un mois. Tous les hommes ici sont circoncis. La coutume a, paraît-il, été imposée, quand ils étaient les maîtres, par les Arabes, en général mahométans. Un indigène spécialiste est chargé de l'opération.

Les cahutes, hautes de trois mètres, sont en forme de zone :

ressemblant, de loin, à d'immenses pains de sucre. Elles n'ont pas plus de deux mètres de diamètre et sont recouvertes de feuilles. La « porte d'entrée » n'est pas plus spacieuse que l'ouverture d'une grande niche. Aussi les habitants de ces singulières constructions, n'y vont-ils que pour se coucher, ou pour s'abriter en cas de mauvais temps. Dès le lever, jusqu'au coucher, ils se tiennent à l'extérieur, devant quelques bûches de bois mort, brûlant toute la journée et qui servent également à la préparation de la nourriture.

Le lendemain, je me mets en route, à pied, pour Bengamisa, les eaux étant trop basses pour faire le trajet en pirogue. Il y a à peine dix-huit kilomètres à franchir, et cependant je n'ai pas accompli la moitié de la route, que je me sens bien fatigué. Il est vrai que c'est ma première marche sérieuse depuis mon arrivée en Afrique et que, en outre, j'ai à traverser de nombreux cours d'eau et marais sur de petits troncs d'arbre. Comme je ne suis pas habitué à ce genre d'exercice, par trois fois j'ai failli verser dans l'eau ou la vase.

Je remarque des pas d'éléphants. Les chemins qu'ils ont tracés à travers la jungle, en brisant les arbrisseaux, ainsi que les excréments qu'on aperçoit à chaque instant, sont des indices certains de leur passage. Quand verrai-je un de ces pachydermes ? Je me promets de ne pas manquer une partie de chasse dans le haut Ituri, où le plus gros des quadrupèdes abonde, m'affirme-t-on.

31 mai.

Je continue ma route à pied. Mêmes obstacles que la veille. Que de lianes et comme le sentier est étroit ! Il est une heure



Gong

quand j'arrive à l'étape. Les indigènes sont prévenus de mon arrivée par le « gong » qu'on ne cesse de frapper d'un village à l'autre. Ce « gong »

est fait d'un tronc d'arbre particulier très gros et ayant une grande résonance. Au moyen de deux mailloches entourées de caoutchouc, un indigène télégraphie « sans fil » les différents événements aux villages voisins. Prévenu ainsi de mon arrivée, le chef de la localité vient à ma rencontre, escorté de ses « nyampara », pour me souhaiter, en riant, la bienvenue. Ils me tendent tous franchement la main que je m'empresse de serrer. On m'apporte deux poules (combien maigres!) et quatre œufs. Une demi-heure après, mon pot-au-feu mijote.

1^{er} juin.

Décidément, le temps passe vite. Voilà six mois et demi que j'ai quitté le vieux continent et il me semble que je viens à peine d'arriver en Afrique. Les pirogues m'attendent à la rive, mais les indigènes se sont enfuis, afin ne pas devoir me conduire à destination. Que faire? Ma résolution est vite prise : j'ordonne aux soldats de rechercher les indigènes. Une heure après, ils reviennent accompagnés de cinq hommes et de douze gamins. Cinq hommes et les six plus forts jeunes gens montent dans les pirogues. Quelques minutes après, je suis en route pour Gwania; mais j'avance lentement, les pagayeurs étant très paresseux. Il sera bien tard lorsqu'on arrivera à l'étape, d'autant plus que, à chaque instant, un rapide à traverser retarde encore le mouvement en avant. En passant dans les forts rapides, les hommes descendent des pirogues et vont examiner les « nasses » qu'ils y ont placées hier soir. Sur une dizaine de ces engins de pêche pas un seul ne contient le plus petit fretin. Les indigènes qui ne semblent pas trop peinés, remettent les engins en place, pour les examiner à nouveau, lorsque, après m'avoir conduit à l'étape, ils descendront la rivière.

Il est 5 heures. La faim me fait informer de l'heure d'arrivée à l'étape. « A la nuit noire », me répond-on. Je fais la grimace

et comme mon cuisinier a envoyé tous mes vivres par la voie de terre pour « alléger » les pirogues, m'affirme-t-il sérieusement, il faudra bien que je prenne patience. A 7 heures, une pirogue est en vue, ayant à l'avant le drapeau de l'Etat. C'est le chef de poste de Gwania, qui, prévenu par le « gong » de mon arrivée, vient à ma rencontre. Il a d'excellents pagayeurs, aussi je m'empresse de sauter dans sa pirogue. Nous filons à toute vitesse et à 10 heures on aborde. Je suis bien las; aussi, dès que le souper est terminé, je me mets entre les draps.

Au lever, on m'apprend que mes bagages, expédiés par voie de terre, ont été abandonnés sur la route! Forcé m'est donc de prendre un repos d'un jour, pour permettre à deux soldats de rechercher mes « biloko ». Je crains fort que plusieurs malles aient été volées par des « passants » avides de connaître leur contenu. A la fin du jour, les soldats et les indigènes arrivent avec le tout au complet. C'est de bon cœur que je donne, en matabiche à chaque porteur, une brassée d'étoffe.

Au cours d'un repas, on nous sert des crevettes d'eau douce. Elles sont en tous points semblables à celles qu'on pêche en mer. On les prend dans les affluents et les mares, près des petits rocs. Cuites dans l'eau salée et poivrée, les crevettes deviennent roses et sont très appétissantes.

Après deux jours de repos, je me remets en route, à pied, pour Banalya, poste situé sur l'Aruwimi, à septante kilomètres de Gwania. Bien reposé, frais et dispos, j'avance d'un pas léger dans la forêt profonde. Bientôt ce ne sont plus que lianes et arbres de toutes les dimensions, qui cachent à chaque instant, l'étroit sentier parsemé de cours d'eau et de mares. Quand la rivière atteint une certaine profondeur, un des deux soldats qui m'accompagnent me porte à dos. A tout moment, je constate des traces d'éléphants. Doit-il y en avoir dans cette contrée! Un piège à léopard m'arrête. C'est un tron : longueur un mètre cinquante, sur septante centimètres de largeur; profondeur trois mètres. L'orifice est caché par des branches légères

et des feuilles recouvertes de terre. Ce piège me rappelle ceux que je faisais, étant jeune, pour faire tomber mes camarades, en les y amenant par toutes les ruses possibles.

Le temps est au beau fixe et de nombreux oiseaux chantent sur les cimes des arbres. Le « toucan » et le « perroquet » se distinguent par leurs cris aigus. Parmi les arbres, il est une espèce, dont une partie des racines sortent du tronc à deux mètres au-dessus du sol, pour entrer ensuite dans la terre à une certaine distance de la base. Cette singulière croissance fait ressembler la base de l'arbre, à un parachute renversé.

Les pluies tombées ces derniers jours ont fait fuir les fourmis de leurs termitières endommagées. Je rencontre en moins de deux heures plus de dix caravanes qui traversent le sentier. Les voilà en marche, plus de cinquante de front, suivant, à grandissime allure, le tracé des fourmis « éclaireurs », et surveillées par des fourmis, d'une taille qui leur est quatre fois supérieure, appelées à juste titre « sentinelles », car elles ne cessent, installées sur de petits monticules, de veiller, la tête haute, à la bonne marche de la colonne, de manière qu'aucune fourmi ne s'attarde ou ne se trompe de chemin.

Après m'être embourbé plusieurs fois jusqu'aux genoux dans les marais fangeux, je m'arrête, vers 1 heure, devant une habitation en pisé. C'est le point terminus de l'étape. A peine arrivé, un formidable orage éclate et porteurs, soldats, boys et moi, nous nous jetons pèle-mêle dans l'unique habitation. Je profite d'une éclaircie pour faire évacuer ma demeure et diriger la caravane vers les huttes, qui se trouvent à quelque distance. Après un frugal repas, je fais apprêter mon lit et nē tarde pas à m'y installer, car il fait bien froid et la pluie ne cesse de tomber.

A 7 heures, en avant. Mon cuisinier et l'interprète ont fui la nuit, prétextant que j'allais trop loin et qu'ils craignaient d'être tués par les sauvages. Chose extraordinaire, ils ne m'ont rien volé! Je me console aisément de cette perte, en apprenant qu'à Banalia, je trouverai des jeunes gens prêts à m'accom-

pagner. A peine en marche depuis une heure, arrivent vers moi des nègres, porteurs de grands couteaux, qu'ils tiennent la pointe en avant, comme s'ils s'apprêtaient au combat ! Si, à mon arrivée au Congo, j'avais rencontré une bande ainsi armée, il n'y a pas de doute : j'aurais battu en retraite. « Entre la prudence et la lâcheté, il y a de l'espace », a dit un penseur. Mais maintenant, je suis quelque peu fait au danger et bien que mes soldats soient restés en arrière pour surveiller les bagages, j'avance résolument, quitte à me défendre au moyen de mon bâton. Quelques instants après, ils sont près de moi et leurs visages souriants ne me laissent aucun doute sur leurs intentions. Ils sont une vingtaine qui s'arrêtent tout à coup. Riant de plus belle et poussant des cris de joie, ils me présentent la main restée libre. Je m'empresse de serrer ces phalanges pacifiques, tout en jetant des regards de côté. Ce sont des gens de la tribu « Mongelima » qui vont couper du bois à quelque distance. Après les avoir quittés, je ris de mon émotion ; toutefois, pour ne plus me trouver pris au dépourvu, je prescris de prendre mon revolver, enfermé dans un coffre. Une fois armé du cadeau des sous-officiers, dont je ressens pour la première fois l'utilité, je reprends la marche vers l'Aruwimi. Deux escouades du même genre que la première viennent encore à moi, mais, muni de mon « six coups », je me sens à l'aise, et c'est franchement que je les dépasse en répondant à leurs saluts militaires. Un peu plus loin, toujours sur ce sentier fertile en incidents, j'aperçois un serpent vert qui traverse lentement l'étroit chemin, se souciant bien peu de notre présence. Il a plus d'un mètre cinquante de longueur, mais son diamètre n'atteint pas trois centimètres. Un coup de talon, bien appliqué sur la tête du dangereux reptile, l'étend mort, au grand contentement des noirs, qui en avaient une frayeur bleue. Ils manifestent leur joie par des cris, et en simulant le coup de talon appliqué à l'animal rampant.

Vers midi, on entend au loin frapper le « gong » : peu de temps après, apparaît le chef du village, escorté de ses

« nyampara » et d'une quarantaine d'indigènes. Tous me présentent la main et il me faut plusieurs minutes avant d'en avoir fini avec les « salamalecs » d'usage. Pour la circonstance, le chef s'est enduit entièrement d'huile de palme: il a sur la tête, un immense chapeau à plumes. Cet accoutrement étrange le fait ressembler au « terrible » sauvage, reproduit par nos journaux illustrés. Accompagné du chef, qui ne cesse de me parler un dialecte dont je ne comprends pas un traître mot, et des indigènes, dont le nombre s'accroît à mesure que j'approche du village, je m'achemine vers le centre de la localité, où j'arrive éreinté. Les indigènes se rangent « en cercle » autour de moi. Les femmes et les enfants accourent et tous, ne cessent de me dévisager, d'observer mes moindres gestes, ou de se réjouir d'une particularité quelconque de mon être. Il fait terriblement chaud et cependant je ne puis rester plus longtemps; l'odeur nauséabonde des naturels, qui se sont enduits à qui mieux



Village de la tribu Mongelima *

d'huile de palme et de « gula », me causant des nausées. Je donne le signal « en avant » et me voilà enfin loin des centaines de regards curieux. Quelque temps après, M. Torthon, prévenu par le « gong » de mon approche, se porte à ma rencontre. C'est un Américain, grand, à la figure énergique, qui me souhaite la bienvenue de la façon la plus cordiale. Conduit dans son habitation, je m'affaisse sur une chaise longue.



Banalia, habitation du chef du territoire *

Après le repas, promenade dans le poste. L'air y est vif et il fait réellement bon. De gros tas d'écailles, un peu semblables à celles des huîtres, sont formés aux extrémités du poste. Torthon m'explique que se sont des écailles d'une espèce de grosse huître d'eau douce, qu'on trouve dans la rivière et dont les indigènes sont friands. Précisément une pirogue aborde avec des huîtres; une folle envie me prend de les goûter et immédiatement on m'apporte quelques mollusques. Apprêtées de deux façons, d'abord crues, comme les huîtres, et ensuite cuites et assaisonnées, comme les moules, les fameuses huîtres ne nous plaisent guère. Elles sont dures, élastiques et sans la

moindre saveur. Non, décidément, les huîtres de l'Aruwimi n'ont rien de commun avec nos délicieuses ostendaises. Mais leurs écailles ont cependant leur utilité; brûlées, elles fournissent une excellente chaux, servant aux constructions en briques, qui viennent d'être commencées.

Des femmes, ayant au côté gauche de la tête, des petits paniers en forme d'entonnoir, circulent près de la rive, plongeant et retirant à chaque instant un filet de l'eau. Si quelque poisson s'y trouve pris, la pêcheuse le met dans le petit panier et continue cette singulière pêche jusqu'à la nuit tombante.

La plus grande partie des villages compris dans le territoire de l'Aruwimi, forme la tribu des « Mongelima », dont le grand chef « Lubu » habite près du poste de Banalia. Lubu vient me saluer et me présente deux médailles en vertu desquelles il est reconnu, par le gouvernement, chef des Mongelima. C'est un homme d'une quarantaine d'années, marqué terriblement de la petite vérole. Il me dit avoir fourni des payeurs à Stanley, lorsqu'il remonta l'Aruwimi, au secours d'Emin Paeha.

L'Aruwimi est la contrée par excellence des couteaux et des



Lubu, chef de la tribu « Mongelima » *

lances ciselés, qui sont d'une beauté remarquable. Les mines de fer de Boklama (deux jours de marche à l'est), permettent aux Mongelima, de faire face aux nombreuses commandes qu'ils reçoivent des autres tribus. Aussi, les deux forges du village fonctionnent-elles toute la journée. Le fer y est apporté à l'état brut; une heure de travail suffit pour confectionner un grand couteau, que Labu me remet à titre d'amitié.

Au moment de quitter le village, on me montre un muet. Il fait des efforts extraordinaires pour se faire comprendre par signes. Lorsqu'il veut appuyer sur certains faits saillants, il pousse de temps à autre un rugissement. J'ai beau prêter une attention soutenue à son charabia, je ne comprends absolument rien. Le grand chef vient en aide, m'affirmant que le « muet » veut dire : « Vous allez bien loin, bien loin, « bon » blanc? Eh bien, donnez-moi un « matabiche » avant de partir. » J'aurais dû m'en douter, mais je ne pouvais cependant « immédiatement » penser que, même parmi les muets, le mot « matabiche » était connu. Au reçu du morceau d'étoffe, ce déshérité exécute une danse, en signe de remerciement.

La lièvre, que je ne connaissais plus depuis trois mois, est venue me visiter. Ce sont les changements de travail, d'air et les deux dernières étapes de sept lieues, qui doivent en être les causes. Me voilà cloué à Banalia pour quelques jours encore. Les rats pullulent ici. Pendant la nuit, ils poussent l'audace jusqu'à venir dans mon lit.

Fiévreux, je sommeillais doucement les bras pendants, quand il m'a semblé sentir un grattement au bout des doigts. A cette sensation, je me réveille et, en retirant la main, j'entends un rat qui, après avoir essayé d'entamer les extrémités de mes membres supérieurs, s'enfuit à toutes pattes.

12 juin.

Me voilà sur pied : après avoir remplacé le cuisinier et l'interprète qui m'ont lâché, je prends la route de l'est. Dès

maintenant je suis exactement le même chemin que Stanley, lorsqu'il s'est dirigé vers le lac Albert. Une vingtaine de pagayeurs prennent place dans les trois pirogues qui me sont réservées, et je remonte l'Aruwimi, égayé par les chants rythmés des Mongelima. Il est 4 heures quand on aborde à Mopé, village peu important: le chef vient faire en mon honneur, une « danse » aussi bizarre que monotone, qui dure à peu près une demi-heure. Après ce divertissement, il me tend la main. Je lui donne quelques clous dorés, et Mopé s'en retourne, enchanté du maigre cadeau. En général, le nègre recherche tout ce qui brille.

Le lendemain, je fais étape à Bolulu, où les pirogues abordent à midi. Ce sont encore des Mongelima. Les indigènes sont à la rive, et les notables viennent me serrer la main. Après mon dîner, le chef m'annonce qu'une grande danse est organisée au centre du village. M'étant rendu à son invitation j'aperçois une quarantaine de grands gaillards, formés en cercle, portant sur la tête de hauts chapeaux à plumes et, à la ceinture, deux queues de léopard, dont une devant et l'autre derrière. Les bras et les jambes sont couverts de colliers de « corris » (espèce de petit coquillage) et de bracelets en laiton: de la tête aux pieds, ils sont enduits de « gula ». La danse battait son plein au moment de mon arrivée. Danse n'est pas le mot propre, c'est plutôt un pas. Ils sont là, exécutant deux pas en avant et un en arrière, puis frappent fortement le sol du talon afin que les « corris », en se touchant, fassent beaucoup de bruit. En même temps, le corps, les bras et la tête font les contorsions les plus diverses, la tête se reposant parfois sur le sol. Les femmes sont à l'intérieur du cercle: leurs mouvements sont beaucoup moins prononcés: c'est même avec une certaine grâce qu'elles avancent. Au centre, assis sur un grand escabeau, se trouve le chef paré de ses plus beaux atours. Impassible, le visage même sévère, il dirige sans mot dire la danse, et l'orchestre, qui se compose de deux musiciens. L'un tape à tour de bras sur un tambourin et l'autre

tient dans les deux mains une boîte, mi-remplie de petits cailloux, qu'il fait rouler par un mouvement de bras. (Ce dernier instrument de musique, aussi primitif que peu agréable, semble être assez prisé par nos frères noirs. Depuis Stanleyville, j'en ai vu dans tous les villages.) Il y a aussi des « fous » pour stimuler les danseurs. Ils sont cinq, munis chacun d'un objet qui rappelle le « hochet ». Les fous parcourent le cercle et agitent le hochet, avec ardeur, devant les danseurs qui semblent faiblir. Il faut croire que cet objet, qui fait la joie de nos bambins en Europe, a le don de stimuler ces « hercules », car, dès que les fous agitent les hochets, les contorsions reprennent de plus belle. Cette réjouissance au milieu de la forêt, éclairée de la pleine lune, me reporte aux divertissements qui précèdent les festins d'anthropophages et qui, dit-on, sont du même genre. Cette pensée me décide à quitter immédiatement la « fête », avant que l'idée ne vienne au chef de me faire servir à la broche, à ses concitoyens ! Il est cependant fort tard quand je parviens à trouver le sommeil, la fête, dont j'entends un bruit confus, n'ayant pris fin qu'à l'aurore.

Le jour suivant, j'arrive parmi les indigènes du village de Mobamboli. La localité est aussi calme que l'autre était mouvementée. Les autorités viennent s'asseoir sous ma véranda sans mot dire. Les chefs observent attentivement les préparatifs de mon repas. Tout en mangeant, je jette de temps en temps un regard sur l'un et sur l'autre. Comme personne ne se décide à desserrer les dents, je me dis : « Voyons combien de temps on va m'observer ainsi, sans prononcer une parole. » C'est à moi qu'a pesé le plus vite ce mutisme : ces « muets » volontaires, pensant probablement comme le blanc que le silence est d'or, sont restés, semblables à des tableaux vivants, près d'une heure devant ma demeure. Au premier mot que je prononce, ils partent comme des fantômes, sans ouvrir la bouche.

Après une dernière étape chez ces grands « Mongelima », j'arrive aux chutes renommées de Panga, dont le bruit résonne à plus d'une lieue.

Un poste d'Etat est installé à la rive gauche, près des chutes. Le sous-officier qui le commande, prévenu par des soldats de l'arrivée prochaine d'un blanc, portant beaucoup de galons (ils avaient vu mon képi!), me reçoit en tenue officielle. Croyant à la visite du chef de zone en inspection, il a fait mettre le poste dans le plus grand état de propreté. Au moment où ma pirogue aborde, j'aperçois, aligné sur plusieurs rangs à la rive, tout le personnel (soldats et travailleurs). Lorsque je mets le pied sur sol, le commandement : « Portez armes ! » retentit. Je ne doute pas de la méprise.

En vidant la bouteille de champagne destinée au chef de zone, nous faisons plus ample connaissance. M. Robin, originaire des Ardennes, me conte que toutes les nuits les éléphants, les léopards et les buffles viennent aux environs des chutes pour s'abreuver; ils causent, paraît-il, beaucoup de dégâts dans les environs. Il y a quelques jours, M. Robin a été assez heureux de tuer deux éléphants, dont il me montre les ossements. Il s'y est pris de la façon suivante : Ayant remarqué, à la rive, des traces de pachydermes, il se posta, le jour suivant sur la fourche d'un arbre. Vers minuit, il entendit des craquements de branches, puis, quelques minutes après, une masse noire, suivie d'une autre plus petite, vint à la rive et se mit à scruter l'horizon avec grande attention. A ce moment, un coup de feu partit, suivi immédiatement d'un autre, et le plus petit des deux éléphants tomba en poussant des cris. L'autre, la mère, se retourna vers sa progéniture et chercha, au moyen de coups de trombe, à la faire fuir. Entretemps un troisième, puis un quatrième coup de feu partirent et, sur le sol, s'étendit également l'éléphant victime de son dévouement maternel. Le lendemain, les indigènes vinrent les dépecer; on fêta pendant trois jours l'heureuse capture.

Je propose une partie de chasse pour la nuit et, dans l'attente, nous visitons les chutes, qui passent pour les plus tourbillonnantes du Congo. Le courant, nécessairement très fort en cet

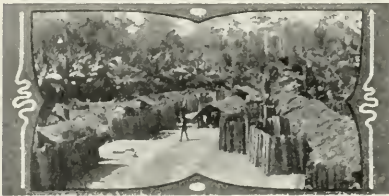
endroit, fait vaciller l'embarcation, et l'eau écumante qui, à chaque instant, cherche à y entrer à flots, cause maintes émotions. Enfin on parvient à aborder devant un petit rocher qui domine les chutes. Vues de cet endroit, elles sont réellement impressionnantes. L'eau y abonde en torrents impétueux et, avec une rapidité extraordinaire, vient se jeter avec fracas contre les rochers. Le courant est brisé, l'eau bouillonne, puis, tout écumante de son impuissance, tournoie un instant pour tomber ensuite d'une hauteur de trois mètres, furieuse encore du grand obstacle qu'elle a rencontré et qu'elle n'a pu vaincre dans le cours de sa descente calme vers l'océan.

Les indigènes de l'endroit connaissent parfaitement les rares « passes » plus ou moins praticables des chutes. Ils y placent des « nasses » qu'ils examinent trois fois par jour. La rivière est très poissonneuse à cet endroit périlleux; les nasses relevées en ma présence contiennent chacune de quatre à huit poissons de la forme et de la grandeur du brochet. Je me décide à quitter, à regret, cet endroit poétique.

La pluie, qui a fait son apparition, nous force à remettre au lendemain la partie de chasse projetée. Je me couche tout rêveur au souvenir des flots écumants des chutes qui, par leur bruit, font fuir mon sommeil, jusque bien tard dans la nuit.

Sur pied de grand matin, j'examine la rive et constate avec amertume des traces d'éléphants, d'antilopes et de buffles. J'espère enfin pouvoir satisfaire aujourd'hui ma passion, qui va grandissant. L'après-midi est réservé à une promenade au village de la rive droite, à un kilomètre des chutes. C'est la première

localité de la tribu des « Mobali ». Ceux-ci ne portent aucun tatouage à la figure, mais leur corps est couvert de dessins ovales de la grandeur d'un œuf. Les chimbèques en forme de cône ont



Village Mobali

une tendance à disparaître, pour faire place aux habitations quadrilatères. Les naturels sont de grands pêcheurs et de bons payeurs. Ce sont eux qui placent les nasses dans les chutes. Ils parviennent à faire passer une pirogue dans le torrent à un endroit où le courant est moins impétueux, mais cependant suffisamment fort, pour engloutir celui qui s'y aventurerait à pied. Le village est divisé en deux parties, et chaque section se partage, pour la pêche, les chutes.

A la fin de la journée, des espèces de poules d'eau sont signalées. Munis de nos fusils, M. Robin et moi partons en pirogue. Elles sont au repos sur de petits arbres, et ne semblent pas trop s'effrayer à notre vue. Une dizaine de coups de feu suffisent pour en faire tomber neuf à l'eau, que les payeurs s'empres- sent de prendre. Deux de ces volatiles font partie du diner. et, ma foi, — serait-ce parce que je les ai tuées moi-même? — je les trouve excellentes : elles tiennent un peu du canard, mais sont plus dures.

On s'apprête à la chasse au gros gibier; à peine sommes-nous en route, qu'un orage éclate et nous force à rentrer. Décidément, je ne pourrai pas chasser l'éléphant à Panga. Quelle fatalité! Les ordres de départ sont donnés pour le lendemain matin.

20 juin.

Il est 11 heures, lorsque nous arrivons à l'étape; comme d'habitude, les indigènes sont à la rive pour me dévisager. L'après-midi, deux beaux Touracos, oiseaux de la grandeur d'un poulet, au plumage violet et à la queue en éventail, viennent se poser sur un arbre, près du campement. Un coup de fusil suffit, pour qu'un des animaux aériens me soit servi au souper.

Un indigène m'offre en vente un pot conte-



Touraco

nant du miel, en échange d'une dizaine de clous dorés. Plusieurs abeilles sont encore empêtrées dans le précieux liquide et les cellules sont remplies de cire. Le délicieux miel est en tous points semblable à celui d'Europe. On m'affirme qu'il y en a beaucoup dans la forêt de l'Aruwimi ; je me réjouis à la pensée des bons mets que je pourrai préparer au moyen de cette providentielle substance sucrée, dont hier encore j'ignorais l'existence au Congo.



Héron

Le lendemain, l'aube paraît à peine que je poursuis mon voyage en pirogue. La rivière devient de plus en plus silencieuse. On ne voit rien ni en amont, ni en aval, sinon les grands arbres de la forêt vierge. De temps à autre cependant, un héron se lève à l'approche de la barque et, seul par son cri, trouble un instant le silence. L'Aruwimi devient de moins en moins profonde, quoique sa largeur reste toujours de cinq cents à six cents mètres. Les rapides se succèdent maintenant. A leur approche, la pirogue aborde et on fait à pied, à travers la forêt, le passage dangereux. Les bagages sont également déposés à la rive et portés à dos par les indigènes, au nouvel embarcadère. Ces manœuvres évitent le retour

des nombreux accidents qui se sont produits antérieurement : plusieurs blancs ayant payé de leur vie la témérité du passage en pirogue. Dès que celles-ci sont vides, les pagayeurs se jettent à l'eau et leur font traverser rapides et cataractes, en les poussant du côté où le courant est le moins impétueux.

Les sentiers que je traverse dans la forêt m'offrent le plaisir de voir des centaines de papillons de toutes espèces aux couleurs les plus éclatantes, qui voltigent en tous sens et se reposant par instant sur la terre fraîche. Ils sont là parfois plus de cinquante, volant dans un rayon d'une dizaine de mètres,

et se reposant tour à tour. Il y en a de différentes grandeurs et de toutes les couleurs. A terre, ils se mettent les uns à côté des autres, mais par « catégorie ». Un filet n'est pas nécessaire pour les faire prisonniers; il suffit de se baisser et de saisir par les ailes celui qu'on désire: c'est que le papillon du Congo est beaucoup plus paresseux que celui du vieux continent et aussi rarement chassé. Il ne fait pas souvent un grand trajet d'une seule volée: au bout d'une minute maximum, il cherche un endroit, sur la terre humide, pour se reposer. Le climat et le contact du nègre en sont probablement les causes.



22 juin.

On m'avait affirmé qu'il n'y avait que trois jours en pirogue de Panga à Bomili, prochain poste de blanc. Comme la veille, j'ai remonté la rivière jusque 6 heures du soir, nul doute que j'arrive aujourd'hui à Bomili. Cependant, un soldat dont je fais la rencontre vers 2 heures, m'assure que j'en suis encore bien éloigné. Je serai aujourd'hui au poste de blanc, me dis-je, dussé-je voyager une partie de la nuit. La lune ayant fait son apparition, tout marche selon mes désirs, sauf que les payeurs avancent avec prudence et cessent leurs chants. Bientôt le ciel se couvre de



nuages et nous voilà plongés dans l'obscurité la plus complète. J'ai toutes les peines du monde à faire avancer les pirogues; la peur gagne les pagayeurs, qui veulent, à chaque instant, faire demi-tour vers le village précédent. Enfin, nous abordons vers 9 heures. Je crois avoir atteint le poste, mais hélas, on m'annonce que le restant du trajet, jusqu'au prochain village, doit s'effectuer à pied. Les pagayeurs déposent mes bagages et, montés sur leurs pirogues, disparaissent aussitôt. Que faire? Attendre ici le lever du jour n'est pas possible, il fait humide et la pluie menace de tomber. Je décide de partir avec le personnel porteur de mon lit, des vivres et des ustensiles de cuisine, et de cacher les autres bagages dans les broussailles, où je les ferai reprendre demain matin. Cela fait, j'ordonne la marche en avant et, un soldat devant moi et l'autre derrière, pour surveiller le personnel, en route à la grâce de Dieu, à travers l'étroit sentier de la forêt. Il fait tellement noir que je n'aperçois pas le soldat qui me précède à un pas. Je comprends maintenant toute la difficulté qu'il y a à dessiner et même à s'imaginer un combat de nègres dans l'obscurité!

Le sentier tortueux est parsemé d'arbres morts, de lianes et de grosses pierres et, comme autre divertissement, plusieurs cours d'eau sont à traverser sur de légers trones d'arbres, qui servent de ponts. Le soldat qui me précède ne cesse de m'appeler et, de son bâton qu'il frappe contre les obstacles, m'indique les endroits dangereux. Malgré toutes ces précautions, je me heurte plusieurs fois aux arbres, ou bien encore je m'écarte du sentier. Les porteurs poussent à chaque instant des clameurs et des cris stridents, afin d'écartier les fauves et les autres animaux dont on entend par moment les hurlements. Pour plus de sécurité, ne tenant pas du tout à prendre un bain froid, je franchis, aidé du soldat, qui se multiplie pour m'éviter tout accident, les rivières à califourchon sur les trones d'arbres qui les traversent.

Enfin, après deux longues heures de cette marche fantastique, le sentier s'élargit et de chaque côté on remarque des bananiers, signes précurseurs d'une localité. Cette fois, je respire à pleins poumons. Mon corps est couvert de transpiration. Est-ce l'émotion? Quoi qu'il en soit, la traversée de la forêt a été mouvementée et c'est soulagé que je me dirige lestement vers les habitations qui s'offrent à nos regards. Elles sont inoccupées! Le soldat m'annonce que je devrai passer le restant de la nuit ici. Pas de ça! dis-je exaspéré: où habite le blanc? Je veux arriver aujourd'hui chez lui. Comment! avoir risqué maintes fois de me casser le cou pour échouer au port? Je m'appête à donner le signal du départ, le poste, à mon avis, étant bien près, lorsque, avec de grands gestes, les soldats et quelques indigènes me persuadent que le chemin est encore plus mauvais que le précédent et que nous n'atteindrons pas Bomili avant l'aube. Après avoir constaté que ma montre marquait 11 heures, furieux je décide de faire étape, et me jette sur le lit qu'on m'a hâtivement préparé. Sans songer au diner, je m'endors aussitôt.

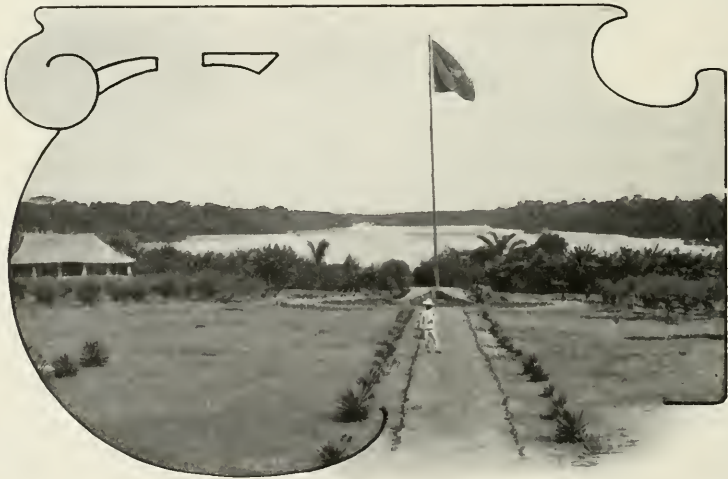
23 juin.

Il est plus de 8 heures quand je me lève. Les indigènes, sous la conduite des soldats, ont été reprendre mes bagages, qui se trouvent au complet devant ma véranda. Des traces de buffles, de léopard et d'antilope se remarquent près de la rive, mais je me garde bien d'y prêter longtemps attention. Le chef de la localité vient m'annoncer que les pirogues sont prêtes et quelques instants après, je vogue sur l'Aruwimi, heureux d'apprendre que personne ne se ressent des fatigues de la veille et aussi que rien ne s'est égaré. Le temps est splendide, la rivière calme et unie. Seuls, de nombreux perroquets, voyageant par compagnie, attirent par leurs cris nos regards vers le ciel. La longueur des ailes n'étant pas, comme celle des autres

oiseaux aériens, proportionnée au poids du corps, le perroquet ne peut planer; il doit constamment battre des ailes, pour fendre l'air. Ces grimpeurs sont très nombreux dans la région de Bomili, et surtout dans la vallée du « Nepoko », m'affirment les indigènes.

A 11 heures, enfin, après une forte courbe, j'aperçois bien au loin des maisons blanches. A vol d'oiseau, j'en ai encore pour une heure! Je réfléchis à mon entêtement de la veille, de vouloir malgré tout arriver le jour même à la station de l'Etat. Mais aussi, je me souviendrai de la légende qui veut que trois jours de pirogue seulement séparent Panga de Bomili. Il est près de 1 heure quand j'aborde. Le sous-lieutenant Deschamps vient à ma rencontre. Bientôt nous sommes à table, devant un excellent repas.

Le poste de Bomili est considéré comme le mieux conçu de l'Aruwimi et de l'Ituri. Installé en face de la rivière « Nepoko », qui se jette à cet endroit dans l'Aruwimi, on y jouit d'une vue magnifique, et les « cataractes » de Nepoko,



Devant Bomili
à l'arrière-plan la rivière Nepoko;

qu'on aperçoit à quelques centaines de mètres, augmentent encore l'intérêt de la station. Les habitations, vastes et bien aérées, sont en pisé. Des plantations de manioc, patates douces, maïs et ananas, couvrent tous les environs de cette productive station, dont aucune parcelle de terre n'est stérile.

Parmi les prisonniers, je remarque un vieillard à longue barbe et aux cheveux grisonnants. C'est le chef d'un important village voisin, qui s'est livré à des voies de fait sur un autre chef. Cette tête aux cheveux gris et surtout la belle barbe blanchâtre, très rare au Congo, incitent ma sympathie. Je demande au chef de poste de vouloir bien lui pardonner cet écart. Il est immédiatement fait droit à ma demande. Le libéré vient, les mains tendues, me remercier. Il y a de bons juges au Congo.

24 juin.

Je quitte, à regret, la jolie station. Dans une pirogue des plus légère, où vingt hommes ont pris place, je continue ma route vers Avakubi, dont trois jours me séparent, paraît-il (pas plus cette fois, m'a-t-on affirmé). Vingt pagayeurs, c'est beaucoup; aussi je file à toute vitesse. A midi, j'arrive en un gîte très propre.

Une bonne partie de la nuit, je suis tenu éveillé par des chants et des coups de tam-tam. Ce sont les femmes du village qui, accroupies près de la hutte du vieux chef, cherchent à le « distraire » pendant ses insomnies. Il est là, dans sa hutte, couché paresseusement sur une natte, fumant une énorme pipe. Pas un mot n'échappe de ses lèvres; c'est d'un œil terne qu'il regarde la « smala » nocturne, qu'éclaire un feu pétillant.

25 juin.

Quelques « rapides » assez violents me décident à quitter la pirogue une heure avant l'arrivée à Bafaido. Le sentier qui y



Rapides de l'Ituri

conduit à une largeur de plus de trois mètres et les frais ombrages de la forêt me mettent à l'abri des rayons brûlants du soleil de midi. C'est par centaines maintenant que les papillons s'élèvent de terre au moment de notre passage.

A l'entrée au village, le chef vient au-devant de moi accompagné de serviteurs porteurs de poules, poissons, ananas, papayes et maïs en quantité. Que de vivres, mon Dieu ! A la vue de tant d'aliments, les visages de mes serviteurs expriment une joie vive. Mon habitation, située sur une petite proéminence, est d'une propreté au moins égale à la maison de la veille. Après une distribution d'étoffes au chef hospitalier, je vais admirer les « cataractes », un peu en aval du village. Une vingtaine d'indigènes y pêchent au moyen de nasses, mais ne prennent pas grand'chose.

26 juin.

Sachant que, pour arriver aujourd'hui, avant la nuit, au chef-lieu de la zone du Haut-Ituri, il faudra marcher allègrement, je stimule les pagayeurs. A midi, je fais aborder pour mettre quelques vivres sous la dent et, aussitôt après, on reprend la route, la perspective d'exécuter une nouvelle marche de nuit ne me souriant pas du tout. Il est 5 heures et, inquiet, j'en suis toujours à scruter vainement l'horizon, quand on désigne au loin le sentier qui conduit au poste. Une demi-heure plus tard, on aborde ; après m'être mis dans la tenne officielle pour me

présenter à mon chef, je m'achemine vers la station. Je traverse plusieurs localités arabes. A ma vue, ceux-ci viennent me saluer; en ôtant leurs fez blancs, ils prononcent : « Sabaké Bwana » (Bonjour maître). La nuit tombe lorsque j'arrive à Avakubi. Un soldat court prévenir les blancs, qui viennent à ma rencontre. Quelques instants après, nous nous trouvons réunis devant l'apéritif.

Le poste, ou plutôt le fort d'Avakubi, ne comprend qu'un seul



Avakubi

bâtiment en briques, dont les plans ont été dressés par l'ex-commandant Lothaire et la construction, qui date de 1896, par le commandant Lemoine. Le fort, bâti au centre de la cour, est fractionné en une dizaine de chambres. Le tout est entouré d'un mur en briques, précédé d'un fossé de deux mètres de profondeur. On était encore en pleine guerre avec les Arabes, quand le plan de ce fort a été élaboré.

Avakubi est un grand centre arabe, où la culture du riz occupe une vaste étendue de terrain. Les autres vivres de la contrée, tels que maïs, manioc, patates douces, s'y trouvent en quantité, ainsi que les ananas, bananes, papayes, citrons et les

« cœurs de bœuf ». Ce dernier fruit, qui doit son nom à sa forme en « grand cœur », est délicieux et très rafraîchissant. Le potager contient d'excellentes pommes de terre d'Europe, qui poussent à plaisir et dont je me fais un régal, ne les ayant plus savourées depuis mon arrivée en Afrique. L'ivoire abonde et les forêts d'arbres à caoutchouc sont importantes.

Après avoir pris connaissance des différentes instructions du gouvernement pour l'installation de mon poste et l'occupation du territoire environnant Mahagi, je prends les dispositions pour le départ, mais une forte fièvre me retient encore plusieurs jours ici. Comme un malheur n'arrive jamais seul, une autre grave nouvelle m'attend lorsque je suis sur pied : le sous-officier qui devait m'accompagner, atteint de la dysenterie, est descendu en toute hâte vers Stanleyville, pour se faire soigner.



Caravane de caoutchouc

D'AVAKUBI A MAHAGI

QUARANTE jours de voyage me séparent encore du campement madhiste de Mahagi. A partir de ce moment, sauf deux étapes, le voyage s'effectue complètement à pied et se divise comme suit : d'Avakubi à Mowambi, huit jours (dont deux en pirogue); de Mowambi à Iremu, onze jours; d'Iremu à Kilo, huit jours; de Kilo à Mahagi, treize jours.

11 juillet.

Les préparatifs de départ accomplis, je me mets en marche par une pluie fine et persistante. De plus, je souffre de deux petites blessures aux pieds, produites par l'extraction des «chiques», bestioles parasites qui s'introduisent dans les extrémités des pieds et des mains pour y déposer leurs œufs. Ces malfaisants insectes pullulent au Congo et particulièrement à Avakubi. Il n'est pas midi que j'arrive à Bawatzenzé. Comme d'habitude, grand « tralala » à l'occasion de l'arrivée du blanc. Le soir, les femmes, précédées d'un tambourin, viennent, à l'instar de « Carmen » pour « Don José », danser pour moi seul. Leur corps et leurs membres enduits d'une espèce de plâtre (pembé), elles exécutent un divertissement, d'une monotonie désespérante. D'abord, alignées sur un rang, elles avan-

cent, à petits pas, près de moi, le corps plié en deux, agitant fortement la tête de gauche à droite et poussant toutes sortes de cris discordants. Le bruit assourdissant du tambourin aidant, cet ensemble forme un tableau incroyable. Ensuite, « les dames » se forment en cercle, exécutent quelques pas en tournant sur elles-mêmes, se replient en deux et, le couteau à la main, la pointe en l'air, se précipitent vers le centre du cercle en criant et gesticulant de plus belle, leurs têtes faisant d'interminables signes de « non » fortement accentués.

Après une seconde séance de ce spectacle étrange et m'apercevant que ces filles d'Ève sont prêtes à recommencer, je les congédie et donne à chacune quelques perles, qui sont acceptées avec empressement.

Le jour suivant, marche vers Bunda. J'y trouve le commandant de la compagnie du Haut-Ituri, qui revient, avec ses hommes, d'une reconnaissance au lac Albert-Edouard. D'après les bruits qui auraient couru avec une certaine persistance, les soldats Batétela révoltés auraient été aperçus au nord de ce lac. Ces bruits sont sans fondement, paraît-il. Il n'y a pas plus de révoltés que d'Esquimaux au lac Albert-Edouard !

Dans la région du Haut-Ituri, on est assez rapidement renseigné au sujet des faits importants qui se passent sur une autre partie de la terre, par les informations anglaises, qui arrivent viâ le Nil ou l'Uganda. C'est ainsi que j'apprends, avec une surprise mêlée de tristesse, que le prince de Galles a failli être assassiné à Bruxelles, par un jeune fou, au moment où le train entraît en gare. Est-ce vrai ? Les journaux me le diront plus tard.

13 juillet.

Grand mouvement dès 3 heures du matin dans le camp des soldats. Un d'eux qui, la veille, était atteint d'une forte fièvre,

vient de mourir. Immédiatement toutes les femmes se réunissent dans la lutte du trépassé et, accroupies en cercle, se mettent à pleurer et à gémir en cadence, suivant le ridicule usage primitif. Pour celui qui arrive d'Europe, il paraît bien singulier de les voir pleurer de grosses larmes et se rouler de douleur par terre en gémissant, alors que plusieurs d'entre elles n'ont peut-être jamais vu celui qu'on pleure ! Ce sentiment de douleur extrême est, à mon avis, peu sincère, d'autant plus que, dès le lendemain du décès, une joie immense succède au profond chagrin de la veille, et qu'on danse et qu'on boit à outrance toute la journée.

Au lever du jour, le corps, enveloppé d'une grande natte et porté par six soldats, est conduit dans une pirogue amarrée à la rive, l'enterrement devant avoir lieu à Avakubi. Les soldats, groupés sur deux rangs, présentent les armes au moment où le cortège funèbre, dans lequel nous avons pris place, défile devant eux. Une salve est tirée dès que la pirogue disparaît. Quelques lamentations de la veuve, qui accompagne le corps de son mari, se font encore entendre, puis le silence se fait autour de l'événement.

Après les adieux au blanc, qui se dirige vers Avakubi, en route pour Kisanga. Une pirogue est prête à la rive, mais, après un si long voyage sur eau, je préfère marcher, afin de me dégourdir et de m'entraîner.

L'étroit sentier n'est pas des plus agréables : des lianes et encore des lianes me font butter à chaque instant, et puis ce sentier argileux est accidenté et particulièrement glissant. Des montées, des descentes et de gros arbres morts sont à franchir à tous moments ; il faut jouer des pieds et des mains pour écarter les lianes, qui croissent dans le sentier et cachent l'horizon ; cela n'en finit pas, aussi je ne tarde pas à regretter la pirogue. Je suis trempé jusqu'aux os par la rosée et aussi par la transpiration, conséquence de la gymnastique désordonnée qui m'est imposée. Enfin, vers midi, j'aperçois au loin une

clairière et des huttes. J'arrive au village plus fatigué que si j'avais accompli un trajet de huit lieues. Dorénavant, je ne chercherai plus à faire inutilement le « globe-trotter ».

Avant de nous mettre en marche le jour suivant, les soldats me préviennent, à plusieurs reprises, que le sentier à suivre est encore plus mauvais que celui de la veille; conséquemment, il vaudrait mieux prendre les pirogues qui nous attendent à la rive. Quoique je tiens compte de l'exagération de leurs renseignements, je me rallie spontanément à leur manière de voir. Me voilà donc pour la dernière fois d'ici longtemps voyageant par eau. A peine en route, on aperçoit un éléphant s'abreuvant tranquillement à la rive. Au moment où je m'apprête à tirer, le pacifique pachyderme, flairant probablement la poudre, rentre précipitamment dans la forêt. Après tant de chasses à l'éléphant ratées, je conviens que ce n'est pas ce gibier-là que je prendrai le plus.

Comme le soleil darde puissamment, je m'assoupis un moment dans ma chaise longue. Tout à coup je suis réveillé en sursaut par des cris: aussitôt trois pagayeurs de l'avant, le visage contracté par l'effroi, se jettent à l'eau et laissent la pirogue aller à la dérive! Je me lève et, prenant mon arme, je m'enquiers du danger qui nous menace. « Itenbo » (éléphant), me répond-on, en me désignant un endroit de la rive. Comme le précédent, il a fui. Sur ces entrefaites, les poltrons regagnent l'embarcation, et, ragaillardis, ils poussent les rames à fond. Je veille maintenant le fusil à la main, mais sans autre incident, j'aborde à la fin du jour à Pengé, hameau bien maigre. Les Arabes viennent en pirogue à notre rencontre, puis m'escortent jusqu'à mon habitation.

15 juillet.

Aujourd'hui, dimanche, j'octroie un jour de repos, quoique, sauf le riz, les vivres soient rares ici. Comme tout vieux

soldat, je possède une réserve pour les imprévus et j'y puise en faible partie. Dès le matin, deux soldats sont envoyés à la chasse au cochon sauvage. A midi, ils reviennent, non pas avec un porc, mais avec un chimpanzé. Les noirs sont dans la joie, car ils savent que le blanc, sauf nécessité, ne mange pas le singe, dont la chair coriace est peu appétissante. Le quadrumane est coupé en morceaux, distribué et rôti sur des feux improvisés autour desquels se groupent mes nègres.

Après un excellent bain, inspection de mon équipement et mise en ordre de mes paperasses. L'après-midi, je travaille à mon « journal », qui n'a plus été mis au courant depuis quatre jours.

16 juillet.

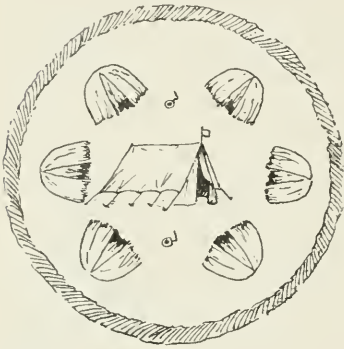
A partir de ce jour, le trajet jusque Mahagi, soit environ cent cinquante lieues, doit s'effectuer à pied. Je compte arriver à destination à la fin du mois d'août.

Je ne suis pas en route depuis une heure que les catacactes célestes déversent une ondée formidable. Le terrain argileux que je traverse n'est pas sans nous donner des difficultés. A tout instant, je glisse et risque de trébucher. Chaque nègre qui a une main libre tient horizontalement une grande feuille de bananier au-dessus de la tête. Ce nouveau genre de « riflard » a le don de les protéger efficacement contre la pluie torrentielle, qui ne cesse de tomber. Que de cours d'eau à traverser à gué maintenant ! Plus un kilomètre sans rencontrer une rivière. Vers midi, un affluent assez impétueux se présente. Il est parsemé de chutes de trois à quatre mètres. Il n'y a qu'un endroit praticable, en cette saison des pluies.



Chimpanzé

Soutenu par deux soldats, j'arrive tant bien que mal à l'autre rive lorsque, à ce moment, le pied vient à manquer et j'enfonce jusqu'à la ceinture dans l'eau. Le courant, heureusement, n'est plus assez violent pour m'entraîner; j'en suis quitte pour un bain froid, mais comme il pleut toujours, je m'en ressens peu. Toute la caravane manifeste des signes de fatigue. Il est 2 heures quand j'aperçois, enfin, un mamelon où je décide de camper. Tout le personnel aide à défricher le terrain à occuper: une demi-heure après, on installe la tente au milieu du campement, qui a exactement dix mètres carrés.



Sentinelle



Hutte



Fossé



ches d'arbres et de lianes dont les deux extrémités sont fixées dans le sol, les cabanes ont la forme de coupole. Les carcasses terminées, on les recouvre de grandes et fortes feuilles de liane, fixées simplement l'une au-dessous de l'autre, comme des tuiles, aux branches réunies par des ligatures.

Le bas de ces habitations, des plus primitives, est recouvert d'une couche de terre pour empêcher l'eau d'y pénétrer; un fossé circulaire de cinquante centimètres de largeur, arrêtera suffisamment les assaillants qui tenteraient de surprendre le campement. La nuit, quatre soldats sont placés, deux par deux, en sentinelle devant et derrière ma tente. Ce mode de campement, adopté pour tout le voyage, est généralement celui employé par les blancs de la région.

Afin d'éviter toute surprise, pendant la nuit, des indigènes ou des fauves, je fais construire, à quatre mètres autour de ma tente, des huttes dont l'ouverture donne vers le centre. Ces huttes sont rapidement terminées, car la Providence a fait croître une végétation souple, quoique solide, dans cette forêt vierge. Edifiées au moyen de bran-

En cas d'alerte, tous les combattants doivent se rallier devant ma tente ; afin que tout le monde saisisse son rôle, je simule à plusieurs reprises une attaque nocturne.

Dès que le campement est achevé, on prend possession des huttes et bientôt le feu pétille dans chacune d'elles. Il pleut toujours, mais maintenant tout le monde est à l'abri ; les larges feuilles qui couvrent les huttes étant tout à fait imperméables. Les conversations se multiplient pendant la préparation du riz ; j'entends même les rires de mes grands enfants de nègres. Après mon dîner, composé d'un potage conservé, d'une poule rôtie, de pommes de terre, d'un morceau d'ananas et arrosé d'une demi-bouteille de vin portugais, je me couche, non sans avoir pris la précaution de me bien couvrir, et m'endors au bruit de la pluie, qui ne cesse de tomber sur ma tente solidement plantée.

17 juillet.

Réveil maussade ; il pleut toujours, mais finement. Comme, à partir de ce jour, les étapes seront toujours de cinq à six lieues, j'organise comme suit l'ordre de marche et les repos :

Départ à 7 heures. Deux soldats en avant-garde ; je forme le deuxième échelon avec mon boy, porteur de ma chaise longue, et mon cuisinier, muni d'œufs cuits durs et d'un pot de thé ; ensuite viennent les porteurs qui forment le gros ; puis l'arrière-garde, composée des trainards, des indisposés et des deux derniers soldats. Après chaque heure de marche, dix minutes de repos et, à 11 heures, une demi-heure est accordée pour prendre une « collation ». Arrivée à l'étape entre 1 et 2 heures.

Toute ma caravane se compose de trente-quatre hommes, y compris cinq nègres libres, pour le cas où un des porteurs serait mis hors de service. Le caporal est chargé de surveiller les porteurs, de veiller à leur remplacement immédiat, au cas où l'un d'eux faiblirait ou serait indisposé. Il doit m'être rendu immédiatement compte de tout événement.

Ces instructions bien comprises par tous, je donne le signal « en avant ». Le froid m'oblige à endosser un gros paletot. Les montées et les descentes se succèdent, ainsi que les nombreux cours d'eau à traverser. Le terrain est toujours glissant ; aussi, à la grande halte de 11 heures, tout le monde est très fatigué. La maudite pluie nous a affaiblis ; on avance bien lentement. A 1 1/2 heure, j'aperçois un village situé à la rive gauche de l'Ituri, que j'avais quitté depuis deux jours. Je descends précipitamment la falaise qui me sépare de la rivière et prends place dans la nacelle qui m'attend.

Bientôt la caravane arrive au village « Musa », situé au sommet d'une montagne. Heureusement, une excellente habitation en pisé m'y est destinée. Une soif terrible me dévore et, comme le thé n'est pas prêt, je vide en un instant une boîte de confiture. Le thé aidant, je me sens, une demi-heure après, beaucoup mieux.

Les Arabes m'offrent en vente trois poules et, après un repas réconfortant, je vais visiter la localité et les environs en compagnie des notables. L'Ituri est ici encaissé entre des falaises de vingt-cinq à trente mètres de hauteur. La rivière n'a pas plus de cent mètres d'une rive à l'autre ; un peu en amont, elle traverse un chenal, où sa largeur n'est plus que d'une vingtaine de mètres. A l'ouest, bien au loin, une forte montagne s'offre à la vue. Je m'informe en vain de son nom auprès des naturels. Bâli, bâli (loin, loin), me disent-ils, et, au fait, elle paraît être à sept ou huit lieues de Musa.

18 juillet.

La pluie a daigné cesser la nuit, mais pour reprendre de plus belle vers 6 heures du matin. Je n'ai garde de me fâcher de ce contretemps ; j'annonce au caporal « qu'il y a repos aujourd'hui ». Cette nouvelle met tout le monde en joie, la perspective de camper dans la forêt, par ce temps détestable, ne souriant à personne.

Les Arabes viennent s'asseoir sous ma véranda. Ils ne cessent de me répéter que les « blancs sont leurs bons maîtres » et qu'ils leur sont très attachés. Je m'en serais douté s'ils ne me l'avaient affirmé qu'une ou deux fois, mais comme ils ne cessent de le redire, je finis par douter fortement de leurs protestations de vassalité.

19 juillet.

Serait-ce le déluge ? Il n'y a pas le plus petit espoir de voir la pluie cesser. Le ciel est complètement couvert. Après un moment de réflexion, je décide de partir, à la satisfaction des « fidèles » Arabes. Les blancs sont leurs « bons » maîtres : cependant ils ne souhaitent qu'une chose : c'est de les voir le moins possible.

Le sentier est assez large et le terrain est relativement plat. Plus de cours d'eau à traverser. Quel contraste ! Fort gaiement donc la colonne marche, malgré le mauvais temps. Bientôt des bruits divers partent des feuillages. Ce sont des singes de genre « papion », qui fuient d'arbre en arbre, à l'approche de la caravane. Un soldat s'offre pour les chasser et, vivement, il s'engage dans les taillis. Une demi-heure après, on entend

un coup de feu. Quelques minutes encore et le chasseur vient m'annoncer qu'il a tué un grand singe ; il est trop lourd pour le soldat ; le gibier, que deux hommes vont chercher, est amené comme un blessé. C'est un orang-outang mesurant plus d'un mètre. Quoique la balle du fusil Albin ait transpercé le corps de bas en haut, il n'est pas encore mort. Il roule des yeux effrayés de tous côtés et ouvre à chaque instant la bouche



Papion

en poussant un cri de douleur. Pour l'achever, on lui tire un coup de fusil dans la tempe.

Il y aura encore festin aujourd'hui parmi mes nègres; c'est avec empressement que les hommes sans bagage se chargent de transporter le gibier vers le campement, qu'on atteindra après six heures de marche.

Il est 3 heures quand, enfin, je trouve un endroit sain pour camper. Mes allumettes étant toutes mouillées, je vois, pour la première fois, faire du feu au moyen de deux morceaux de bois.



Bois
produisant du feu

Tout bois ne convient pas à cet usage; il faut qu'il soit dur et léger. Voici comment on procède: Le bloc étant mis à terre, au moyen d'un autre morceau de la même essence, on frotte vigoureusement d'avant en arrière, dans une rayure faite au préalable (ou bien en roulant le bâton dans une petite ouverture ovale). Au bout d'une ou deux minutes, malgré la pluie et l'humidité, la sciure de bois, que produit le frottement, est réunie à l'extré-

mité de la rayure et prend feu. On approche du papier, des morceaux d'étoffe, des feuilles sèches ou une autre matière inflammable, qui sont transportés dans les huttes. Bientôt la fumée âcre, sortant des interstices, annonce que chacun se chauffe.

20 juillet.

Rien que l'idée d'arriver aujourd'hui chez un blanc précipite le départ bien avant l'heure fixée. La pluie fait une courte apparition; quoique le sentier soit moins bon que la veille, on marche d'un pas alerte. Après avoir traversé de vastes cultures de bananiers, on aperçoit à l'autre rive, plantée sur une colline, la station de l'État, où flotte le drapeau azur à étoile d'or. Déjà on m'a aperçu là-haut, car le personnel noir, d'un air affairé, circule dans tous les sens. Je traverse l'Ituri en pirogue

et, en débarquant, un sergent noir m'apprend que le « blanc », parti depuis le matin, reviendra dans l'après-midi

Au faite de la colline, les soldats, alignés sur deux rangs, saluent mon passage devant eux, par un formidable : « Portez armes ! »

Tant d'honneurs ne peuvent me laisser indifférent. Les yeux en larmes, je réciproque le salut de ces braves. Toutes les difficultés de la route sont oubliées ! Je suis heureux et fier, pour notre petite Belgique, de constater combien est grand le respect attaché au blanc.

Dans l'après-midi, arrive le chef du poste, ex-sous-officier italien, ayant servi aux « carabiniers » à cheval. C'est, peut-être à cette particularité que je dois de l'avoir vu « tardivement ». Immédiatement après, c'est au tour des Arabes, à venir me complimenter de leur « Sabaké Bwana » en s'inclinant aussi profondément que le marquis de Monecontours, devant le Roi-Soleil, dans *Le Roi l'a dit*.

Safiri est le grand chef des Arabes de Mowambi (ex-Kilonga Longa). Ce n'est pas un Arabe au sens propre, mais bien un nègre arabisé, à la figure brutale, énergique et malicieuse. Safiri prétend avoir connu Stanley et Emin-Pacha. Il est certainement l'homme le plus craint de la région, qui est un des plus grands centres arabes du Congo.

A Mowambi on cultive beaucoup le bananier. Ils sont plus de dix mille, m'assure le chef de poste, et le gibier, que les noirs de la forêt chassent continuellement, est très abondant. En revanche, les léopards sont d'une férocité extrême. Il est courant d'entendre dire qu'un nègre a été enlevé par un de ces félins.

Le léopard, comme presque tous les animaux féroces, est traître : il attaque sa victime par derrière. Blotti dans la savane ou sur un arbre, près des sentiers ou des plantations, comme le chat il attend sa proie. L'ayant aperçue, il se roule sur lui-même et, aussitôt qu'elle est passée, bondit, la saisit à la nuque de ses formidables crocs, pendant que ses fortes griffes

labourent le corps. Il tue presque toujours d'un seul coup de mâchoire. Puis, saisissant le cadavre par le cou, le carnassier l'enlève sur son dos ou le traîne, pour disparaître vivement vers sa tanière. Si la proie est trop lourde, il la dépèce sur place, ne mangeant ordinairement que les entrailles ou la poitrine. C'est surtout la nuit que les félins sont à craindre : aussi,



dès la tombée du jour, plus aucun nègre de la région ne se risque à l'extérieur. Parfois on apprend qu'un léopard s'est approché d'une hutte, et en a enlevé un enfant qui se trouvait près de l'ouverture.

Léopard

Au cours d'un repos de quelques jours à Mowambi, j'achète les vivres frais nécessaires jusque Iremu, dont onze jours de marche me séparent. Les poules ne s'obtiennent qu'à grande peine ; les Arabes, en bons commerçants, me demandant le triple et même le quadruple de leur valeur. Des soldats envoyés à la chasse reviennent avec un potamochère (cochon sauvage) et une belle antilope.

23 juillet.

Les militaires qui accompagnent les blancs ainsi que les courriers, n'allant de leur poste qu'au poste du blanc suivant, cinq autres soldats sont désignés pour m'accompagner jusque Iremu, tandis que les autres rejoignent Avakubi.

Avant le départ de la caravane, des recommandations expresses sont faites aux soldats de l'arrière-garde, pour qu'ils ne laissent aucun homme de la colonne derrière eux : les nombreux léopards, qui guettent dans les fourrés, ne manqueraient pas de fondre sur les « solitaires ».

Il est 10 heures quand on se met en mouvement par un soleil ardent, auquel je ne suis plus habitué. Les Arabes viennent tous me souhaiter bon voyage et m'escortent pendant une demi-heure. Le terrain est complètement détrempé par les pluies; j'éprouve quelque peine à trouver un endroit convenable pour camper. Cette contrée est, du reste, malsaine: les vapeurs sortent du sol humide et font respirer un air fade. A peine installé, la pluie, la bonne et inséparable pluie, tombe à torrents, et transforme les environs du campement en un vaste marécage.

Au milieu de la nuit, je suis réveillé en sursaut par un cri de frayeur, suivi d'un brouhaha indescriptible, partant de toutes les huttes, qui cesse pour faire place à des rires bruyants! Une des sentinelles m'apprend qu'un léopard est venu rôder dans le camp et qu'il a même failli entrer dans une cabane par l'ouverture insuffisamment fermée. Le nègre qui, le premier, a vu les yeux menaçants du fauve, a poussé le cri d'effroi, répété par tous, et le prudent quadrupède, pris de frayeur, a jugé bon de décamper. C'est alors que les noirs se sont mis à rire du stratagème, employé d'ailleurs dans toutes les circonstances analogues.

24 juillet.

J'ai quelque peine à mettre la colonne en marche: presque tous se ressentent de la mauvaise nuit. On me montre les traces du léopard sur la terre humide. Il a rôdé autour de deux huttes, puis s'est arrêté devant une petite ouverture qu'il a labourée de ses formidables griffes. C'est en ce moment que le cri d'effroi l'a mis en fuite. Il faut avouer que le fauve n'a pas manqué d'audace, pour s'aventurer ainsi en plein camp.

A chaque instant on constate des pas d'éléphants, ainsi que ceux du porc sauvage et de l'antilope, mais aucun cri d'oiseau ou de mammifère ne se fait entendre.

25 juillet.

Arrivé à un endroit où la terre est fraîchement remuée, les soldats m'expliquent qu'un de leurs camarades, envoyé en courrier d'Iremu à Mowambi, a été pris par un léopard. Le second soldat (le courrier est toujours composé de deux soldats dans cette contrée), étant resté un peu en arrière, accourut et déchargea son arme sur le féroce carnassier qui, blessé, s'enfuit, abandonnant sa victime. Mais le militaire avait déjà cessé de vivre, les puissants crocs ayant percé la nuque de part en part. Aidé de quelques indigènes, il enterra le cadavre et une énorme pierre fut placée sur la tombe, afin d'empêcher les hyènes de le déterrer. Quelques kilomètres plus loin, j'aperçois une autre tombe, semblable à la première. C'est celle d'un autre soldat, tué également par un léopard, à peu près dans les mêmes circonstances. Les péripéties des chasses à l'homme auxquelles se livrent les félins et la vue des deux tombes, m'assombrissent un moment.

26 juillet.

Des lianes, des jungles obstruent sans cesse l'étroit sentier; partout et à tout moment, un marais infect à franchir. Par trois fois, mon chapeau reste accroché aux branches qui barrent le passage. J'arrive au campement mouillé et crotté de haut en bas. Par « extra », je fais mettre deux poules dans la marmite. Le consommé me réconforte complètement et, le ciel s'étant éclairci, je passe le restant du jour à taquiner le poisson, mais en pure perte.

27 juillet.

Est-ce un rêve? La pluie a cessé: aussi, lorsque je sors de la tente, tout le monde, d'humeur gaie, est prêt à partir. Je me sens plus décidé que jamais à affronter d'autres petites misères.

Un moment de bien-être engloutit immédiatement tous les désagréments qu'engendrent forcément des marches de l'espèce dans la forêt vierge. Maintenant, en place des ennemis, lianes, marais, famine, maladies et indispositions morales, on voit les parents, les amis et les chefs dans leurs moments bienveillants; la sombre forêt, au travers de laquelle les rayons du soleil levant percent gaiement, paraît « belle ». Le chant des oiseaux semble plus harmonieux et la vue des imposantes fougères arborescentes amène des cris de joyeuse surprise. Tout enfin dans la nature semble s'être transformé par un simple rayon vermeil. C'est la vie en rose. En chantant, les porteurs traversent maintenant un sentier large de deux à trois mètres, qui conduit au village arabe du nom de Mamulambi, où nous arrivons, après avoir remonté pendant une demi-heure une petite rivière dénommée « Ipokuta ». Le village est tenu dans un parfait état de propreté. Je fais dresser ma tente près de la rive et octroie deux jours de repos, me permettant de laisser les porteurs se retremper et aussi de faire les achats de vivres pour la caravane. Jusqu'à présent, personne n'a souffert encore de la faim, grâce aux conseils suivis de faire escorter les vivres par un soldat et de ne distribuer la pitance qu'en arrivant aux étapes. Trois porteurs affaiblis ont été remplacés par ceux qui montaient sans charge. En général, tout marche à souhait et fait présager une heureuse arrivée à Iremu.

Des boys lavent mon linge, qui est dans un état lamentable. Quant à moi, je me rafraichis et me purifie l'épiderme à l'aide de nombreux bains. L'après-midi est réservé à la pêche dans l'« Ipokuta », divertissement qui repose l'esprit du travail de ce matin, passé à la rédaction des rapports. La pêche s'annonce bien; à peine ai-je mis la ligne à l'eau, que je retire un poisson de la dimension d'une sardine. Un instant après, nouvelle touche, mais cette fois rien à l'hameçon! Les tentatives suivantes donnent le même résultat. Après une quinzaine de « touches » successives, je lève l'attirail, non seulement sans poisson.

mais encore veuf de l'appât ! Les poissons qui peuplent cette rivière du cœur de la mystérieuse Afrique, seraient-ils donc aussi rusés que leurs congénères d'Europe ? De nouveaux essais sont tout aussi infructueux ; il faut bien que je me rende à l'évidence, car, dès que l'hameçon est jeté, ils viennent par légion immédiatement y « toucher » ou plutôt y « ronger ». J'alterne, soit en levant vivement dès que le bouchon bouge, soit en attendant jusqu'à ce que la « prise » soit solide, mais tous mes stratagèmes restent infructueux. Les nègres qui assistent à cette pêche malheureuse, rient à cœur joie de mes efforts aussi tenaces qu'inutiles. Après deux heures d'attente vaine, je m'en retourne à la tente, suivi de mon boy, tenant ostensiblement par la queue, ce « butin » de pêche. Sur ces entrefaites, deux soldats s'essayaient à leur tour. Leurs efforts restent aussi infructueux que les miens ; à deux, ils ne parviennent qu'à prendre une seule et unique espèce de « pinoche ». Cette défaite amoindrit la mienne, les nègres passant pour meilleurs pêcheurs que les blancs.

30 juillet.

Tout le monde se met en route frais et dispos ; comme la distance à parcourir est de huit lieues environ, il s'agit de ne pas trop s'attarder.

Le jour suivant, je ne fais que cinq lieues. Je comptais consacrer l'après-midi à la rédaction de quelques lettres à mes proches, mais ce projet doit être abandonné, les mouches et les abeilles étant accourues par centaines près du campement pour se poser alternativement sur mes victuailles et sur ma personne. Si je change de place, elles me rejoignent aussitôt. Contrairement à l'abeille d'Europe, l'abeille du Congo ne pique pas ; elle se contente de bourdonner autour des humains et aussi de se reposer sur la peau, les vêtements, les assiettes pour y chercher de la nourriture, entre autres du « sel », dont elles sont très friandes. Plus de cent de ces bestioles butinent à qui mieux le peu de cire

qui se trouve encore sur ma selle de cheval. Mes boys ont toutes les peines à les en déloger : dès que l'essuie main est abandonné, elles reviennent avec plus d'empressement se poser sur l'objet de leur convoitise.

Les mouches sont encore plus agaçantes. Courtes et grosses, elles se posent de préférence sur la peau et, en y marchant, produisent des démangeaisons et des chatouillements irritants. Chassées inutilement au moyen d'un linge, elles reparaissent, tout comme les abeilles, dès qu'on cesse de les poursuivre. La forêt de l'Aruwimi est infestée de mouches et d'abeilles, et il est rare, aux campements, de ne pas être incommodé par ces énervants insectes. Au coucher du soleil, tous disparaissent, et alors seulement on peut goûter paisiblement son repas et prendre quelque repos, sans être inquiété.

1^{er} août.

Il n'est pas midi lorsqu'on arrive en vue de Tjila-Panda, où je dois camper. Les Arabes de cette contrée, suivis de beaucoup d'indigènes, viennent à plus d'une heure de marche à ma rencontre et me souhaitent la bienvenue en s'inclinant fortement. Outre les poules et les œufs traditionnels, on m'apporte un bon pot de miel, que je reçois avec une joie d'autant plus grande, que je manque de sucre. Hier, je maudissais les laborieuses abeilles : aujourd'hui, je constate leur utilité. Voilà bien l'inconséquence humaine !

2 août.

C'est l'avant-dernière marche dans la malsaine forêt de l'Aruwimi. Quatorze heures nous séparent encore de l'ancien Iremu. Un lot de cochons sauvages, le verrat, la truie et trois porecelets, sortent du taillis à quelques mètres de moi : dès qu'ils nous aperçoivent, ils filent à toutes pattes sous bois.

Pas assez vite cependant pour éviter le coup de fusil d'un de nos soldats. La mère est blessée; elle pirouette en poussant des grognements de douleur, pendant que les autres disparaissent précipitamment. L'animal blessé fait des efforts inouïs



Potamochère
(cochon sauvage)

pour fuir, mais un second coup de feu adroitement dirigé l'abat. Quelques minutes après, lié et porté sur un bâton par deux indigènes, il fait partie de la caravane. Arrivé au campement, le « potamochère » est dépecé; m'étant réservé la part du lion, je fais distribuer le reste aux hommes de la colonne. Comme goût et comme couleur, la viande du porc sauvage tient de celle du sanglier. Quoique un peu sèche, elle est fortifiante.

3 août.

Cette fois, il n'y a plus aucun trainard. Tout le monde est rétabli. Est-ce la perspective de sortir aujourd'hui de la sombre forêt? Mes hommes ne cessent de jacasser comme des pies et de lancer des cris perçants jusqu'au moment où l'orage, qui menace depuis le matin, éclate tout à coup. Le silence le plus complet succède immédiatement au bavardage. Il pleut à torrents: on avance ainsi péniblement pendant une heure, lorsque les bananiers se découvrent enfin. Voilà un village, dis-je. Désillusion complète, cette fois, et je descends encore pendant une autre heure avant d'arriver en vue de huttes. Des lianes d'une autre espèce et beaucoup moins fortes que celles de la forêt, couvrent le sol de tous côtés et s'élèvent à plus de deux mètres. Des éclaircies et des herbes annoncent la fin très prochaine de la forêt. Il est 3 heures quand je débouche au village et, précisément à ce moment, la pluie cesse. On installe le campement près de l'Ituri: quant à moi, je prends possession

d'une excellente habitation en pisé. C'est de cet endroit que Stanley construisit le fort Bodo, où il attendit pendant trois mois l'arrivée d'Emin Pacha.

Le goût de la pêche me reprend ; j'installe mes lignes à la rive. Le caporal m'apprend que les crocodiles y pullulent et qu'il serait téméraire de s'exposer à être happé par les terribles amphibies. Ces arguments me décident à rentrer chez moi ; j'y trouve des naturels qui m'offrent en vente des poules et une chèvre. L'un d'eux me conte qu'il y a trois jours une femme du village, qui lavait le linge dans l'Ituri, fut saisie au bras par un crocodile et entraînée dans la rivière. Elle n'eut que le temps de pousser un cri et lorsque, à cet appel, on accourut au rivage, on vit un bras s'agiter un instant désespérément hors de l'eau ; puis, plus rien !

4 août.

Ayant traversé la rivière, je gravis une montagne assez escarpée : subitement la plaine, la belle et immense plaine verdoyante parsemée de montagnes, de ravins touffus, de jolis bosquets, s'offre à la vue éblouie. Un soleil radieux darde ses rayons circonscrits sur cette immensité. En reportant ma pensée à la sombre forêt, il me semble être sorti d'un vilain cauchemar qui a duré des mois. Je m'arrête à chaque instant pour admirer ce magnifique panorama. La plaine, sur toute son étendue, est couverte d'une herbe sauvage de deux mètres de hauteur environ qui, au loin, la fait ressembler à nos vertes campagnes des Flandres. Une brise légère et très fraîche caresse le visage. Plus de racines, plus de lianes, plus de marais fangeux, mais un excellent sentier bien dur : la nature sauvage dans toute sa beauté rappelle la mère-patrie si lointaine. Voici le mont Pisgah (1,400 mètres), où Stanley établit un camp. Je traverse plusieurs petits bosquets dans lesquels murmurent des ruisseaux à eau limpide.

En sortant d'un de ces petits bois, nous trouvons le sentier barré par des caravanes de fourmis. Coûte que coûte, il faut passer, les côtés étant impraticables. Au pas gymnastique, les nègres franchissent les caravanes. Bientôt j'entends des cris, ensuite des trépignements auxquels succèdent des hurlements ainsi que le bruit de charges jetées par terre! Sur un parcours de plus de trois cents mètres, le sol est jonché de ces bestioles qui, ayant été désorganisées et piétinées, se sauvent par milliers dans tous les sens. Beaucoup d'entre elles sont grimpées sur le corps des importuns, donnant des coups d'aiguillon qui ont provoqué les cris de douleur. Les caravanes traversées, tous mes hommes indistinctement se déshabillent à la hâte et s'enlèvent mutuellement les nombreuses fourmis qui sont montées jusque dans les cheveux! Puis c'est au tour des effets à être inspectés. Garanti par mes chaussures, je n'en ai que quelques-unes dans mon linge.

Ce fâcheux contretemps, qui retarde notre marche d'une heure, a pour conséquence matérielle la perte d'une dame-jeanne de vin et deux verres brisés par la chute des charges.

J'ai à peine parcouru quinze kilomètres qu'on m'annonce l'arrivée du blanc d'Iremu. Quelques minutes après, nos quatre mains s'étreignent fortement. Les blancs se rencontrant rarement dans cette région, les marques de confraternité sont beaucoup plus vives. C'est le sous-officier Norin, d'origine suédoise, qui commande le poste à Iremu. Il y a cinq mois qu'il n'a plus vu un blanc. Aussi sa joie est-elle grande de pouvoir enfin s'exprimer dans une autre langue que celle des nègres. Il ne discontinne pas de me parler: je me garde bien de l'interrompre. Voilà le fort, me dit-il, en me montrant au loin des habitations sur une préminence. Un peu plus loin, une grande antilope (antilope canna), appelée vulgairement antilope chevaline, est en arrêt à quelques mètres: elle nous fixe d'un air étonné. Sans perdre un instant, mon compagnon saisit le fusil d'un soldat, s'élançe dans les hautes herbes et, quelques

secondes après, un coup de feu retentit. Au bruit de la détonation, l'antilope exécute une « tête à queue » pour fuir; mais, trop tard : le plomb ayant touché juste, elle tombe brusquement pour ne plus se relever. Les soldats crient : « ana kufa », « ana kufa » (mort, mort!) et deux d'entre eux partent à toutes jambes vers l'endroit où le gibier a été abattu.

Au moment de notre entrée dans le fort, tout le personnel, y compris les femmes, salue militairement.

Iremu est un petit fortin avec créneaux, de forme circulaire, construit en briques et entouré d'un grand et profond fossé. Toutes les habitations, peu pratiques, sont en briques. De nombreuses cultures, notamment le maïs, qui y croît fort bien, et les patates douces, occupent les terres environnantes qui paraissent fertiles. Pour la première fois en Afrique, je vois le bétail indigène :



Iremu (intérieur du fort). *

il y a trois vaches, deux taureaux et un veau. La vache indigène a la même robe et la même conformation que celle d'Europe, mais elle paraît mieux musclée et porte sur le garrot une bosse identique à celle du zébu; elle donne fort peu de lait (un litre au maximum par jour). Certains auteurs affirment que la vache du Congo tient de la vache d'Egypte et des zébus importés de l'Inde. La vache de l'Afrique équatoriale n'a cependant du zébu que la bosse, alors que tout en elle, y compris la robe, tient de l'espèce qu'on rencontre dans le nord.

Le fort d'Iremu, fondé en 1898, domine les environs à plusieurs lieues à la ronde; il y fait bon, sain et une brise légère caresse le visage. Mais, dès le coucher du soleil, la température s'abaisse brusquement et, pour se garantir du froid, on est

obligé d'endosser le paletot. Les nègres, pour se chauffer, font de grands feux qui, le soir, ressemblent à des incendies irradiant le ciel, en projetant au loin des lueurs rougeâtres.

Iremu est un sanatorium; malheureusement on s'y ressent de l'éloignement des centres de ravitaillement. Les repas se composent invariablement des mets suivants : au déjeuner, bananes frites à la graisse d'hippopotame, deux œufs et une tasse de thé; au dîner, un potage fait d'herbes ou de haricots indigènes, une poule rôtie dans la graisse d'hippopotame, une banane et une tasse de thé; au souper, même menu qu'au dîner, sauf que la poule est remplacée par de la viande de chèvre et de gibier. Ces aliments, mal préparés et dépourvus de condiments, ne plaisent guère. L'absence de sel en est la cause principale. Le poste en étant privé depuis un mois, on se sert, pour la préparation des mets, d'une espèce de sel végétal fabriqué au moyen d'herbes brûlées. Une grosse poignée en est jetée dans mon potage; il reste cependant fade et me répugne.

Malgré la plus stricte économie, je n'ai plus que dix grammes de sel pour faire la route jusque Mahagi. Je comptais bien en trouver ici, mais le chef de poste m'assure qu'il n'y en a pas dans les environs. Ne pouvant me nourrir uniquement de fruits, il faudra bien que mon estomac s'habitue à la nourriture non salée. Je ne me dissimule pas les difficultés que je vais rencontrer pendant un laps de temps assez long. Pas de sel pour continuer ma route dans des régions inconnues, c'est décourageant!

Afin de me consoler, je décide une promenade dans les environs. On me montre la tomate indigène, de la grosseur d'une noix, et sans rayures, qui pousse dans de nombreux endroits de la plaine et dont le goût est absolument pareil à celui de la tomate d'Europe. J'en fais cueillir pour assaisonner mes repas, ainsi que de belles groseilles, appelées « groseilles du Cap », qui sont délicieuses et n'ont rien à envier, comme goût, aux groseilles à maquereau du vieux continent.

Les Arabes et les chefs des villages soumis viennent me faire visite.

Les huttes de la région des lacs n'ont pas la même configuration que celles de la forêt. Ce sont des habitations en forme de coupole, faites de branches et couvertes d'herbes, ayant comme « porte », une ouverture de cinquante centimètres environ.

Les indigènes que j'ai rencontrés à Iremu sont plus petits et moins forts que ceux de la forêt. Les femmes portent, encastré dans la lèvre supérieure, un morceau de tronc de bananier qui atteint souvent de cinq à six centimètres de diamètre. Cette parure ne les flatte pas et leur fait même éprouver des difficultés de langage. C'est là un usage auquel elles sont attachées et qui constitue un trait caractéristique de leur race.

Le soir, une centaine de nègres, alignés sur un rang, exécutent une danse devant le fort. C'est un simple pas en avant et en arrière, qu'ils cadencent au son du tambourin. De temps à autre, ils poussent quelques cris sauvages pour s'animer, mais cela ne ressemble en rien aux belles danses des hommes de la forêt.

A environ cinq ou six lieues, à l'est d'Iremu, on distingue une formidable chaîne de montagnes, qui du nord se dirige vers le sud-ouest. C'est la fameuse crête de partage des eaux du Nil et du Congo, appelées également « montagnes bleues », à cause de la teinte bleu-foncé qu'elles prennent vers la tombée du jour. Au sud, bien au loin, on aperçoit la cime neigeuse du grandiose mont « Ruwenzuri » (6,000 mètres environ), qui s'élève au nord du lac Albert-Edouard, soit à plus de cinquante lieues d'Iremu ! D'ici, le fameux glacier, que j'espère voir de près plus tard, n'est pas visible par tous les temps. Ce n'est que par un ciel très clair qu'on peut, soit au lever du soleil, soit à la tombée du jour, admirer sa coiffe blanche.

Au sud, la vaste et grande forêt du plateau central se profile sauvagement dans l'obscurité.

Au nord, l'Ituri et une autre forêt, beaucoup plus clairsemée que l'autre. C'est vers cette contrée que je vais diriger mes pas dans quelques jours, pour atteindre Kilo, dernier poste de l'Etat avant Malagi.

11 août.

Sauf les deux premiers jours de marche, c'est-à-dire après le village de Bolubulu, la région que je vais traverser est encore insoumise à l'autorité de l'Etat. Je m'adjoins quinze soldats munis de dix cartouches chacun. Le terrain avoisinant la crête de partage des eaux du Nil et du Congo étant très accidenté,

je désigne deux porteurs par charge. J'emporte
 Avant-garde ☞ deux chèvres, vingt poules, des oignons, des
 ☞ tomates pour mes besoins et du maïs et des
 ☞ patates douces en quantité pour les noirs.

Après un petit speech défendant aux soldats de
 Blanc ☞ tirer sans ordre, sauf en cas de légitime défense,
 Soldats ☞ la colonne se met en marche dans l'ordre suivant :
 ☞ un caporal et deux soldats en avant-garde; à
 ☞ quelque distance un sergent, moi et sept soldats;
 ☞ puis les porteurs et mon personnel, que trois sol-
 Porteurs ☞ dats échelonnés surveillent pour les défendre en
 • cas d'attaque; pour finir, un caporal et quatre
 • soldats à l'arrière-garde, qui ont pour mission de
 • veiller constamment à droite et à gauche et sur-
 • tout en arrière, car les indigènes préfèrent sou-
 • vent s'attaquer à l'arrière-garde, où ils craignent
 • moins les représsailles.

Profondeur de la colonne : 100 mètres environ.
 Au cas où il y aurait surprise ou attaque par
 Arrière- ☞ les insoumis, ordre est donné de tirer deux coups
 garde ☞ de feu au moins. A ce signal, la colonne doit
 ☞ s'arrêter et tous les soldats, sauf ceux chargés

de défendre les porteurs doivent se rallier au pas gymnastique vers l'endroit d'où partent les détonations.

Je n'ai pas fait cinq kilomètres que j'aperçois l'Ituri; après l'avoir quitté si souvent, je le remonte de nouveau. Nous sommes devenus des amis inséparables et je ressens une certaine satisfaction à longer encore une fois ce cours d'eau. A tout moment on rencontre de nombreux affluents ou marais. Ceux-ci étant très profonds, pour les traverser, un robuste soldat me porte à dos. En franchissant l'un d'eux, il vient à perdre l'équilibre et, l'émotion aidant, me lâche et je m'embourbe dans la fange. Quatre autres soldats viennent immédiatement à mon secours et me tirent de ma fâcheuse position, mais dans quel état! Il me faut un quart d'heure pour réparer quelque peu le désordre de ma tenue, qui dégage une odeur infecte.

Quatre jolies antilopes sautantes se montrent à cent mètres à peine de moi, mais je ne me sens pas d'humeur à chasser. Elles nous regardent curieusement sans broncher jusqu'au moment où un soldat leur fait comprendre, par un coup de feu, nos intentions agressives. La détonation les met en fuite à travers les hautes herbes. J'arrive à 1 heure à l'entrée d'un petit bois, où je me décide à camper d'après le dispositif pris dans la forêt.

12 août.

Le dimanche, j'octroie ordinairement le « repos » à la colonne. Cependant, l'humidité du terrain et le peu de vivres dont je dispose me décident à poursuivre avec l'idée arrêtée de ne pas pousser trop loin. Je marche, je marche, sans atteindre le bout du bois. C'est donc encore la forêt que je croyais avoir quittée pour longtemps! J'en suis convaincu quand, à 11 heures, je m'arrête, près de la rive gauche de l'Ituri, sans que les arbres ni les lianes semblent prendre fin. L'emplacement me paraît excellent pour camper et je donne des ordres en conséquence. A l'autre rive, un peu en aval, j'aperçois une position

fortifiée. C'est « Ekwanga », où les troupes de l'État en retraite et poursuivies par les Batétéla révoltés, tentèrent un suprême et inutile effort pour arrêter les mutins dans leur marche vers le cœur du Congo. Je traverse la rivière à dos d'homme et vais examiner de près le retranchement. Je trouve des quantités d'objets ayant appartenu aux blancs de la colonne, tels que malles et malles-bains défoncées, casseroles, bougeoirs et boîtes à conserves (vides, bien entendu.) La vue de ces débris me rend songeur et je rentre au campement l'âme en peine.

Pendant la préparation du repas des cris partant d'une hutte attirent mon attention. Ce sont mes porteurs qui viennent de prendre un grand rat du genre *cabiai*, qui a eu l'imprudence de sortir de la rivière, en quête de quelques détritrus. Une minute après, le rongeur, qui a la taille d'un chat, est enfilé à un bâton planté en terre et, sur un feu ardent, il rôtit avec poils, peau et entrailles, au centre d'un groupe de nègres, qui assistent d'un œil d'envie à la cuisson de leur victime. Cuisson n'est pas le terme propre, c'est plutôt « fumigation » qu'il faut lire car de l'âtre s'élève une fumée épaisse qui entre dans le ventre de l'animal. C'est peu régalant mais il paraît, qu'en général, les nègres préfèrent la viande apprêtée de cette façon à celle rôtie dans la casserole. Le fumet, que répand l'animal ainsi préparé, m'oblige à aller respirer plus loin l'air pur.

Le partage donne lieu à des discussions sans fin. Rien ne se perd. La peau roussie et les entrailles sont distribuées aux « jeunes gens », qui les découpent en petits morceaux avant de les « savourer ».

Sur ces entrefaites, arrive le chef Bolubulu, dont le village se remarque à quelques kilomètres à l'est. Il me désigne, ô suprême honneur ! du nom de « Bula Matari ». Nécessairement flatté de cette appellation, je l'invite à s'asseoir. Sachant que j'avais un grand voyage à effectuer, il m'apporte des poules, des œufs et une vingtaine de régimes de bananes pour mon personnel. Je paie largement au moyen de perles blanches et lui offre deux

pagnes pour son empressement à venir au blanc. Il paraît ravi et m'assure, à plusieurs reprises, de sa soumission à l'État. Avant de me quitter, il répète encore par deux fois « Swaké Bula Matari »!

13 août.

Après avoir rappelé mes ordres antérieurs et m'être assuré que chacun est à sa place, je donne le signal du départ. Dès ce moment, nous entrons en plein pays insoumis : en premier lieu, la tribu des « Wagnari », que je vais rencontrer aujourd'hui probablement. La forêt prend fin, après deux heures de marche, pour faire place à la plaine. Mais ce n'est plus la belle plaine d'Iremu ; les jungles appelées « matété », qui atteignent cinq à six mètres de hauteur, ont succédé aux herbes. Le sentier étant très étroit (40 centimètres) et les longs matété se réunissant au sommet, nous marchons comme dans un souterrain. L'inévitable pluie vient encore rendre la marche plus désagréable dans cette région montagneuse.

Les courriers sont parfois attaqués dans la contrée : il y a un mois à peine, quatre soldats sur six ont été tués par les Wagnari, qui, cachés dans les jungles, attendaient près des sentiers, les soldats marchant en file indienne et insoucians du danger. L'arme dont se servent généralement les insoumis est la flèche empoisonnée. Ils ne font que la guerre d'embuscade. Caché derrière une grosse pierre ou dans les matété, l'indigène lance sa flèche ou son coup de feu, et immédiatement après, s'enfuit à toutes jambes vers un repaire. Si l'engin de guerre a blessé fortement ou tué un homme, un cri de triomphe s'échappe de la bouche de l'agresseur. Le soir venu, un groupe va prendre la victime qui, après avoir été achevée, est servie au repas.

Je fais bonne garde. Mes hommes tiennent les fusils dans la position « apprêtez armes » ; quant à moi, je caresse continuel-

lement la crosse du revolver que je tiens dans la poche de mon veston. A l'est et à l'ouest, à une distance de deux kilomètres environ, j'aperçois des huttes sur le versant des montagnes. Des indigènes armés de flèches et de lances se tiennent, en sentinelles, sur de gros monolithes, regardant curieusement passer la colonne. Malgré mes appels, pas un ne veut approcher, ni répondre. J'arrive sans incident à un petit bois, où je fais installer le campement. Pour plus de sécurité, trois sentinelles doubles veillent dès la nuit tombante, et le fossé qui entoure le campement a près d'un mètre de profondeur.

14 août.

Je ne cesse de remonter et de descendre à pic les montagnes qui forment la vallée de l'Ituri. Les soldats de l'avant-garde se baissent à tout moment pour enlever les flèches empoisonnées et les tiges de « matété » effilées appelées « sanguléla » plantées dans la terre, en travers du sentier, par les anthropophages qui nous entourent. Ces engins meurtriers, figurés au tracé ci-contre, sont adroitement cachés à la vue par les herbes et les jungles qui bordent les sentiers, mais les soldats sont tellement habitués à en rencontrer qu'ils leur échappent rarement. Un soldat et deux porteurs viennent cependant d'être blessés aux pieds par les sanguléla empoisonnées. Je lave les plaies avec de l'ammoniaque, puis je fais un pansement à l'eau phéniquée. La colonne reprend sa marche, et, pas plus que la veille, elle n'est inquiétée. A midi, après une marche triste à travers ces jungles, je décide de camper sur un petit mamelon.

15 août.

Les montagnes succèdent aux montagnes et, sauf les sentinelles habituelles, je ne rencontre aucun village. Ça et là des arbres arrachés à leur base ou déracinés par les éléphants, qui jugent probablement trop fatigant de lever leurs

trompes pour prendre les feuilles. Pour se divertir, après le repas, les joyeux pachydermes labourent la terre aux environs. Je ne fais pas deux kilomètres sans rencontrer quelque terrain complètement transformé et piétiné par les énormes quadrupèdes.

J'ai marché pendant plus de sept heures quand, enfin, on rencontre un ravin où coule une source limpide; j'installe la caravane au sommet. Le manger qu'on me prépare ne m'attire pas. Ce sel végétal ne vaut rien et s'il enlève un peu du goût fade aux aliments, en revanche, quand je le vois introduire dans les mets, il me soulève le cœur. Le potage passe encore, mais la viande n'est presque pas mangeable; aussi, dès ce jour, je ne me nourris plus que de riz, maïs et bananes.

La nuit est froide et humide; outre mon paletot, je triple les couvertures de mon lit; malgré cette précaution, je n'ai pas chaud. Mes nègres ont fait du feu dans les huttes; cela ne les empêche pas de grelotter et de claquer des dents. Est-ce croyable à 1° de l'équateur?

16 août.

Arrivé au faite d'une montagne plus élevée que les autres — et Dieu sait combien j'en ai gravi depuis quelques jours! — un spectacle unique s'offre à mes yeux. Le brouillard qui couvre la plaine et les vallées environnantes, ressemble à de nombreux nuages au-dessus desquels je « plane ». L'effet produit par ces nuages de brouillard est grandiose et me transporte un instant à la chevauchée de la *Walkyrie*.

Toujours les désagréables « matété »; ma figure et mes mains sont couvertes d'égratignures produites par ces grandes herbes sauvages. Je relève des



Antilope des roseaux

traces d'éléphants et de cochons sauvages dans les petits bois. Je m'étonne de ne rencontrer ni oiseaux ni antilopes. Aucun village ne s'offre à la vue et, sauf les habituelles sentinelles juclées sur les blocs de pierre, les indigènes restent invisibles. Encore des pièges et surtout aux sentiers qui conduisent aux villages. On me montre, cachés dans les herbes près d'un sentier, plus de vingt « sanguléla » effilés.

Au repos, j'assiste à la fabrication d'une pipe des plus primitive. Un soldat prend une tige de bananier; il la perce de part en part dans le sens de la longueur avec la baguette de son fusil, et voilà le tuyau fait. Près de l'une des extrémités, il fore un trou dans lequel il place une feuille d'arbre tournée en cornet, et voici la pipe terminée. Le possesseur la bourre d'une... « braïse » fumante, et un moment après, l'ingénieux noir aspire bravement, à pleins poumons, la fumée âcre qui s'échappe du bois réduit en charbon. Après quelques bouffées de ce « tabac », il passe précieusement le nouveau calumet à un camarade et ainsi de suite à tous les autres fils de Mars.

Voici des huttes. Je n'en ai plus vu de près depuis sept jours. Elles sont vides, naturellement. J'y installe la caravane; tous mes nègres sont dans la joie d'avoir enfin un abri convenable, sans humidité, pour y passer la nuit. Un soldat se place au sommet d'une montagne et y allume un grand feu. C'est pour annoncer au poste de Kilo, qui n'est plus qu'à quatre lieues, qu'une caravane loge ici et arrivera demain.

17 août.

J'ai à peine franchi dix kilomètres, que j'aperçois bien au loin le poste de Kilo. Le sentier est défriché à maints endroits et atteint jusque 4 mètres de largeur. Il n'est pas 11 heures, que j'arrive devant l'officier commandant la station. Après m'avoir souhaité la bienvenue, il me demande avec anxiété si j'apporte des vivres! Sur ma réponse négative, il déclare n'avoir rien à

manger depuis un mois et il n'a qu'une poule et des patates douces à m'offrir. Mais il a encore du sel! Un panier de champagne offert à ce moment ne m'aurait pas autant transporté de joie que cette nouvelle. C'est du sel du lac Albert, me dit-il, et il n'est pas des plus pur. Qu'importe, je revis en constatant *de visu*, que la substance indispensable à une bonne nutrition, existe en quantité suffisante à la station.



Kilo *

Le poste de Kilo est formé d'habitations faites de tiges de jungles qui lui donnent un aspect rustique sinon confortable. Situé entre le 1^{er} et le 2^e parallèle nord, à seize cents mètres d'altitude environ, la température y est des plus variable pendant la saison des pluies. Le matin il y fait très frais: à 10 heures, il fait chaud; à midi, il fait une chaleur torride: puis les nuages, qui s'amoncellent au lac Albert, crèvent et bientôt la pluie, mêlée de gros grêlons, tombe avec fracas et une température glaciale succède à la chaleur. Le soleil de l'après-midi apparaît ensuite et le climat est agréable jusqu'à la tombée du jour. Dès que le soleil disparaît à l'horizon, la

température s'abaisse de nouveau fortement et il n'est pas rare de voir à l'aube, le givre couvrir la verdure environnante. Quatre couvertures de laine me sont nécessaires la nuit, pour me garantir du froid.

Le commandant du poste me dit qu'il y a exactement sept mois qu'il n'a plus aperçu de blanc. Les indigènes, tous encore insoumis, sont de véritables fauves qui traquent continuellement les soldats et le personnel. Il parle avec la rapidité et les éclats de voix habituels aux hommes du midi. Son visage prend souvent une expression peinée quand il me décrit ses déboires. Un grand chef arabisé, du nom de « Walu », tient la région sous sa férule. Il est craint de toutes les tribus environnantes, qui lui obéissent par terreur. Tous les efforts tentés jusqu'à ce jour en vue de leur soumission à l'Etat sont restés sans résultat. Continuellement une guerre de « guérillas » est faite aux troupes de l'Etat. Il n'y a pas longtemps, sept soldats ont été pris dans une embuscade, et mangés par ces anthropophages. Les ossements furent ensuite déposés près du poste, sur le sentier que suivent ordinairement les courriers, afin d'intimider les soldats en leur faisant connaître *de visu*, le sort réservé à leurs camarades ! N'est-ce pas la barbarie poussée à son degré extrême ? Tant qu'on n'aura pas mis la main sur ce brigand, ajoute mon interlocuteur, la région restera insoumise et, au fait il n'y a pas une lutte indigène à plusieurs lieues à la ronde.

Dès que le soleil paraît, je vais faire une promenade dans les environs. Des centaines de colibris gazouillent dans les jungles sur lesquelles le soleil levant envoie ses doux rayons. C'est le réveil de la nature. A la tombée du jour, les corbeaux, perchés sur les arbres d'un petit bois, ne cessent de faire entendre leurs croassements.

Pas une seule lutte indigène ne se distingue près des montagnes majestueuses qui entourent le poste. C'est l'isolement complet.

23 août

Après cinq jours de repos, je quitte Kilo. Avant le départ, nous décidons de nous envoyer, dans la mesure du possible, les vivres et condiments, qui seraient demandés par courrier et c'est dans les meilleurs termes qu'on se dit : « Au revoir, bonne réussite, ne m'oubliez pas ».

Comme la région qui conduit au poste de l'officier, que je dois remplacer, est notée plus mauvaise que celle entre Iremu et Kilo, vingt-cinq soldats m'accompagnent maintenant. Après avoir fait une ample provision de patates et de bananes, je mets la colonne en marche dans l'ordre habituel et donne les mêmes instructions qu'au départ d'Iremu, en recommandant expressément de ne tirer qu'en cas d'attaque. A peine ai-je franchi la petite rivière contournant Kilo, que le sentier cesse pour faire place aux passages d'éléphants, qui s'entrecroisent en faisant de grands détours dans la direction de Mahagi. C'est une nouvelle route que je fraie, l'ancienne faisant un grand détour vers le nord. Je suis en route depuis deux heures et je n'ai pas franchi quatre kilomètres. Des « matété » immenses cachent le soleil et l'horizon ; il fait sombre et humide dans ce couloir sans fin. Des soldats sont envoyés à la recherche d'un sentier dans la direction est, mais ils reviennent tous m'affirmer qu'il n'y en a pas. Je fais avancer sept des plus vigoureux soldats qui, sous les ordres d'un sergent, fraient, au moyen des hachettes, un passage dans la direction est. Ces braves et courageux soldats taillent les épaisses jungles qui nous barrent la route pendant que des porteurs les piétinent et les écartent du nouveau sentier. Malgré toute l'ardeur de mes hommes, je n'avance guère plus d'un kilomètre à l'heure. Il est 2 heures, je décide d'arrêter la marche et des huttes sont construites au moyen de jungles. Après le repas, je fais défricher le terrain environnant afin d'éviter les surprises des rebelles qui nous entourent.

24 août.

Le même assommant et énervant travail que la veille est repris dès 7 heures. J'ai beau stimuler les soldats, je n'avance guère plus que hier. Mon personnel et moi, sommes meurtris par les hachures des « matété » et beaucoup d'entre nous ont des blessures aux pieds, aux mains et au visage. Après six heures de ce travail, je décide de camper dans les mêmes conditions que la veille. Le restant de la journée se passe bien tristement : il fait froid et plusieurs soldats et porteurs sont épuisés ; cependant nous n'avons pas franchi plus de quinze kilomètres en deux jours !

25 août.

Après deux nouvelles heures de travail, on découvre enfin un sentier qui va vers l'est. Tout le monde se sent soulagé ; néanmoins le sentier est loin d'être large et uni. En arrivant dans un petit bois, je fais dresser ma tente à la hâte, la pluie menaçant de tomber. Le campement est à peine commencé, que l'orage éclate et une pluie, mêlée de gros grêlons, inonde les environs. Quoique accoutumé aux nouveautés sans m'émouvoir, les grêlons de la forme et de la dimension de « pastilles » m'étonnent beaucoup. Mes nègres les ramassent vivement et les sucent avec avidité.

26 août.

Toujours des montagnes à franchir. La température s'adoucit et on ne ressent plus l'air vif et froid de Kilo. Le sentier est encore bordé de jungles et de lianes épineuses, dans lesquelles mes courageux soldats râpent à tour de bras. Dans l'après-midi, une immense montagne à gravir. En arrivant au sommet, je suis payé de mes peines par la vue d'un panorama grandiose : au nord et au sud, de nombreux « matété », des bosquets et de

grands monts en forme de coupole; à l'est, direction que je dois poursuivre, la forêt, immense, profonde et sombre dont on ne voit pas la fin. Je décide de camper sur le versant de cette belle montagne. Chose curieuse : pas la moindre hutte n'est en vue et cependant je constate la présence de plusieurs champs de patates et de haricots où mon personnel va puiser ses « réserves » pour s'alimenter dans la forêt. Je suis près de la région du chef rebelle Walu, mais, pas plus que les indigènes, il ne se montre aux environs.

27 août.

C'est la forêt, mais non plus celle du plateau central : elle est encore plus vierge. La tranquillité n'est rompue, de temps à autre, que par le chant de quelques oiseaux. Cinq marais, que je traverse à gué, ont des eaux noires et pestilentielles. Ces marais, qui atteignent de mille à deux mille mètres de longueur sur cent à deux cents mètres de largeur, sont cachés par des papyrus, des fougères arborescentes qui atteignent jusque sept et huit mètres, des nénuphars aux fleurs blanches et d'autres herbes aquatiques. Le silence le plus profond y règne et l'écho répond immédiatement de là-bas au moindre éclat de voix. Aux berges, des arbres presque complètement dépouillés de feuilles, mais portant de grosses fleurs, d'un rouge vif, qui font contraste avec le vert foncé de tout ce qui les entoure. Ces couleurs rouges donnent encore un aspect plus sauvage et plus féérique à cette partie essentiellement insalubre de la forêt.

Tout à coup un animal, couvert d'écailles, de la grandeur d'un chien, sort d'un fourré et nous voilà nez à museau. Nous semblons tous deux effrayés; pour lui, je suis probablement le seul homme pâle qu'il ait rencontré, et pour moi, la vue subite de cette « cuirasse » m'arrête net. Un



Pangolin

mammifère aussi bien protégé n'est-il pas disposé à me livrer combat? Le doute ne subsiste qu'une seconde; le « pangolin » ayant pris le parti de fuir vivement dans les lianes.

Le cours d'eau qu'on aperçoit à l'entrée de la forêt s'appelle « Shari », et son courant, très impétueux, se dirige vers le sud-ouest. C'est vraisemblablement un affluent de l'Ituri oriental. Un tronc d'arbre, jeté à la diable par les soldats, me permet, avec l'aide de deux d'entre eux, de traverser la rivière qui a plus de quinze mètres de largeur; mais avant d'arriver à l'autre rive, je baseule et plonge dans le cours d'eau, profond d'un mètre. Quelques soldats se précipitent à mon secours. J'en suis quitte pour un bain très froid.

28 août.

Les troncs d'arbres et les branches, qui s'enchevêtrent à qui mieux, sont littéralement couverts par la mousse épaisse que l'humidité fait croître. Si, par moment, je pénètre dans une partie de terrain non boisée, c'est pour y retrouver les exécrables « matété » qui fatiguent et épuisent beaucoup plus que la marche dans la forêt. Au soleil couchant, j'aborde enfin un cours d'eau, près duquel j'installe ma tente. Aux environs, pas de villages ni de vivres. Je décide de tuer ma dernière chèvre; après m'être réservé un des gigots, je fais distribuer la bête entre mes soixante hommes, que la faim mine. Tout y a passé, y compris la peau et les entrailles. L'eau brune, dans laquelle grouillent des milliers de microbes et qui est remplie de grains de sable, est loin d'être potable; cependant tous mes nègres en boivent avec avidité.

Au dire des soldats, nous atteindrons la plaine demain. Ma principale préoccupation est de pouvoir subvenir à l'alimentation de mon personnel. Il me reste encore six jours de marche à effectuer dans cette région inhospitalière, avant d'arriver au poste, et je ne possède plus rien à mettre sous la dent ni pour

mon personnel ni pour moi. Espérons que, demain, la Providence nous viendra en aide pour sortir de cette situation difficile.

29 août.

A l'heure du lever habituel, quelques soldats et presque tous les porteurs refusent de sortir des huttes, prétextant la faiblesse. Je les encourage et leur promets que certainement aujourd'hui, il sera mis fin aux privations; et j'ajoute : « nous allons aboutir à une contrée fertile; ceux qui désertent sont des lâches qui seront tués et mangés par les anthropophages guettant notre départ ». Après bien des hésitations, on parvient à charger les bagages sur le dos des indigènes, qui semblent marcher automatiquement. Il me faut plus de deux heures d'exhortations pour mettre, tant bien que mal, la colonne en marche. Les repos se succèdent; dès que les charges sont mises à terre, les soldats et les indigènes arrachent des feuilles d'arbres qu'ils dévorent littéralement pour calmer la faim. Les larmes aux yeux, j'assiste impuissant à ces repas. Ce spectacle m'attriste et mon moral s'en ressent. Après m'être réservé un maigre petit morceau de viande, je fais distribuer aux affamés mes derniers vivres, puis je les engage de nouveau à la marche. Plusieurs porteurs, complètement affaiblis, ont déposé leurs charges, que mes soldats transportent, et suivent avec l'arrière-garde. En traversant un marais à eau stagnante et noire, les porteurs, pour se désaltérer, se baissent et, du creux de la main libre, prennent de cette eau dormante qu'ils portent aux lèvres. Je m'efforce de les en dissuader, affirmant que beaucoup d'entre eux tomberont malades, mais ils ne tiennent plus compte de mes paroles. Je prêche dans le désert. Enfin, après une dernière montagne, la belle plaine s'offre de nouveau à la vue. Les porteurs, sentant l'approche des vivres, montent maintenant allègrement. Parmi les lianes et les buissons, j'aperçois des « mûres », petits fruits de la ronce que, étant éco-

lier, j'ai cueillies souvent. J'en décroche plusieurs grappes qui calment ma soif. Un groupe de huttes vides qu'on me désigne à quelques centaines de mètres servira de campement. Aussitôt les charges déposées, les soldats et les porteurs se jettent dans les champs avoisinants et « broutent », pardon, « cueillent et mangent » des graminées, espèce de millet, qu'ils appellent « Bulèche ». Bientôt ces champs sont complètement dévastés. Mon personnel, momentanément restauré, je me réjouis de le voir « moudre » la farine entre deux grosses pierres.

Après le repas, je fais une petite reconnaissance dans les environs. Des groupes de huttes se distinguent dans toutes les directions. Pas un seul naturel n'est en vue et cependant à chaque instant, on entend le son du « cor » indigène. Ils sont cachés dans les hautes herbes, m'affirme le sergent, et si un petit groupe des nôtres s'aventurait à quelque distance, nul doute qu'il serait pris par les cannibales, à l'affût tant le jour que la nuit. Malgré ces paroles pessimistes, je l'envoie en reconnaissance, accompagné de douze soldats, vers un groupe de huttes installées sur une proéminence, avec ordre d'essayer de parlementer pour l'achat de vivres et, au cas où les indigènes persisteraient dans leur mutisme, de prendre les vivres qu'il trouverait. Défense formelle est faite de tirer, sauf en cas d'attaque sérieuse. Entretemps tout le personnel, fortifié, en creusant un fossé circulaire, les huttes qui nous servent de campement, car on me prédit une attaque pour la nuit. Des flèches empoisonnées ont été placées, la pointe en l'air, dans les sentiers environnants et près des berges du petit cours d'eau, où va s'abreuver la caravane.

J'étais inquiet du sort de mes soldats en reconnaissance quand, à la tombée du jour, je les revois amenant quatre beaux moutons et une dizaine de paniers de haricots. Dieu soit loué ! nous sommes à l'abri de la famine. Après avoir gardé une réserve pour le lendemain, je fais la distribution des vivres et bientôt deux des moutons rôtissent sur des feux ardents.

Comme nous sommes entourés de nombreux villages dont les indigènes sont insoumis et anthropophages, je place cinq sentinelles doubles aux extrémités du campement, avec ordre de tirer sur quiconque ne s'arrêterait pas au signal ou marcherait en armes vers le campement.

Les rires et les conversations animent mes noirs, malgré le danger qui nous menace. Il est vrai que le ventre ne crie plus famine, ce qui leur fait oublier les misères de la forêt. Leur bavardage ne roule que sur les incidents de la route.

30 août.

Contrairement aux prévisions, nous n'avons pas été inquiétés la nuit. Le cornet d'alarme a bien retenti plusieurs fois, mais aucun indigène n'a été aperçu par les sentinelles. Cependant trois flèches empoisonnées ont été piquées : deux dans les huttes et la troisième dans le sol. Ce sont les rebelles qui, la nuit et cachés dans les hautes herbes, après s'être approchés du campement en rampant, ont lancé leurs engins de guerre.

Avant le départ, je rassemble les soldats et leur dit de redoubler de vigilance. La colonne n'a pas plus de cinquante mètres de longueur, car les trainards courent grand risque d'être happés par les sentinelles qui nous guettent sur les monolytes de marbre et sur les arbres isolés. C'est la tribu des « Walendu » que je traverse ce jour. Plus j'avance, plus le son du cornet d'alarme augmente. Les indigènes se montrent à quelque



Flèches et carquois

distance, puis disparaissent dans les hautes herbes, sans que je découvre la direction de leur fuite. Des flèches empoisonnées sillonnent le sentier, un combat semble proche: je recommande une dernière fois de ne tirer qu'en cas d'attaque. Tous les soldats, la baïonnette au canon, marchent avec précaution dans la position : « apprêtez armes ». Un coup de feu retentit à l'arrière-garde, suivi de deux autres. J'arrête la colonne et me dirige avec les soldats du gros vers l'endroit menacé, mais ce n'est pas grave. Quelques indigènes ont attaqué l'arrière-garde par une volée de flèches. Trois coups de feu ont suffi pour les mettre en fuite. Personne n'est heureusement blessé; un projectile est cependant allé se blottir dans un ballot d'étoffes qu'un indigène porte sur la tête. J'augmente l'arrière-garde de trois soldats et reprends le mouvement en avant. Après deux heures de marche dans ces conditions, les herbes et les fougères, qui atteignent jusque deux mètres cinquante de hauteur, font place à une herbe beaucoup plus courte. La « passe » dangereuse vient d'être franchie. Plus de surprises à craindre maintenant. On aperçoit tout le pays environnant et, à l'est, bien au loin, l'admirable crête de partage des eaux du Nil et du Congo, dont je distingue visiblement les sommets majestueux.

Un peu plus loin, on me signale l'endroit où trois soldats ont été tués, il y a un mois, par les insoumis. Leur tombe n'a pas été profanée, ni par les cannibales, ni par les hyènes. Je salue, en passant, ces victimes du devoir.

Après six heures de marche, on débouche au sommet d'une petite montagne et j'installe tout le monde dans les trois huttes que nous y rencontrons.

Le restant du jour, je scrute l'horizon. Dans tous les sens, mes soldats invitent les indigènes à approcher, les assurant de mes sentiments pacifiques. Ces appels répétés restent sans écho et personne ne se montre. Le cornet d'alarme ne cesse cependant de retentir.

31 août.

La nuit a été calme et cependant nous avons atteint la tribu des « Pendolo », indigènes renommés pour leur férocité et les guerres incessantes qu'ils font aux autres tribus. Des villages se remarquent fréquemment à quelques kilomètres, ainsi que les sentinelles habituelles. Mais pas un indigène ne vient à moi, ni en ami, ni en ennemi. C'est d'autant plus désolant qu'on me montre au loin des troupeaux de gros bétail et des chèvres. Arrivé au sommet d'un petit rocher, je trouve quelques huttes pour passer la nuit. Les mêmes appels pacifiques que la veille sont faits, mais en pure perte. Le silence le plus complet règne dans la région. Comme les vivres me font défaut, j'envoie à nouveau mon sergent avec douze soldats, à la recherche des indigènes. C'est à la nuit tombante seulement que mes courageux reviennent au campement en chantant. Ils sont accompagnés de trois indigènes qui m'amènent douze chèvres, quatre moutons, des épis de maïs et des haricots. Après avoir payé ces vivres au moyen d'étoffes, je les invite à faire venir leur chef au campement, les assurant que je ne demande qu'à traiter de la paix. « Le chef ne veut pas voir le blanc et il lui fera la guerre », me disent-ils; puis ils disparaissent vivement avec les étoffes que je leur ai distribuées. Il y aura festin ce soir. Quatre chèvres et un mouton sont tués. Pendant une bonne partie de la nuit, les mâchoires ne cessent de fonctionner. Les conversations bruyantes et les exclamations joyeuses me tiennent éveillé bien tard. C'est de bon augure et ce fait prouve que, en général, mes porteurs ne se ressentent plus des fatigues extrêmes de la pénible marche accomplie depuis notre départ d'Iremu.

Un soleil radieux met tout le monde d'humeur agréable; il n'est pas 7 heures que la marche est reprise sans la moindre difficulté. Sauf deux soldats et deux porteurs blessés par les sanguléla, tout le monde est très dispos. Un peu au nord, les fameux monts Speke et Schwenfurt, dominant tout le panorama.

Puis, c'est une bande d'une trentaine d'éléphants qui paissent tranquillement à quelques centaines de mètres. Mais, à l'approche de la caravane, ils donnent des signes d'inquiétude, promènent leurs grandes trompes dans tous les sens, puis s'éloignent lentement, en file indienne. Des soldats sollicitent l'autorisation de les chasser, mais je me garde bien de leur permettre de s'éloigner, étant toujours guettés par les indigènes groupés sur les montagnes voisines. Des petits rochers de marbre et de granit se découvrent à tout moment, tandis que les bosquets se font de plus en plus rares. Je remarque aussi dans toutes les directions des champs de sorgho, de haricots et de millet. Il est à peine 10 heures que le sergent me propose de camper dans les huttes en vue. Désirant franchir aujourd'hui la crête de partage qui se découvre à une petite distance, je lui réponds « En avant », en lui désignant les montagnes. « Vous ne la traverserez que demain, » est sa réponse. Brandissant, en signe de défi, mon bâton dans la direction des montagnes, je donne l'ordre d'avancer ! La marche n'est pas reprise depuis plus d'une heure que le ciel se couvre de gros nuages. Plus aucune hutte ne s'offre à la vue, sauf bien loin au nord. Bientôt un formidable orage éclate, et des grêlons de la grosseur d'un petit œuf lui font l'honneur de s'abattre avec force sur la malheureuse caravane. Le ciel s'est complètement obscurci, la foudre éclate à tout instant et une pluie froide accompagnée d'un vent violent succède à la grêle. Et pas le moindre abri pour se réfugier ! Une fois encore, je regrette amèrement de ne pas avoir suivi le sage conseil du sergent, je paie cher mon entêtement. Cet intermède se prolonge pendant une demi-heure, combien longue ! Enfin, une éclaircie se produit. J'arrive devant deux débris de huttes dans lesquelles l'eau est entrée aussi facilement que dans le sable. Tous grelottent et, après avoir de nouveau scruté l'horizon et m'être assuré que je suis encore éloigné de plusieurs heures de la chaîne des montagnes bleues, qui semblent s'éloigner à mesure que j'avance, je décide de ne pas pousser plus avant. Que ne l'ai-je fait plus

tôt! On est heureux de ma détermination et peu de temps après de grands feux reconforment tout le monde. On répare tant bien que mal les huttes et les porteurs, trop éloignés des feux, s'accroupissent *les uns derrière les autres*, pour se réchauffer mutuellement. Six chèvres font les frais du repas ; mais, après cette formidable douche, la joie ne renaît pas, et puis il fait trop humide dans les huttes pour que les visages se dérident. Je suis tout près de la tribu « Baouda », dont on voit les villages au nord. Ils sont insoumis, mais non aussi guerriers que les « Pendolo ». Comme les sentiers qui conduisent à leurs villages sont couverts de pièges, je n'envoie pas de soldats chez eux, d'autant plus qu'on ne manque pas de vivres et que je me réserve de revenir plus tard ici, pour tâcher de soumettre ces sauvages.

Un des soldats, en escortant les porteurs à la rivière pour y puiser de l'eau, est tombé dans une traque dressée par les insoumis. Ce piège consiste en une excavation d'une profondeur de 1 mètre environ sur 20 centimètres de largeur. Il est pratiqué au bord du sentier; l'orifice, recouvert de feuilles et de terre, est caché par les herbes du chemin. Une dizaine de pointes de fer empoisonnées garnissent le fond du trou. Trois sont entrées dans le pied du malheureux. Je lave la blessure avec de l'ammoniaque et de l'acide phénique. Après avoir appliqué un bon bandage, je lui prescriis le repos. Quoique souffrant, aucune plainte ne lui échappe.

2 septembre.

La blessure n'a pas empiré, mais le soldat est dans l'impossibilité de marcher seul. Deux de ses camarades l'accompagnent, le soutiennent et lui permettent de poursuivre la route. Parti à 7 heures, il est 9 heures quand je gravis enfin la fameuse chaîne de montagnes. Une heure après, j'arrive le premier au sommet, où j'aperçois à l'infini, les montagnes qui forment la vallée du

Nil. Tant de beautés ne peuvent me laisser insensible. D'un brusque mouvement, je soulève mon chapeau et, ma pensée tournée vers la mère-patrie, je crie : « Vive le roi ! » Mes soldats me regardent avec un étonnement bien compréhensible, mais je ne connais pas encore suffisamment le kisuahili pour leur expliquer le motif de cette démonstration enthousiaste.

Les indigènes ont fui les villages ; ils sont cependant en vue sur des monticules et armés les uns de lances, les autres de flèches ou de fusils. Toutefois, ils ne semblent pas désirer la guerre. Ce sont des indigènes de la tribu des « Licoti ». Aucun piège ne se rencontre dans les sentiers et on me signale le bétail à quelques centaines de mètres à peine.

Après l'installation du camp, les indigènes, pénétrés de mes intentions pacifiques s'approchent insensiblement ; ils viennent, après bien des hésitations s'incliner jusqu'à terre devant moi. Ce sont de grands et forts gaillards, bien muselés, effet de la gymnastique qu'ils doivent exercer continuellement dans ce pays de montagnes par excellence. Après leur avoir présenté la main, qu'ils touchent à peine, ils exécutent, au son d'un « cor », des danses individuelles aussi drôles que désordonnées. Comme un simple pacha, j'assiste impassible à toutes ces démonstrations de joie, que je me garde bien d'interrompre. Au bout d'une bonne demi-heure de ce divertissement, ils se décident, faute de souffle, à cesser ces sarabandes d'un nouveau genre. Sur mes conseils, ils vont appeler leur chef ; mais ils reviennent bientôt en m'affirmant qu'il est « malade » ! Ils sont porteurs de poules, d'œufs et de lait de vache. Me voilà donc avec des indigènes sociables quoique fortement bâtis. J'en suis d'autant plus heureux que, depuis la région d'Iremu, je n'en ai plus vu un seul venir spontanément à moi. Ici, heureusement, la force brutale ne priime pas le droit, sinon c'est moi qui serais le « nègre » avec des hercules de cette envergure.

Comme je suis arrivé chez des indigènes qui me paraissent pacifiques, je dédouble mes sentinelles de nuit et ne fortifie pas

le campement. Mes pauvres soldats et mes porteurs ont besoin de repos et c'est avec un ensemble parfait qu'ils entrent dans les huttes dès que la nuit paraît. Je renouvelle le pansement de mon blessé, dont l'état s'améliore; je vais ensuite me jeter dans les bras de Morphée.

3 septembre.

Malgré le dimanche et la pluie, comme il me tarde de voir ce fameux lac Albert, je décide la marche afin d'arriver demain au poste qu'occupe M. Bryde. Des vallées couvertes de bosquets, des montagnes, des cours d'eau et des marais sillonnent la route. Cette partie du pays est tout autre que celle parcourue jusqu'à ce jour. Les villages sont nombreux et les cultures couvrent une grande superficie du terrain fertile que je traverse.

Vers midi, sept magnifiques éléphants, qui broutent à l'aise, me sont signalés. Cette fois, j'organise une chasse avec cinq soldats. Nous nous approchons lentement dans les hautes herbes, qui nous cachent complètement. Arrivé à une bonne centaine de mètres, je tire sur celui qui est le plus rapproché et mon coup de fusil est suivi de cinq autres, envoyés par les soldats. L'éléphant atteint lève la trompe, qu'il promène dans tous les sens, bat des oreilles et semble cloué au sol. Une seconde décharge lui est envoyée, et cette fois j'espère bien le voir tomber. Erreur, s'étant aperçu d'où partait le « plomb », il se dirige, d'un pas mesuré, dans une direction opposée à la nôtre. Deux nouvelles décharges n'ont pour effet que de faire prendre un « temps de trot » au dur pachyderme. Il est bientôt hors d'atteinte ainsi que ses congénères. Cette chasse a duré près d'une heure. Nous sommes tous en transpiration et nos effets sont abimés par les ronces et les hautes herbes. Plus de vingt-cinq balles ont été envoyées à l'animal et n'ont eu pour résultat que de le décider à « prendre un temps de trot »! J'en conclus que les balles d'Albini ne doivent pas, à deux

cents mètres, produire plus d'effet sur l'épaisse carapace des éléphants qu'une pomme de terre sur l'homme. Je retourne bredouille auprès de la caravane, qui m'attend; beaucoup de mes gens s'amuseut de ma déconvenue.

Quelques heures plus tard, après avoir franchi une grande montagne qui domine la région, une petite troupe m'est signalée. C'est le chef arabisé Boké, qui, escorté de ses nyampara, vient à ma rencontre pour me souhaiter la bienvenue. Au moment où il se prosterne devant moi à la manière arabe, deux coups de feu retentissent qui mettent toute la caravane en émoi. Ce sont ces farceurs de nyampara qui, pour accentuer la joie ressentie de rencontrer un blanc, ont tiré deux coups de feu en l'air. Escorté du sultan et de ses sous-chefs, je me dirige vers le centre du village, dont une heure nous sépare encore. Boké me montre tous les villages environnants en me disant qu'il en est le chef incontesté. Bientôt nous atteignons le centre de la localité et, à ce moment, trois nouveaux coups de feu sont tirés par les indigènes qui l'occupent. Quel honneur! Si cela continue, on tirera le canon au village suivant. *Vanitas vanitatum!* Après la distribution des présents, en échange de chèvres et de poules, je fais le tour des huttes. Tous ces nègres me prennent probablement pour un ogre, car, dès que j'approche, les femmes, suivies de leurs rejetons, se précipitent dans les huttes, qu'elles ferment avec empressement. Lorsque je m'éloigne, plusieurs petites têtes, roulant de gros yeux, se montrent timidement à l'ouverture des habitations, mais les petits poltrons n'ont garde de franchir le seuil de leur cachette. Il faudra quelque temps encore avant d'avoir persuadé les indigènes que le blanc n'est pas le monstre de la légende nègre. Ce qui retardera la civilisation dans ces contrées encore à demi-sauvages, ce sont les arguments dont se servent beaucoup de mères quand les enfants crient, pleurent, ou enfrennent leurs défenses: « Si vous ne cessez pas, disent-elles, je vais appeler l'homme blanc pour qu'il vienne vous manger! » Comme bien on pense,

de telles perspectives produisent un effet magique sur les petits négrillons qui n'ont jamais vu le « croquemitaine pâle » dont on leur fait un épouvantail. Ces menaces d'être mangés par l'homme blanc, faites très souvent par des anthropophages, ne manquent pas de piquant !

Et voilà pourquoi, dès que le blanc se montre dans certaines contrées, les jeunes nègres disparaissent à toutes jambes, en poussant des cris de frayeur. Être mangés n'est pas plus dans le goût des nègres que dans celui des blancs.

4 septembre.

L'aube paraît à peine que je suis sur pied. J'ai été énérvé toute la nuit et ma pensée, au cours de ma longue insomnie, va uniquement vers le lac Albert. Mon impatience d'arriver au terme du voyage est tellement grande que je ne cesse d'arpenter le village de long en large pendant les préparatifs du départ, qui me semblent bien longs. Enfin, le signal est donné; au moment de quitter la localité, deux nouveaux coups de feu sont tirés en mon honneur ! J'ai revêtu la grande tenue: le chef Boké m'accompagne. Cet habillement, inconnu dans la région, ne manque pas de produire l'admiration, aussi bien des soldats que des indigènes. Le point de mire est incontestablement ma décoration, que des yeux brillants fixent avec persistance. Je suis « très entouré » des naturels, qui viennent sur le sentier me dévisager et pousser toutes sortes d'exclamations. Ils en hêlent d'autres qui accourent grossir le nombre de mes admirateurs. Seulement, c'est bien plus l'habit que le moine qui est l'objet de leur curiosité. Quoi qu'il en soit, je suis satisfait de l'impression produite.

Quelques heures après, je gravis en serpentant une immense montagne. Arrivé au faite, un panorama inoubliable s'offre tout à coup à ma vue. A l'est, à quelques centaines de mètres plus bas, une vaste et belle plaine unie et verte, parsemée çà et là de

gros arbres : plus loin, bien loin près de l'horizon, une énorme nappe azur : le lac Albert. Puis, à cinq ou six lieues vers le nord, une rivière, semblable à un cordon blanc de cinq centimètres de largeur, décrivant dans un sillon argenté, une forte courbe vers l'est. C'est le « Nil blanc » ! le fameux Nil, berceau des Pharaons, ce Nil de Moïse dont on parle depuis les temps les plus reculés de l'humanité ! Mes yeux se remplissent de douces larmes et, tendant les bras comme pour le serrer, je crie : « Te voilà donc, Nil, rêve de ma jeunesse ! » Du haut de cette montagne, il me



Le Nil blanc

semble que je le domine et que je sors vainqueur, du défi que, dans mon imagination, il m'avait lancé. Tant de beautés de la nature me rendent rêveur et, après avoir remercié le Tout-Puissant de sa protection, je me découvre et crie d'une voix vibrante : « Hourra ! Hourra ! Hourra ! » en agitant aussi haut que possible et d'une main nerveuse mon couvre-chef. L'écho me renvoie le triple hourra comme un souhait de bienvenue.

Je ne sais combien de temps je suis resté en extase devant ce tableau à la fois fastueux et grandiose, mais lorsque je me suis décidé à continuer ma route, il était plus de midi.

Je constate maintenant la présence de petites pierres scintillantes près des rochers qui nous entourent. J'approche du

« blanc », car des soldats et des femmes viennent à la rencontre de la caravane pour souhaiter la bienvenue à leurs amis. Peu après, j'aperçois enfin le poste. Les soldats tirent trois coups de feu pour annoncer mon arrivée et le chef, que je relève, vient à ma rencontre. Les soldats, sur deux rangs, « présentent » les armes. Une vigoureuse poignée de main échangée je fais connaître le but de ma mission, qui consiste à fonder Mahagi, près du fort égyptien construit, au lac Albert, par Emin Pacha.

Après le repas, j'inspecte les soldats et les porteurs. Aucun de mes septante nègres ne manque à l'appel et, sauf trois blessures produites par les sanguléla, tout le monde est bien portant. Ainsi donc depuis Avakubi, où commence le portage à dos d'homme, pas un décès ne s'est produit parmi les noirs qui m'ont escorté. C'est là un résultat inespéré; pendant près de deux mois, nous avons traversé des contrées aussi accidentées qu'insalubres. Il y a progrès depuis le temps, pas bien éloigné, où les blancs perdaient la moitié de leurs nègres après la traversée de la ténébreuse forêt de l'Aruwimi! Ces progrès marquants sont dus au mode du service de portage établi dans la région.

M'ayant fait une description de la situation politique de la région, M. Bryde, qui a accompli son terme de service, se décide à retourner sans plus tarder à Avakubi. Puis l'ayant conduit jusqu'à mi-chemin de la première étape je rentre au poste, en me disant comme l'ancien : « A demain les affaires sérieuses! »



DEUXIÈME PARTIE



Au Lac Albert

découvrir le village de Mahagi. Les vieillards et les chefs que je questionne ne connaissent pas de village de ce nom. Quelques indigènes cependant m'indiquent l'emplacement occupé jadis par un campement madhiste, lorsque ces fanatiques nomades remontèrent le Nil et vinrent s'installer dans la région du lac Albert, pour y faire reconnaître les lois du Prophète. Les nègres de la région dénommaient les Derviches « Madi »; ils auront, par extension, appelé « Mahagi » l'emplacement qu'ils ont occupé. D'autre part, quand Emin Pacha, gouverneur de la province équatoriale, arriva au lac Albert, il fit construire deux forts à la rive occidentale, qu'il appela, en souvenir du Mahagi des Derviches, l'un Mahagi-Kebir, situé en territoire britannique, au sud du second parallèle nord, l'autre Mahagi-Sokair, édifié sur le territoire cédé à bail à l'Etat congolais, au nord de ce même parallèle.

Après trois jours de nouvelles recherches, je trouve enfin un amoncellement de terre représentant les ruines de l'ancien fort égyptien de Mahagi-Sokair et immédiatement les dispositions sont prises pour installer le poste de l'Etat.

Sans aucun doute, j'aurais construit la station au fond de la belle baie où se trouve notre port, mais le manque d'eau potable dans les environs, les nombreux marais avoisinants, ainsi que la mauvaise situation climatérique me décident, après de nombreuses marches et contre-marches, à chercher un emplacement offrant des conditions plus favorables. Après quatre nouveaux jours de recherches, nous campons définitivement, à la grande joie de tout le personnel, que ces tâtonnements ne laissaient pas d'énerver. L'emplacement choisi, à trois lieues nord-ouest de la baie, constitue un vaste plateau, à l'abri des vents, entre la première et la deuxième chaîne de montagnes qui forment la vallée du lac. Il est situé au centre de nombreux villages et offre les conditions essentielles d'installation nécessaires : salubrité, eau potable, sol fertile, termitières pouvant fournir l'argile nécessaire aux constructions, ainsi que des arbres pour les charpentes.

CONSTRUCTION DU POSTE et des VOIES DE COMMUNICATION

Cinquante fusils Albini et deux cents cartouches, voilà ce que je possède quand, le 29 octobre 1900, j'arrive avec tout le personnel, composé de cinquante soldats, quarante-six femmes de soldats, quinze travailleurs et dix gamins, chez le chef Songé. Je débute par un grave échec politique : la fuite précipitée des indigènes dans les montagnes; d'autres, plus peureux, sont partis avec armes et bagages vers les villages plus éloignés. Par des cris de paix : « Molembé, Molembé » (en paix, en paix), nous cherchons à les rassurer, mais ils sont craintifs et ce n'est qu'après bien des hésitations que, le jour suivant, certains d'entre eux s'aventurent près de leurs huttes abandonnées.

Je parviens cependant à les tranquilliser en me présentant seul au milieu d'eux, leur serrant la main et les invitant à amener leur chef. Enfin, le lendemain, à la tombée du jour, les chefs Englé et Songé viennent au campement accompagnés des notables des villages. Je leur fais un exposé des droits de protection qu'accorde l'Etat aux peuplades soumises: Englé et Songé, après en avoir référé à l'assistance, déclarent accepter l'autorité de l'Etat pour leurs indigènes. Immédiatement, le « cornet » annonce la fin de la palabre et les indigènes regagnent les cabanes abandonnées.

Le jour suivant, dès l'aube, tout le personnel, plein d'ardeur, se met à l'œuvre pour la confection des cinq huttes en paille qui doivent constituer le poste provisoire de l'Etat. Bientôt des centaines d'indigènes, de tous les villages environnants, arrivent en chantant au poste, portant sur la tête de grosses bottes

d'herbes. Dès que les bottes sont jetées à terre, ils viennent danser et chanter devant ma tente en m'appelant : « Mukama diti, diti ! » (chef grand, grand). Tout cela est de bon augure et, heureux, je surveille mes braves soldats, qui travaillent d'arrache-pied aux habitations provisoires.

Quelques jours plus tard, je quitte les huttes indigènes infestées de vermine et je m'installe dans une des trois constructions en paille qui forment la station. Les deux autres bâtiments (!) sont affectés l'un au magasin, l'autre à la garde de police et au cachot. Immédiatement, les dispositions sont prises pour entamer la construction des habitations en pisé d'après le plan ci-contre.

Ce projet adopté, et après un nouvel examen détaillé du plateau sur lequel je vais installer le poste de l'Etat, je rassemble le personnel et donne les dernières instructions. Au moyen de lianes achetées aux indigènes et de quelques vieilles machettes, on se livre au débroussaie d'une étendue de terrain de deux cents mètres carrés. Le sergent Mangapa est chargé de la surveillance des équipes de travailleurs placées sous les ordres des caporaux, tandis que je dirige l'ensemble des travaux, jalonnant d'un côté, mesurant de l'autre, rectifiant et donnant des indications à chacun.

Les indigènes, sous la conduite des chefs de village, apportent les matériaux (herbes, branches, ligatures et argile blanche venant du Nil, pour le blanchiment des habitations).

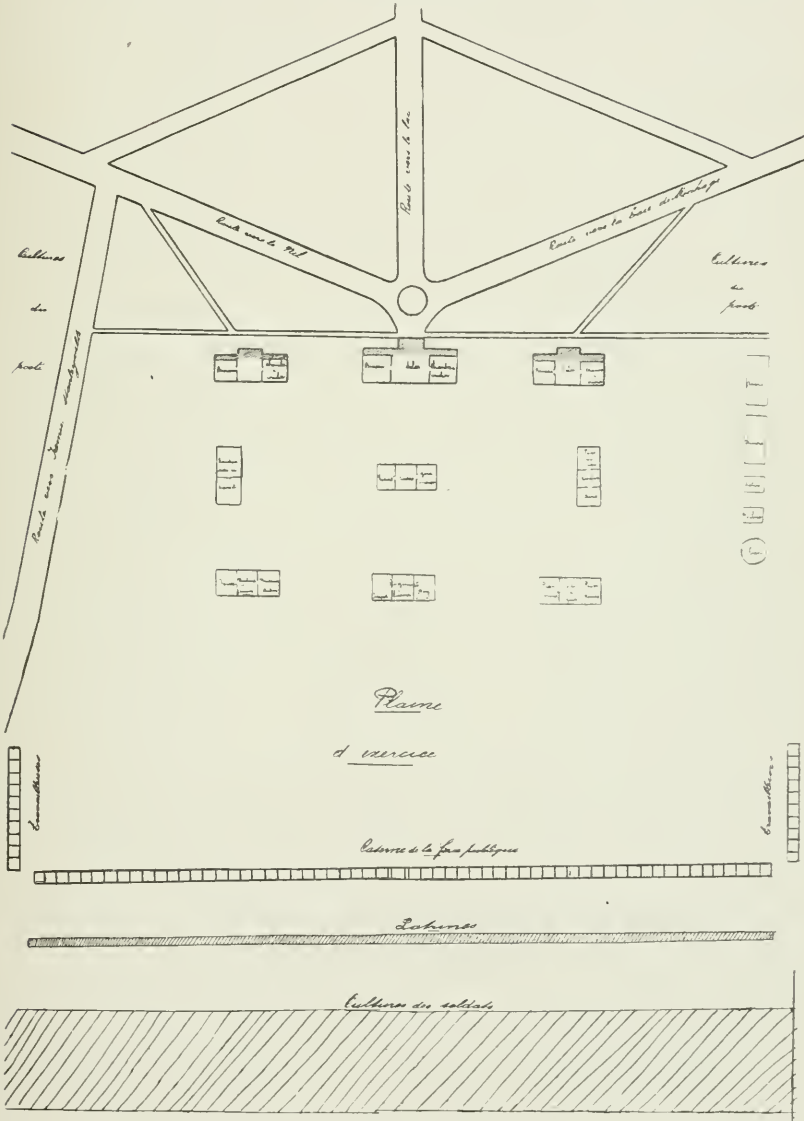
En même temps, j'entame la construction, vers l'est, de trois grand routes, bordées ensuite d'arbres fruitiers, à cinq mètres d'intervalle.

Les cultures du personnel occupent le terrain libre avoisinant la station, et mon potager est installé à proximité d'une source. Plus tard, on tracera une quatrième route allant vers l'ouest, dans la direction de Stanleyville : mais on ne pourra y songer qu'après la soumission des tribus encore rebelles, qui habitent au delà de la crête de partage des eaux du Nil et du Congo.

Pendant la période d'installation, le tableau de travail est ordonné comme suit :

5 1/2 heures, réveil :

6 heures, appel de tout le personnel aligné sur deux rangs et



inspection de la force publique en armes. Immédiatement après, les travailleurs et les femmes des soldats s'en vont aux travaux manuels, tandis que s'exerce la troupe ;

De 8 à 8 1/2 heures, repos ;

De 8 1/2 à 11 1/2 heures, travaux de construction pour tout le personnel et visite, par mes soins, des malades, mon boy me servant d'aide pour les pansements ;

De 11 1/2 à 2 heures, repos ;

A 2 heures, rassemblement, garde montante et, jusqu'à 5 1/2 heures, mêmes travaux que le matin ;

A 6 heures, après le bain, repos jusqu'au lendemain ;

A 7 heures, couvre-feu ;

Les dimanche et jours fériés, repos complet.

Pour ce qui me concerne, toute la journée est prise par les travaux en cours, les différends à régler et les écritures.

Sauf quelques cas d'indiscipline vite réprimés, tout marche dans un ordre parfait. A peu de temps de là, une heureuse circonstance me permet de constater les liens qui m'attachent déjà à mon personnel : une fièvre intense m'avait retenu plusieurs jours au lit ; quand je pus me lever, toutes les femmes, conseillées par les soldats, vinrent devant ma demeure chanter en l'honneur de mon rétablissement, disant, entre autres : « Dieu a bien voulu garder notre maître ! » Flatté d'une telle démonstration, je les en remerciai et c'est avec une nouvelle ardeur que je me remis à la tâche, convaincu que le dévouement des soldats m'était acquis. Après trois mois de travail régulier, trois constructions en pisé sont terminées (ma maison, la cuisine et la prison).

Clairon sonnant et suivi de tout le personnel, je vais prendre possession de ma nouvelle demeure, où je trouve un bien-être inconnu depuis longtemps. Il y fait frais et sain et, ici, la première nuit je dors comme un loir !

J'avais soigné, avec succès, toutes les blessures occasionnées à mes soldats par les flèches empoisonnées de sève de cactus,

lancées par les tribus encore rebelles, et la renommée du blanc qualifié de « mongonga mokoba » (grand médecin !) avait franchi les limites du poste, au point que plusieurs indigènes vinrent faire soigner des plaies purulentes, que je pensai à l'acide phénique.

Peu de temps après, toute une « smala » se présente au poste : le chef Badja, portant son unique petit garçon (atteint d'une longue plaie à la jambe) et escorté de nombreux indigènes. Badja me supplie de guérir sa progéniture. Tous les indigènes importants du village sont derrière leur chef et imitent ses gestes. A peine ai-je commencé le lavage antiseptique de la plaie, qu'un orchestre, composé d'une guitare, d'une flûte et d'un gong, se fait entendre pendant que les autres nègres se mettent à chanter et à danser lentement, tout en ne perdant pas de vue le malade. Peu après, la jambe entourée d'un beau bandage blanc, l'enfant est remis au père, lequel me remercie avec émotion et porte continuellement les mains à la bouche comme pour m'envoyer des baisers ! Quant aux indigènes, ils viennent tous se prosterner devant moi en me serrant la main avec respect. On prétend cependant que le nègre n'est pas reconnaissant ! Encore une légende qui disparaît.

Les principales habitations terminées, j'annonce aux soldats et aux travailleurs, logeant tous encore dans des huttes en paille, que chacun d'eux va construire sa maison. A cet effet, l'après-midi leur est laissée libre jusqu'à nouvel ordre. J'accorde deux lunes (deux mois) à chacun pour terminer sa construction et, afin de ne pas être en reste avec Bruxelles, j'annonce qu'un « concours de façades » aura lieu, lors de l'achèvement complet des maisons d'après un modèle uniforme. Des prix, consistant en rasoirs, couteaux, pagnes, etc., seront accordés aux hommes dont les bâtisses auront été les mieux faites ; en revanche, celles mal édifiées seront détruites. Entretemps, je pousse activement les voies de communication vers le lac Albert, le Nil et Stanleyville. Chacune d'elles a six mètres de largeur et comme le sol

est très uni et peu boisé près du poste, les travaux avancent rondement. Les deux premiers kilomètres terminés, je réunis les chefs des villages avoisinant les routes et leur annonce que, dorénavant, ils auront à exécuter, sur leurs territoires respectifs, les travaux de construction et d'entretien de routes et ponts; j'adjoins à chacun deux soldats-cantonniers, pour veiller à la bonne marche du travail. Dès ce moment, des palabres à ne



Route vers le Nil

pas en finir surgissent : tous les jours je suis assailli de réclamations et de menaces de quitter le territoire, par les plus paresseux et les plus grincheux. Ils cherchent, par tous les moyens, à se soustraire à ce devoir. Parfois aussi ce sont des chefs qui prétendent que le terrain à débrousser n'est pas

situé sur leur territoire, ou bien, pour la construction des ponts rudimentaires, que, les cours d'eau ne passant pas dans leur village, ils n'ont pas à s'en occuper. C'est à tel chef à faire ce pont, vu que la rivière passe plus près de son village. Naturellement ce chef proteste, prétextant que, la route ne parcourant pas son domaine, il n'a rien à y voir. D'autres fois, ce sont mes cantonniers improvisés qui viennent se plaindre, alléguant que le cornet d'alarme retentit dès qu'ils sont en vue des huttes, et que nos vaillants frères noirs, abandonnant les villages comme par enchantement, s'éclipsent dans les hautes herbes ou sur les rochers, en narguant le représentant de l'autorité!

Pour les parties de terre dont les limites donnent lieu à contestations, je me rends sur le terrain. Après avoir entendu les intéressés, qui se renvoient, avec un accord touchant la partie à construire, je décide moi-même la séparation des villages, augmentant ainsi l'étendue de leur domaine. Sans cette détermination, il est fort à craindre que l'achèvement des voies de communication ne soit compromis.


Toutes les maisonnettes du personnel étant terminées le 1^{er} juillet 1901, jour de l'anniversaire de la fondation de l'Etat Indépendant du Congo, je passe l'inspection minutieuse des habitations. Sauf quelques travailleurs, tous ont rivalisé d'ardeur et méritent d'être encouragés. Les maisonnettes des soldats de la tribu « Mobenge » sont particulièrement bien finies, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, où les objets de quelque valeur sont mis en évidence sur les tables et les escabeaux; les femmes des soldats, affublées de leurs plus beaux atours, me font les honneurs de leur « home ». Après la proclamation des quinze vainqueurs, commence la distribution des prix, réhaussée par la présence de tout le personnel en grande tenue. Pour donner plus d'éclat à cette réjouissance, j'accorde une remise générale des punitions et cinq chèvres feront les frais d'un festin qui s'organise pour l'après-midi. Les trois premiers prix voient un verre de vin avec le « président-organisateur du concours de façades ». Le restant de la journée se passe en réjouissances populaires en honneur dans la mère-patrie : jeu de l'œuf (pour les femmes), mât de cocagne, concours de tir à la cible, course de vitesse (cent mètres), course de fond (trois kilomètres), course dans les saes. Ces divertissements, tout à fait inconnus dans la région, amusent beaucoup le personnel, et les indigènes des villages les plus rapprochés qui forment le cercle, rient et poussent toutes sortes d'exclamations, provoquées par la joie que leur procurent ces « nouveaux jeux ». Pour finir dignement cette journée, tout le personnel vient chanter et danser au son du tam-tam devant ma demeure jusque bien tard, la pleine lune daignant s'associer à la fête.

POSTES DE RAVITAILLEMENT

La construction du poste et des routes étant suffisamment avancée, j'installe des postes de ravitaillement échelonnés à un jour de marche (cinq lieues), dans les villages que traversent ordinairement les caravanes, qui se rendent aux autres stations.

Ces abris en pisé se composent d'une maison pour blanc, d'un magasin à vivres, d'une habitation pour soldats, de huttes pour les porteurs et d'une latrine. Autour de ces haltes, de vastes champs de patates douces forment une réserve, afin d'éviter la famine aux courriers. Un nyampara est chargé de veiller à la remise des vivres aux caravanes et à l'entretien du poste, dont le chef de village a la surveillance. Le premier poste de ce genre est installé au fond de la baie de Mahagi, à l'endroit même où j'aurais dû éventuellement construire la station. Un petit port y est aménagé de manière à permettre, aux bateaux de faible tonnage et aux pirogues d'aborder facilement.

Au débarcadère, un poteau indicateur est planté avec cette mention :

MAHAGI
 PORT CÉDÉ A BAIL AU ROI SOUVERAIN
 DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO
 POSTE MILITAIRE  15 kilomètres

Le second poste de ravitaillement est construit chez le chef Dobukelo, aux sources du Nil Blanc; les troisième, quatrième et cinquième sur la route d'Irému-Stanleyville, à un jour de marche d'intervalle, soit chez les chefs Boké, Kilikoi et Boo.

L'emplacement attribué à ces postes donne, dès le début,

d'excellents résultats quant au ravitaillement des caravanes : en arrivant au gîte, elles n'ont plus à redouter, comme précédemment, la famine. D'autre part, les indigènes, qui craignaient le vol de leurs récoltes, ne fuient plus à l'approche des caravanes et viennent, au contraire, offrir en vente des poules et du maïs.

Les vivres distribués sont payés une fois par mois aux chefs de tribu, à raison de quatre centimes par ration, représentée par un petit bâton.



GÉNÉRALITÉS GÉOGRAPHIQUES
OROGRAPHIQUES et GÉOLOGIQUES
du LAC ALBERT

Situé à six cent cinquante mètres d'altitude, le lac Albert a une étendue approximative de deux cent vingt kilomètres de longueur sur trente de largeur. L'eau est limpide et légèrement salée; le fond sableux est rempli de coquillages les plus variés et de toutes couleurs. Le lever du soleil est merveilleux. A 6 heures, Phébus apparaît à l'horizon et s'élève graduellement, reflétant ses rayons d'or sur la nappe d'eau azurée. A 6 heures du soir, il disparaît auréolé de feu. Le reflet de la pleine lune sur le lac



Au bord du lac Albert

n'est pas moins poétique, sa pâle clarté illumine tendrement, pendant la plus grande partie de la nuit, le silencieux plateau. Vers 10 heures du matin, le vent se lève et le lac s'agite progressivement. Bientôt la houle se forme et les vagues se jettent contre les rochers ou se perdent dans le sable. En ce moment, le lac a le même aspect que la mer. A 4 heures, le vent tombe et le lac redevient calme jusqu'au lendemain. Les tempêtes sont rares et ne se produisent que pendant la saison des pluies. Elles sont d'une violence extrême. Aux grands coups de vent qui en sont le prélude, succède une pluie torrentielle, mêlée de gros grêlons. On ne saurait, en Belgique, se faire une idée de la violence de ces tempêtes. Des vagues de plus d'un mètre vont se jeter avec fracas sur les rochers, puis retombent en écume dans le réservoir du Nil. Dès que la tempête s'annonce, les indigènes amarrent leurs pirogues, et tous, pâtres, cultivateurs, pêcheurs se réfugient dans leurs huttes, avec les troupeaux. L'ouragan cause des ravages énormes dans la campagne environnante : parfois des champs de sorgho et de maïs sont littéralement hachés et les récoltes perdues. Les arbres fruitiers sont dépouillés de leurs feuilles et les fruits arrachés ou abîmés

par les grêlons. Aussi, après une violente tempête, je recevais des doléances de tous les chefs qui allaient jusqu'à me demander le moyen de remédier à cet état de choses!

Le lac est peuplé d'une grande variété de poissons qui tiennent du poisson de mer et de celui d'eau douce. Ces derniers viennent principalement de la rivière Semliki et du Nil Victoria. Certains d'entre eux atteignent jusque

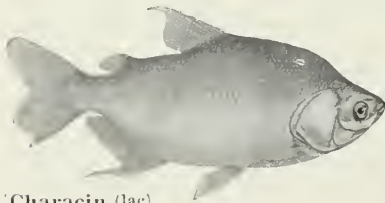


{Ibis }

deux et trois mètres. Quand l'eau est calme, on peut admirer, à tout instant, des poissons de différentes grandeurs, qui se plaisent à sauter à plus d'un mètre de l'eau, pour saisir les nombreux insectes qui volent à la surface. Les hippopotames et les crocodiles y pullulent. Sur les berges, ainsi que sur les bancs de sable, de grands oiseaux aquatiques, tels le héron, la cigogne, le marabout, l'aigrette, le pélican, la spatule, l'ibis, le canard, etc., dont le cri seul trouble le silence habituel du lac. Peu chassés, ces animaux ne s'effraient pas à la vue de l'homme et se laissent facilement approcher jusqu'à une dizaine de mètres. Sur les arbres des rives et dans les hautes herbes, reposent des multitudes d'oiseaux aux couleurs éclatantes et bigarrées, ainsi que des mouettes, qui, à la tombée du jour, se réunissent et exécutent, à fleur d'eau, des conversions savantes à rendre jaloux nos étourneaux. Des traces de buffles, d'éléphants, de léopards et d'antilopes, venant s'abreuver, se remarquent fréquemment. De nombreux singes habitent les creux boisés.

Toute médaille a son revers : il en est également ainsi du lac, dont les beautés signalées n'empêchent pas les environs d'être très malsains, non parce que la chaleur y est extrême, mais à cause des nombreux marais, qui répandent des odeurs fades, et aussi des myriades de moustiques et autres insectes malfaisants qui, dès la tombée du jour, y grouillent.

Mon premier voyage sur le lac fut marqué par un incident assez bizarre : J'examinais, en « bac », les berges pour y trouver le fort égyptien, quand mon attention fut attirée sur un gros échassier, que notre approche ne semblait nullement inquiéter. Son grand bec me frappa particulièrement par les trois couleurs



Characin (lac)

qui l'ornaient et faisaient miroiter exactement — ô ma patrie ! — celles de la Belgique, *rouge*, *noire* et *jaune*. Ma joie mêlée de surprise était tellement grande que je ne songeais même pas à